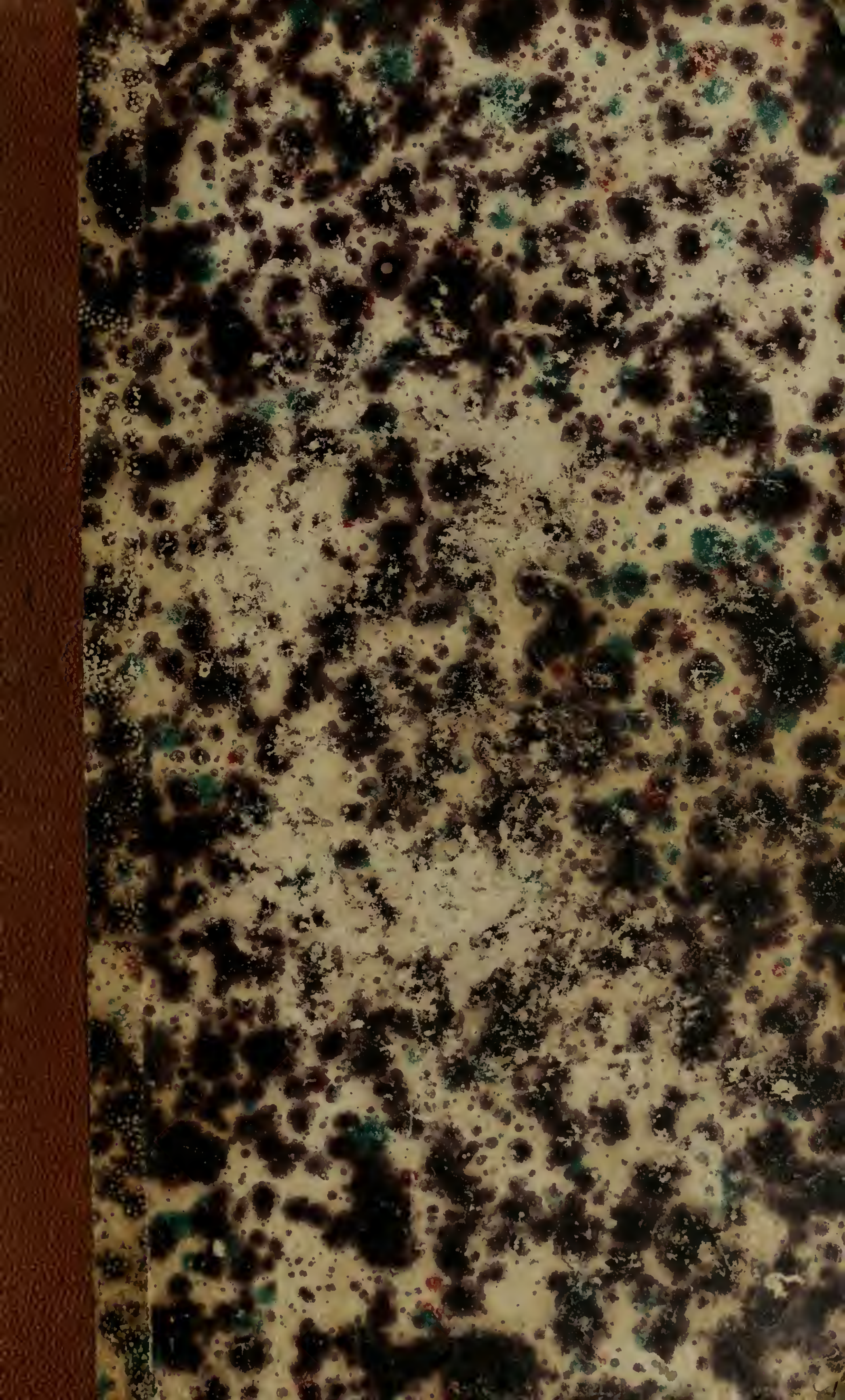


Dine 172–173

244, 73, 155
165, 176, 191
221, 244, 245

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SUE.



LATRÉAUMONT.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

—

Le Juif errant	10 vol. in-8.
Les Mystères de Paris	10 vol. in-8.
Mathilde	6 vol. in-8.
Deux Histoires	2 vol. in-8.
Le marquis de Létorière	1 vol. in-8.
Deleytar	2 vol. in-8.
Jean Cavalier	4 vol. in-8.
Le Morne au Diable	2 vol. in-8.
Thérèse Dunoyer	2 vol. in-8.
Latréaumont	3 vol. in-8.
La Vigie de Koat-Ven	4 vol. in-8.
Paula-Monti	2 vol. in-8.
Le Commandeur de Malte . . .	2 vol. in-8.
Plik et Plok	1 vol. in-8.
Atar-Gull	2 vol. in-8.
Arthur	4 vol. in-8.
La Coucaratcha	3 vol. in-8.
La Salamandre	2 vol. in-8.
Histoire de la Marine (*gravures*) .	4 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

LATRÉAUMONT

Par EUGÈNE SUE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN,
Éditeur de la Bibliothèque d'élite,
30, RUE JACOB.

PÉTION, ÉDITEUR,
Libraire-Commissionnaire,
11, RUE DU JARDINET.

1845

LATRÉAUMONT.

TROISIÈME PARTIE.

LA MARQUISE DE VILARS.

CHAPITRE XI.

Le Fief des Préaux.

Noble cœur... noble esprit!
BURKE. — *La Femme forte.*

Entre Évreux et Danville on voyait alors, situé à mi-côte, un agreste manoir bâti de briques rouges, recouvert en tuiles et flanqué de deux tourelles de pierres grises; un bois de vieux chênes s'élevant en amphithéâtre jusqu'au sommet de la colline qui

abritait cette demeure, se dessinait au loin en sombres masses de verdure; enfin, au pied de la maison s'abaissait une vaste prairie traversée par une allée de pommiers en fleurs, qui conduisait de la porte d'habitation à un pont de bois rustique, solidement jeté sur un petit bras de rivière, dont le courant limpide servait de limite à ce *Chef moy* (1) du fief des *Préaux*.

Or, à la fin du mois de mai de cette même année 1669, vers les deux heures de relevée, un cavalier, vigoureux vieillard de haute taille et de grande mine, portant un large feutre gris, un justaucorps de ratine brune et des guêtres de toile blanche qui lui montaient au-dessus du genou, passa sur le pont, qui résonna sous les pas assurés de sa lourde jument normande bai-cerise, dont l'embonpoint et le poil vif annonçaient la santé, et qu'un poulain d'un an suivait en faisant mille bonds et caracoles.

(1) Les anciens seigneurs normands appelaient ainsi *chef-moy* la principale habitation de leur seigneurie. A cette époque, le terme était encore usité.

Ralentissant la marche de sa cavale, qui, tournant la tête de temps à autre, cherchait d'un regard inquiet et maternel sa folle progéniture, le vieillard, aspirant avec délices l'odeur forte et parfumée de la fenaison, entra dans l'allée de pommiers, et gravit lentement la route montueuse qu'elle ombrageait, en jetant sur les arbres, couverts de fleurs roses et blanches, un coup d'œil de superbe et de satisfaction qui décelait évidemment le propriétaire.

En effet, tel était M. Barthélemy *Duchesne, sieur de Saint-Marc et des* Préaux, gentilhomme normand de si ancienne noblesse, qu'on trouve, en 1236, sur le rôle des chevaliers et écuyers bannerets convoqués pour le service du roi (1), le nom d'un de ses ancêtres, *Guilhelmus de Pratellis, Guillaume sire des* Préaux.

M. de Saint-Marc, après avoir servi comme capitaine dans *Heudicourt-cavalerie*, et quelque peu frondé, était revenu habiter

(1) *Recueil des ordonnances de nos rois* sur la conduite et convocation *du ban et arrière-ban*. — M. DC. XCII. Paris.

Préaux, pauvre fief qu'il faisait valoir.

Lorsque le noble campagnard fut près de son logis, sans doute avertie par les hennissements de la jument, une robuste paysanne aux bras bruns et musculeux, coiffée d'un haut bonnet blanc, et vêtue d'une jupe rayée de rouge, descendit lestement les trois marches de grès du perron, afin de remplir les fonctions de palefrenier, qu'elle exerçait concurremment avec celles de maître d'hôtel et de femme de chambre du vieux gentilhomme.

— *La Bergère* n'a pas bronché, monsieur? — demanda cette fille en tenant l'étrier de son maître, pendant que le poulain la venait caresser avec une confiance qui témoignait de leurs relations amicales.

— Non, Jeanne... non, car elle a, jarnibleu, le pied plus sûr qu'une mule, malgré les crevasses et les pierres de nos routes, — dit M. de Saint-Marc en flattant l'épaisse encolure de sa jument, et l'admirant encore avec cet inépuisable orgueil de propriétaire, dont il avait déjà donné quelques preuves dans l'avenue de pommiers.

Puis se retournant sur le seuil lézardé de sa modeste demeure, le noble campagnard ajouta : — Jeanne, tu attelleras la *Bergère* à cinq heures à la carriole.

— Ah ! doux Jésus, monsieur, est-il possible, c'te pauvre mère ! — s'écria Jeanne d'un air de reproche ; — mieux vaudrait pour elle d'être ahurie du *Gobelin* (1).

— Allons, va... va... — reprit le vieillard en souriant avec bonté ; — ce n'est que pour aller au château d'Eudreville... Ainsi, elle n'en mourra pas.

— Nous allons à Eudreville ce soir, mon père ? — dit tout-à-coup une voix sonore et douce, avec une délicieuse expression de surprise et de bonheur.

M. de Saint-Marc se retournant brusquement vers son fils aîné, car c'était lui, répondit : — Sans doute ; et qu'y a-t-il donc là d'étonnant, s'il vous plaît, monsieur l'invisible, qui êtes sur mes épaules avant que je vous aperçoive seulement ?

— Il n'y a rien d'étonnant sans doute,

(1) Démon familier qui venait, dit-on, tourmenter les animaux domestiques pendant la nuit, sorte de trilby.

mon père, — dit le chevalier des Préaux en baisant respectueusement la main du vieux gentilhomme; car la noblesse de province exigeait encore à cette époque une profonde soumission de la part de ses enfants, ne les tutoyait jamais, et ne les embrassait même que dans les occasions solennelles. — Il n'y a rien d'étonnant, sans doute, — répéta donc le chevalier des Préaux; — mais comme vous aviez dit hier à M. le marquis de Vilars que vous ne le reverriez que demain, je n'espérais pas...

— Eh bien! chevalier, j'ai changé d'avis; et s'il vous semble fâcheux de m'accompagner à Eudreville, restez ici à faire un cent de piquet avec M. le curé.

— Ah! mon père, — s'écria le pauvre jeune homme, — que me proposez-vous là? Je serai au contraire ravi de vous accompagner!

— Alors, avant de m'accompagner à Eudreville, suivez-moi d'abord à table, car j'ai une faim de tous les diables! — Mais se rappelant que Jeanne cumulait avec ses autres fonctions, celle de maître d'hôtel, en

posant sur la table les mets préparés par une vieille cuisinière sourde, autrefois nourrice de Latréaumont, M. de Saint-Marc ajouta : — Mais non, il faut attendre jusqu'à ce que Jeanne en ait fini avec la Bergère... Venez donc faire un tour de parterre pour patienter, chevalier.

Or, ce que l'audacieux gentilhomme appelait glorieusement son *parterre*, était une étroite plate-bande de rosiers noueux et de poiriers nains, entourée de pieds d'alouette et de maigres giroflées, le tout placé sur la lisière d'un grand bois de chêne qui s'étendait derrière la maison ; toujours est-il que ce fut autour de ce prétendu *parterre* que le père et le fils se promenèrent en attendant l'heure du repas.

Guillaume-Auguste Duchesne de Saint-Marc, chevalier des Préaux (car, selon son droit d'aînesse, il prenait le nom du fief), avait dix-neuf ans à peine; sa mère, sœur de Latréaumont, était morte en 1661, et depuis l'âge de quatorze ans, à de rares interruptions près, le chevalier naviguait comme novice profès de l'ordre de Malte,

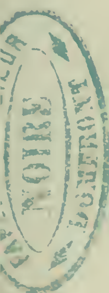
ayant témoigné à son père un vif désir de servir dans la marine.

Par un hasard favorable à cette vocation, le cousin germain de M. de *Saint-Marc*, *M. de Témericourt,* chevalier de Saint-Jean de Jérusalem (1), de la *vénérable Langue de France et du grand Prieuré d'Aquitaine*, commandait une des galères de la religion.

Homme triste, sombre, inflexible, mais d'une piété fervente, d'un rare courage et d'une exaltation tout ascétique, ce soldat anachorète, avide de réforme, s'était, contre les habitudes d'alors, résolument voué à la sérieuse et rude observance des austères statuts de son ordre à la fois militaire et hospitalier; aussi le monastère le mieux ordonné n'eût pas été plus inexorablement discipliné ni soumis que l'était sa vaillante

(1) Les chevaliers de cet ordre s'appelèrent, à sa fondation, chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis chevaliers de Rhodes, et enfin chevaliers de Malte; on divisait l'ordre en catégories nationales, ou *Langues de Provence, de France, d'Allemagne*, etc., et chaque langue se subdivisait en *prieurés : la Langue de France,* en prieurés *de Champagne, d'Aquitaine*, etc.

et religieuse galère, sorte de couvent nomade et militaire, monté de moines guerriers qui, en mer, laissaient le rosaire pour le glaive, et à terre versaient l'huile et le baume sur la plaie de leurs frères malades.



Aussi les sentiments purs, honorables et pieux auxquels des Préaux avait été façonné par sa mère et M. de Saint-Marc, au lieu de s'altérer dans la licence habituelle de l'état militaire, s'étaient encore affermis par la vie dure, sévère et périlleuse qu'on menait à bord de la sainte galère de M. de Téméricourt.

Mais, malgré sa rigidité de principes, le chevalier n'avait rien d'hypocrite ni de faux dans le caractère; il était naïvement de son âge, jouissant bravement des plaisirs et des distractions qu'il pouvait rencontrer aux environs de la modeste demeure de son père lorsqu'il revenait à Préaux, et, s'il commettait quelque faute, l'avouant sans honte et sans détour, car cette nature, toute décidée, toute franche, était incapable de mensonge. Ardent et généreux, on trouvait

encore en lui une mansuétude de caractère aussi inaltérable que son dédain pour le péril, intrépidité dont, tout jeune encore, il avait déjà donné de nobles preuves, entre autres lors d'un combat acharné contre les Turcs, dans lequel, grièvement blessé, il dut la vie à M. Téméricourt, obligé cette fois de retirer presque de force ce courageux enfant d'une mêlée où il s'était aveuglément jeté.

Joignez à cela, non pas peut-être un esprit éclatant ou profond, mais un naturel charmant et surtout précieux par une exquise délicatesse de cœur, par un tact merveilleux d'à-propos et de bonté, qui donnait une grâce enchanteresse à ses moindres actions; tendres instincts, doux et suaves penchants, qui, chez Auguste des Préaux, semblaient héritage de mère pieuse et aimante, comme aussi sa valeur téméraire semblait héritage de père impétueux et hardi.

Quant à l'extérieur du chevalier, c'était une jolie figure ovale, quelque peu hâlée, brunie à la bise de mer et au soleil d'Afri-

que, mais animée par l'éclat de deux grands yeux noirs et par un franc sourire, qui laissait toujours voir des dents bien blanches et des lèvres bien roses ; c'était encore un front large et saillant, au haut duquel se séparaient avec grâce de beaux cheveux bruns. Enfin, grand et svelte, agile et adroit à tous les exercices; quand *des Préaux*, bouclant le ceinturon de buffle qui supportait son épée, avait serré autour de sa taille flexible et élégante son simple justaucorps de drap bleu à boutons d'argent; quand il avait chaussé sa jambe fine et cambrée d'un bas de soie orange, sur lequel le maroquin luisant de ses souliers tranchait vivement; quand il avait enfin à demi caché sa belle chevelure sous les larges bords d'un feutre noir, surmonté d'une longue plume orange, et noué négligemment sa cravate de dentelle à la cavalière par un ruban de même couleur, certes, M. de Saint-Marc, en contemplant cet enfant adoré, commettait dix fois plus le péché d'orgueil, qu'il ne l'avait encore commis, en admirant outre mesure : son pont, sa rivière, ses pommiers,

sa prairie, son parterre et sa jument baicerise.

Seulement, en pensant à l'avenir de ce fils chéri, tout le regret du brave gentilhomme était de se voir pauvre ; car le revenu de trois ou quatre mille livres qu'il retirait de son petit domaine ne pouvait passer pour une fortune, d'autant plus qu'il avait à pourvoir encore à l'éducation de ses deux autres fils, élevés chez les R. P. Jésuites de Rouen, et destinés à être d'église; mais enfin, bon an, mal an, vivant avec l'économie la plus stricte, M. de Saint-Marc trouvait encore le moyen de mettre une vingtaine de louis de côté, afin de pouvoir faire l'équipage du chevalier lorsqu'il remettait en mer. — On doit dire aussi que le vieux gentilhomme préférait de beaucoup des Préaux à ses autres enfants, d'abord, par cette pensée, qui avait alors pour ainsi dire force d'affection, — *que le fils aîné représentait seul la famille*, — puis parce que des deux frères du chevalier, l'un était stupide, et l'autre annonçait les penchants les plus pervers. On conçoit donc que M. de

Saint-Marc attendit avec une tendre impatience les rares instants que le chevalier venait passer à Préaux dans l'intervalle de ses campagnes, sorte de congés qui rompaient si délicieusement alors la monotomie de l'existence solitaire du brave campagnard.

Cette parenthèse nécessaire épuisée, revenons à M. de Saint-Marc, qui cherchait dans la *circum-ambulation* de son parterre une creuse distraction à son furieux appétit; enfin, Jeanne ayant terminé son office auprès de la *Bergère*, s'occupa du service culinaire, et annonça bientôt le dîner, à la grande joie de l'ancien capitaine au régiment d'Heudicourt.

Rien de plus simple, mais aussi de plus net que l'ameublement de la salle à manger de cette modeste demeure : les rideaux, de vieux blou d'Abbeville rouge et vert, étaient soigneusement brossés, tandis que le bois des escabeaux et de la table de noyer à pieds torses reluisait tellement, qu'il semblait verni ; quant au dressoir, il n'était rempli que de vaisselle d'étain et de faïence commune, mais l'étain étincelait comme de l'ar-

gent, et les fleurs roses et bleues de la faïence brillaient des plus vives couleurs.

Après le bénédicité, dit par le chevalier, prière que le vieux gentilhomme écouta respectueusement debout et découvert, le père et le fils se mirent à table, et firent honneur au repas sain et abondant que Jeanne plaça sur une nappe de toile blanche, un peu rude il est vrai, mais embaumant le thym et la verveine.

Une volaille, des œufs et du beurre de la métairie des Piéaux, des truites fraichement pêchées dans la petite rivière qui baignait la prairie, des légumes du jardin, du pain bis fait avec le blé du fief, enfin un pot de cidre de deux ans, jaune comme de l'ambre, et mousseux comme du vin d'Aï, dû aux magnifiques pommiers de l'avenue si admirée par M. de Saint-Marc ; tel fut le menu de ce dîner, qui satisfit complètement le franc appétit des deux convives.

Lorsque Jeanne, après avoir posé sur la table, des fruits secs et une galette de fine fleur de froment, se fut discrètement retirée, le vieux gentilhomme prenant un

trousseau de clefs dans sa poche, le donna à des Préaux, qui, sans doute fort au fait de ce que son père désirait, alla ouvrir la partie inférieure du dressoir, et en tira une bouteille poudreuse de vétusté, qu'il plaça près de M. de Saint-Marc avec de louables et attentives précautions.

— Voilà, chevalier, — dit joyeusement le vieillard dont l'œil brillait, et qui commençait d'avoir les joues et les oreilles légèrement empourprées, — voilà avec quels égards j'aime que l'on traite ce respectable vin de Bordeaux, qui, vu son grand âge, se trouble et perd ses *esprits* si on le brutalise. — Puis, souriant orgueilleusement encore de cette espèce de jeu de mots, le campagnard ajouta d'un air étonné en regardant son fils : — Eh bien, chevalier, à quoi pensez-vous donc?

— Comment, mon père?

— Comment ?... Est-ce que ce vieil ami, couleur de rubis, me rend ingrat envers mon autre vieille amie couleur de suie?

— Ah! pardon, mon père.... — Et des Préaux alla prendre sur une table un pot

de grès rempli de tabac à fumer, ainsi qu'une longue pipe, vénérable d'ancienneté, puis posa le tout près de son père, qui commença de battre le briquet.

Mais les oublis du pauvre chevalier n'étaient pas à leur fin, car M. de Saint-Marc, tout en tâchant d'allumer sa pipe, cherchait des yeux sur la table un autre objet qui ne s'y trouvait pas.

—Ah çà! par saint Guillaume, notre patron! s'écria l'ancien capitaine d'Heudicourt, en exhalant un épais tourbillon de fumée,—vous perdez donc tout-à-fait la tète aujourd'hui, chevalier? Voulez-vous pas que je fasse l'injure à ce vin généreux de le boire dans un gobelet d'étain? Et notre argenterie est-elle donc assez nombreuse pour que vous y cherchiez longtemps la tasse de mon grand-père?

Des Préaux se frappa le front, alla de nouveau vers le dressoir, en tira un étui de chagrin noir, où il prit une large et profonde tasse d'argent, aux armes de sa famille, assez précieusement ciselée, seule pièce d'argenterie que possédât cette pauvre mai-

son; puis, après l'avoir soigneusement essuyée, il la vint mettre devant son père.

— Allons donc, sur ma foi, vous êtes aujourd'hui un oublieux échanson, mais je vous pardonne en faveur de mon vieil ami couleur de rubis, qui va devenir vermeil par la magie de la tasse de mon grand-père.

Et le bon gentilhomme, après avoir soigneusement versé presque goutte à goutte le précieux nectar, qui, en effet, se colora des teintes les plus riches, grâce aux reflets de l'or dont l'intérieur de la tasse était bruni, reposa la bouteille avec les mêmes précautions.

Puis, commodément appuyé sur le dossier de son grand fauteuil, tantôt fumant avec une sorte de recueillement, tantôt couvant des yeux sa coupe pleine, qu'il n'avait pas encore portée à ses lèvres, afin sans doute de se ménager longuement ce plaisir, le noble campagnard sembla jouir pleinement de l'espèce de béatitude tour à tour muette et expansive, qui suit d'ordinaire un bon repas.

— Me permettez-vous, mon père; — de-

manda alors des Préaux, — de travailler à cette petite galère que je finis pour Gabriel ?

— A votre aise, monsieur le constructeur, à votre aise, bien que vous ayez le temps, jarnibleu! de terminer ce bel ouvrage avant votre nouvelle campagne de mer; mais, après tout, nos voisins d'Eudreville sont si fort nos amis, que je suis ravi que vous songiez à leur être agréable; or, penser au gentil Gabriel de notre charmante marquise, c'est les prendre par leur faible le plus attaquable !

Et des Préaux, qui avait extrêmement rougi au nom de la marquise, allant aussitôt quérir une galère en miniature, presque terminée, se mit à travailler avec une adresse parfaite à ce petit chef-d'œuvre, pendant que le bon campagnard le suivait des yeux avec intérêt.

— Je n'ai jamais compris, — dit ce dernier, — comment cinq malheureux forçats peuvent coucher dans ces sortes de bancs, où ils sont enchaînés jour et nuit, n'est-ce pas ?

— Jour et nuit, mon père, pendant le calme et pendant la tempête, pendant la manœuvre et pendant le combat.

— A propos de combat', montrez-moi donc encore ce que vous appelez, *la..... la rambade*, je crois?

— C'est ceci, mon père, cette espèce de bastion, élevé sur l'avant de la galère.

— Donnez! que je voie bien, dit M. de Saint-Marc.... Et le vieux gentilhomme déposant sa pipe, prit la petite galère, puis après l'avoir considérée en silence, et du doigt montrant la rambade à son fils, il lui dit, les yeux humides, avec une expression de tendresse, impossible à rendre : — Et c'est pourtant là que *tu as* été blessé, mon pauvre enfant!!

— Oui, mon père, mon bon père, — répondit le chevalier, profondément touché de ce tutoiement inaccoutumé, qui disait si naïvement tout l'attachement de son père pour lui; puis, allant s'asseoir près de M. de Saint-Marc, sur un escabeau, il prit sa main qu'il baisa, et continua de travailler.

— Ah! la guerre! la guerre!! — dit le

vieillard, accompagnant cette exclamation d'un soupir douloureux qui révélait l'amertume de ses craintes et de ses angoisses paternelles. Mais paraissant presque honteux de ce mouvement de faiblesse, il ajouta, en faisant coup sur coup tourbillonner de sa pipe, qu'il reprit, cinq ou six épaisses bouffées de fumée, afin de cacher sans doute son émotion involontaire sous ce nuage improvisé, il ajouta : — La guerre est un rude et noble métier, chevalier! un métier qui convient surtout à de pauvres gentilshommes comme nous, mon enfant, qui n'avons que la cape et l'épée; car une action d'éclat peut faire votre fortune militaire. Et puis d'ailleurs, à votre âge, il faut bien avoir de l'ambition, ce n'est plus comme au mien, où après avoir servi le roi, on se trouve heureux de revenir vivre en paix dans l'antique manoir de ses pères, de cuitiver le champ qu'ils vous ont laissé, et d'attendre ainsi sans crainte ni reproche le moment suprême où l'on doit serrer pour la derniere fois la main de son fils! — Puis, après un moment de silence, le vieux gentilhomme ajou-

ta : — Ah! fasse le ciel que j'aie au moins cette joie dernière, et que *tu sois là*... mon enfant, *toi! toi surtout!*

— Mon père... mon père... mais quelles funestes pensées! — s'écria le chevalier.

— Vous avez raison, — dit le vieillard en surmontant de nouveau cet accès de tristesse singulière, — vous avez raison; et je ne sais pas pourquoi ces idées me viennent aujourd'hui plutôt qu'un autre jour!........ Vous avez raison; car, sur ma parole, je parle là en vrai insensé.... Est-ce que vous ne me restez pas encore au moins deux ou trois mois, selon ce que nous a écrit dernièrement Téméricourt? Ainsi donc, puisque vous êtes là, ne songeons pas à ces imaginations fâcheuses, dont, par le ciel, j'aurais à rougir! Ne pensons qu'à notre visite de tantôt à Eudreville.... Aussi, dussiez-vous me faire raison avec un verre de cidre, puisque vous ne voulez pas boire de vin, je vais vous proposer une santé que vous accepterez, jarnibleu! — dit M. de Saint-Marc en levant sa tasse. — A la santé de madame.....

Mais Jeanne ouvrit tout-à-coup si brusquement la porte, que le vieillard s'arrêta au moment de porter son toast.

— Qu'y a-t-il donc? La bergère est-elle ahurie du gobelin, comme tu dis, ou le poulain a-t-il bu de travers? que tu entres ici en véritable ouragan! — s'écria gaiement le vieillard, qui reposa sa tasse pleine sur la table.

— Dieu merci, non, monsieur! c'est le messager de Rouen, qui ne boit pas de travers lui, qui vient d'apporter cette lettre.

— Allons, va faire rafraîchir ce garçon et n'entre pas ici que je ne t'appelle, — dit M. de Saint-Marc; puis donnant la lettre à son fils, il ajouta : — Voyez un peu ce que c'est, chevalier.

Aux armoiries, à l'écriture, et à la couleur des fils de soie, qui, selon la coutume d'alors, unissaient la cire des deux cachets, le chevalier avait déjà reconnu une lettre de son ancien capitaine; aussi, troublé malgré lui, il dit à M. de Saint-Marc : — Cette lettre est de notre cousin, de M. de Téméricourt, mon père.

— Lisez-la donc bien vite ! — s'écria le vieux gentilhomme, ému d'une curiosité non moins inquiète.

Des Préaux commença de lire d'une voix altérée, en rougissant et pâlissant tour-à-tour.

M. de Téméricourt apprenait à M. de Saint-Marc que, depuis sa dernière missive, de grands changements étaient survenus : que, contre son attente, il repartait de Paris dans huit jours pour Malte, afin d'y aller prendre le commandement d'une galère destinée à agir contre Candie ; aussi proposait-il à M. de Saint-Marc de lui envoyer au plus tôt le chevalier, pour faire encore cette campagne, après laquelle M. de Téméricourt se disait sûr, ou d'obtenir pour son jeune parent le grade de lieutenant de galère, ou de pouvoir le faire recevoir chevalier de l'ordre, s'il se sentait assez de vocation pour prononcer ses vœux.

Quoique cette proposition de M. de Téméricourt fut des plus considérables, et dût combler les espérances de des Préaux et de son père, cette lettre inattendue venait

dans un moment si inopportun, qu'au lieu de réjouir les habitants du pauvre manoir, elle les attrista profondément.

Après avoir lu, Auguste des Préaux ne dit mot, baissa la tête, et ses beaux traits révélèrent tout-à-coup une douloureuse expression de chagrin morne et écrasant.

M. de Saint-Marc prit la lettre à son tour, la relut avec une minutieuse et navrante attention, et sa figure vénérable trahit aussi l'accablement le plus cruel; néanmoins, ensuite de quelques minutes d'un pénible silence, le vieillard dit d'un ton ferme et apparemment résolu:

— Témericourt agit là en bon et loyal parent... c'est à nous, mon fils, de montrer que nous sommes dignes de son intérêt..... Voyons, Téméricourt part de Paris dans huit jours, il en faut au moins quatre ou cinq pour s'y rendre par le coche..... c'est donc demain ou après-demain qu'il *te* faut partir, mon enfant!!! — dit le vieillard en frappant machinalement de sa pipe éteinte, le pied de sa coupe, encore remplie du vin généreux qu'il désirait naguère, mais qui à

cette heure lui eût semblé plus amer que du fiel.

— Partir! — murmura des Préaux avec un accent désespéré..... — Partir!

— Allons, allons! du courage, mon enfant, — reprit le vieux gentilhomme d'un air décidé, bien que son regard continuât d'être triste et abattu, — du courage! songez que la campagne finie, vous serez lieutenant de galère.... Eh bien! c'est donc au plus une année de résignation; et puis après vous me reviendrez ici en congé, voir encore nos travaux des champs, me donner votre bras dans nos promenades; et le soir, au coin de notre foyer, quand par hasard, nous n'irons pas à Eudreville, vous me raconterez vos nouveaux voyages en mer, n'est-ce pas!.... Et puis moi, je vous redirai, comme toujours, mes vieilles campagnes que vous ne vous lassez jamais d'entendre, assurez-vous.

— Oui, mon père; mais partir! partir!.. Dieu du ciel, partir! — répéta le chevalier en attachant sur son père un regard fixe, si poignant et si désolé, que le bon gentil-

homme ne le pouvant supporter, reprit avec son indifférence affectée :

— Bath! ce n'est qu'un an ; et un an, c'est bientôt fini après tout! car ces quatre derniers mois que nous venons de passer ensemble m'ont paru un jour.... il est vrai que tu étais là, mon pauvre cher enfant!... mais enfin..... puisque cela ne saurait être autrement, il faut bien prendre son parti, n'est-ce pas? se faire une raison... et d'ailleurs ne suis-je pas resté seul, vingt-sept mois d'une part, et de l'autre dix-neuf mois et cinq jours, sans te voir, lors de tes deux premières campagnes de Malte! Eh bien, jarnibleu! je n'en suis pas mort... et, Dieu, aidant, cette fois ci, je n'en mourrai pas non plus! seulement, nos amis d'Eudreville ne vont pas prendre, j'en suis sûr, cette séparation subite aussi philosophiquement que nous deux! — ajouta le bon gentilhomme, en s'essuyant furtivement le coin de l'œil, et sifflant bien vite et bien haut une ancienne marche des trompettes du régiment d'Heudicourt.

Ces derniers mots de M. de Saint-Marc,

nos amis d'Eudreville, tout en semblant porter à son paroxisme la douleur de son fils, arrachèrent Auguste à la stupeur accablante où il était plongé; il se leva vivement, et, le cœur gonflé, dit à son père: — Pardon, pardon, mon père..... mais l'étonnement, et puis ce départ si subit... Ce départ.

Ah! jarnibleu! bien te quoi te chagriner, — dit le vieillard en l'interrompant; — mais faut aller tout de suite dire à Jeanne d'atteler la *Bergère*, afin de perdre le moins possible du temps qu'il nous reste pour faire nos adieux à nos amis, montez vous habiller, chevalier, et revenez vite!

Une demi-heure après ceci, le père et le fils étaient tristement en route pour Eudreville.

Or, ce sont les hôtes de ce château, M. le marquis et madame la marquise de Vilars, que l'on va maintenant faire connaître au lecteur.

CHAPITRE XII.

—

Madame la marquise de Vilars.

Sire, il est quelque chose dans l'âme d'une femme qui s'élève au-dessus de toutes les apparences de toutes les calomnies... C'est la pudeur des femmes !

SCHILLER. — *Don Carlos*, acte 3, sc. 2.

Louise-Anne de SARRAU (alors marquise de VILARS) était fille du fameux *Claude* de SARRAU, si répandu parmi les érudits du XVIIe siècle sous le nom latinisé de SARROVIUS, selon l'habitude, presque générale, des lettrés de ces temps-là, qui poussaient leur

admiration pour une des plus belles langues de l'antiquité, jusqu'à faire ce singulier abus de sa forme.

Né en Guyenne, vers la fin de 1598, d'une ancienne et noble famille protestante de ce pays, bien connue par son zèle ardent à toujours soutenir et professer les principes de la religion réformée, M. de Sarrau, après de longues et solides études, s'occupa assidument de philosophie, d'histoire, de législation, de jurisprudence, et compléta ces connaissances, si étendues et si variées, par une pratique approfondie des langues et des littératures contemporaines; aussi entretint-il bientôt une féconde et nombreuse correspondance avec tous les savants distingués d'Allemagne, de France, d'Italie et des Pays-Bas, au nombre desquels on cite surtout Freinsheim, Casaubon, Érasme, Heinsius, Scaliger, Saumaise, Balzac (1),

(1) On cite à ce propos la lettre suivante de Balzac, qui donne d'assez nombreux détails sur le savoir et le beau caractère de M. Sarrau, et qui montre ensuite la manière pure et élégante, bien qu'un peu précieuse, des lettres de Balzac.

» Vostre modestie m'est injurieuse, monsieur, et en vous

Samuel Petit, le cardinal Bemba, Vossius, et enfin M. de Groot (Grootius), pour lequel M. de Sarrau écrivit la préface du livre intitulé *Epistolæ ad Gallos*.

Grand homme de bien, laborieux, appliqué, M. de Sarrau, pourvu, jeune encore, d'une charge de conseiller au Parlement de Rouen, en exerça les sérieuses

humiliant vous me maltraitez. C'est me traiter un peu trop en provincial que de chercher avec tant de raisonnemt et tant de curiosité les causes de nostre nouvelle connaissance. Quoique je sois du village, je ne suis pas si mal informé, que je ne sache quelque chose de temps en temps, et que je n'aye quelque communication avec le monde; pour le moins je puis estre instruit par la renommée. Elle vole quelquefois jusqu'à nous; elle apporte jusqu'ici le nom des braves, des sages et des sçavants que le monde estime. Vous estes monsieur, un de ces illustres que je connois sur le rapport de la voix publique, et par un tesmoignage qui ne flatte point; et quand même monsieur de Marin ne vous serait rien, et que vous ne seriez pas le grand confident du grand M. de Saumaise, vous avez des parties essentiellement vostres par lesquelles vous méritez bien d'être regarde. Vostre vertu toute pure et toute séparée de l'autruy sera toujours un très digne objet de ma passion et de mes respects; vous seul me pouvez fournir de quoy louer plus d'un sénateur et faire plus d'un éloge. Et vous trouvez encore estrange que je face cas de vous? Estre prêtre de la sévère Thémis, et ne laisser pas de sacrifier aux Grâces qui sont des déesses moins austères; recevoir d'égales bénédictions du peuple catholique e

fonctions avec cette sorte de gravité puritaine intègre et sévère, qui distinguait alors les mœurs de tous les membres influents de la religion réformée.

Appelé à la Cour de Paris en 1639, il fut, peu de temps après, au nombre des magistrats envoyés à Rouen, afin d'y remplir l'*interim* causé par l'exil du Parlement de Normandie, cette compagnie ayant été cassée pour avoir opiniâtrement refusé l'enregistrement de plusieurs édits. M. de Sar-

de la nation huguenote; n'estre pas moins Grec ni moins Romain que François, et pouvoir opiner dans l'aréopage et parmi les pères conscripts avec la même facilité qu'en la chambre de l'édist; tout cela est peu de choses dans la barbarie des derniers siècles? Ne sont-ce pas des qualitez qui m'ont dû obliger à rechercher vostre amitié, et à vous faire un petit présent pour m'introduire dans la possession d'un très grand bien? Il n'est pas nécessaire que je vous parle de mon présent en termes désavantageux; je ne veux point, en vous détrompant, me priver du fruit que je recueille de vostre erreur. Je vous diray seulement sur le sujet de l'amitié que j'ai recherchée, qu'elle est il y a long temps l'objet de mes souhaits, et que je ne serai point possesseur injuste, si, pour cela, il suffit d'être, comme je le suis de toute mon âme, etc., etc.

« Votre serviteur,

BALZAC. »

rau montra, dans cette conjoncture difficile et délicate, un esprit de conciliation à la fois si digne, si bienveillant et si impartial, qu'il parvint à négocier et assurer le retour de la magistrature exilée ; faisant ainsi révoquer, par le roi, un ordre inconsidéré, sans compromettre en rien les priviléges et l'indépendance du Parlement de Normandie.

Cette mission heureusement remplie, M. de Sarrau revint à Paris, et à cette époque, sa réputation de prodigieux savoir et de haute vertu avait déjà une autorité si retentissante, que beaucoup de philosophes ou de légistes étrangers le consultaient sur de nombreux points de droit, d'histoire ou de jurisprudence en litige, et s'en rapportaient religieusement à son arbitrage. Christine de Suède, enfin, supplia M. de Sarrau de vouloir bien être son correspondant, distinction enviée, que le protestant rigide accueillit d'abord avec une extrême froideur ; cet esprit fier et rigoriste, se ployant difficilement à la pensée de lier un commerce aussi fréquent avec cette reine cruelle,

vindicative et débauchée; mais, vaincu par les instances de Christine, et surtout réfléchissant, avec raison, qu'usant de cette *suprême influence de l'homme de bien*, que l'amazone couronnée lui reconnaissait, il pourrait faire quelque bonne œuvre, ou empêcher quelque mal, M. de Sarrau accepta; or, la plupart des secours ou encouragements accordés par Christine à des savants malheureux ou méconnus, le furent à la recommandation sage et éclairée de ce vertueux savant, qui mourut le 30 mai 1651 (1), laissant un fils âgé de dix-sept ans, une fille de onze ans, et une femme qui ne lui survécut que d'une année.

(1) Voici, à propos de la mort de M. de Sarran, une lettre de la reine Christine à sa veuve :

« Madame,

« Je suis touchée si sensiblement de la perte que vous avez faicte de monsieur Sarrau, que je me sens pas capable de faire à présent autre chose pour votre consolation que de joindre ma douleur à la vôtre, et de plaindre avec vous et les gens de bien un personnage d'un si rare mérite. Ce regret augmente encore davantage, lorsque je pense à l'affection qu'il a toujours conservée pour mon service, et que pendant sa vie je n'ai pas eu l'occasion de lui tesmoigner comme j'eusse souhaité la passion que j'ai de m'en ressentir. Et c'est

Le fils prit le nom d'un fief, *Saint-Brie,* et entra dans un régiment de cavalerie ; quant à sa fille, mademoiselle Louise-Anne de Sarrau, dont il s'agit ici, après la mort de sa mère elle s'en alla habiter Rouen avec une de ses tantes.

A dix-sept ans, mademoiselle Louise de Sarrau passait à bon droit pour une des personnes les plus parfaitement accomplies de la province; sa beauté était véritablement peu commune, son esprit supérieur, résolu et singulier en tout, ses vertus solides et sa grâce enchanteresse; malheureusement, tant et de si rares qualités ne pouvaient faire oublier qu'elle était demeurée fidèle à la monstrueuse hérésie dont sa famille avait toujours été infestée.

ce qui m'oblige à vous convier à me donner lieu de faire connaître à ses proches la gratitude dont la mort a prévenu les effects, et que j'aye subjet de me justifier, envers la mémoire d'un si digne homme, de la reconnaissance à son zèle et à son amitié ; vous trouverez en moi une parfaite inclination à vous gratifier, et la volonté de vous estre constamment, etc.

CHRISTINE.

« De Stockholm, le 1er juillet 1651. »

Telles sont les paroles d'un contemporain de Louise; catholique exalté, qui, malgré la dissidence de sa foi religieuse, en donne ce portrait.

La tante de mademoiselle de Sarrau, femme grondeuse et chagrine, lui fit sans doute regretter souvent la calme sérénité de la maison paternelle; mais déjà fière et silencieuse, Louise ne se permit pas un mot de plainte ou de reproche. Lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année, sa tante lui présenta plusieurs brillants partis, car Louise possédait une terre d'environ vingt mille livres de revenu.

Entre autre prétendants à sa main, on distinguait M. de Quévremont, seigneur d'Eudreville et Boudeville, gentilhomme de la baronnie de Châteauneuf en Thymerais.

Jeune et riche, élevé dans son château par une mère faible et facile, n'étant jamais sorti de sa province, M. d'Eudreville avait les qualités et les défauts naturels à cette éducation campagnarde. S'il se montrait ignorant, infatué de sa noblesse, joueur, gros-

sier, et plus que bon convive, il était d'ailleurs hardi, franc et généreux.

Or, soit penchant, irréflexion, indifférence de l'avenir ou désir d'échapper aux ennuis inséparables d'un plus long séjour chez sa tante, Louise à dix-huit ans épousa M. d'Eudreville.

Au bout de six mois à peine, Louise se vit la plus malheureuse des femmes.

Ainsi que cela arrive assez communément, M. d'Eudreville s'était marié sans trop savoir pourquoi il se mariait; ça avait été peut-être, un peu par le penchant que devait inspirer une aussi jolie femme que l'était Louise; un peu pour plaire à madame la douairière d'Eudreville, qui mourait d'envie d'être grand'mère; un peu par intérêt, et enfin un peu aussi, parce que ce jeune gentilhomme se croyait las de cette existence vide et bruyante que menaient alors dans leurs terres les nobles campagnards. Mais il est apparent qu'en cédant aux vagues motifs qui le décidèrent à cette union, M. d'Eudreville avait agi de prime-saut, sans éprouver aucun ressentiment réel et

profond, qui eût pu lui faire de ce mariage une sorte de nécessité d'avenir; car, incapable de mener long-temps une vie intérieure et tranquille, il en vint bientôt à regretter les tumultueux plaisirs de son existence de garçon, et à l'avouer assez brutalement à Louise (1).

Celle-ci endura tout, souffrit tout, versa des larmes amères et secrètes sur la faute qu'elle avait commise, en choisissant si mal; mais aux yeux du monde et de son mari, parut toujours sinon heureuse, du moins calme et résignée.

La voyant ainsi délaissée, la fleur des gentilshommes de Normandie l'entoura de soins

(1) On trouve (volume XVI) du manuscrit déjà cité, cé couplet significatif sur M. d'Eudreville :

Air : *A ta santé, camarade.*

D'Eudreville et Panillense,
Parmi les verres et les pots,
Ivrognes d'humeur joyeuse
Se disaient à tout propos :
A ta santé, camarade,
De ma femme je n'ai garde;
Taupe et tine, Dieu merci,
Je n'en ai pas grand souci.

et d'hommages, mais telle fut la convenance chaste et réservée quoique bienveillante et polie de la conduite de Louise, que l'inaltérable pureté des principes de cette jeune femme ne fut jamais attaquée, et ne lui fit pas un ennemi. Enfin après deux ans et demi de cette existence malheureuse, elle vit mourir son mari, des suites d'un coup dangereux reçu dans une orgie, de sorte que M. d'Eudreville laissa Louise à vingt-un ans, veuve, et mère de deux enfants.

On pense si le caractère ferme et réfléchi de cette jeune femme mit à profit la terrible leçon qu'elle avait reçue; aussi lui arriva-t-il, par une inconséquence assez concevable d'ailleurs, de ne voir ou d'espérer désormais le bonheur, que dans des conditions justement opposées à celles dont elle venait de souffrir si cruellement, et de vouer pour ainsi dire d'avance à un refus inexorable tout jeune gentilhomme campagnard assez fou pour demander sa main; or, on verra si elle suivit cette idée avec la résolution habituelle de son esprit absolu.

A ce propos, on doit dire qu'un des traits

les plus saillants et les plus organiques du grand caractère de cette jeune femme, était sa volonté inébranlable d'accomplir opiniâtrément toute promesse faite librement! d'ailleurs, cette indomptable puissance de vouloir, ce saint dévouement à la foi jurée, semblent si profondément innés chez elle, que M. de Sarrau écrivant à Grootius en 1649 (10 juin) s'exprimait ainsi, en parlant de Louise alors âgée de neuf ans.

« Il y a trois jours qu'un malheureux doc-
« teur m'épouvanta plus que vous ne sau-
« riez le croire, et béni soit Dieu de ce que
« je n'ai pas perdu ma fille; elle a neuf ans
« à peine, et ce docteur lui enseigne l'his-
« toire romaine. A propos du dévouement
« de Régulus, trait que le docteur exaltait
« beaucoup, ma pauvre petite Louise de dire
« fièrement *qu'elle s'exposerait au même*
« *sort pour accomplir une promesse faite.*
« Son maître, en façon de badinage, lui
« dit : — Eh bien, je suis sûr, moi, que si
« vous me promettiez de demeurer deux
« jours sans manger, vous ne tiendriez pas
« cette promesse. — *Peut-on rester ainsi*

« *sans mourir?* demanda l'enfant... — As-
« surément, dit l'insensé. — *Eh bien donc,*
« *monsieur*, dit ma pauvre petite résolue,
« *je vous promets de ne pas manger pendant*
« *deux jours.* — Vous qui savez, mon ami,
« l'incroyable franchise et fermeté de ma
« fille, si connues chez moi, que pour der-
« nier terme de preuve ou d'affirmation, on
« dit généralement MADEMOISELLE LOUISE L'A
« DIT, ou MADEMOISELLE LOUISE L'A VU, vous
« concevez ma terreur, car je connais trop
« l'invincible opiniâtreté du caractère de
« l'enfant pour douter qu'elle tînt jusqu'au
« bout... En effet, mon ami, prières, me-
« naces, larmes de sa mère et de moi, rien
« ne l'a pu détourner de cette fatale imagi-
« nation, et il a véritablement fallu la force
« de santé et la vigueur de l'esprit de Louise
« pour que, dans un âge aussi tendre, elle
« ait pu résister à une aussi terrible épreuve,
« épreuve qu'elle a subie d'ailleurs avec un
« admirable stoïcisme, dont je suis fier main-
« tenant, je l'avoue à ma honte, mais qui
« m'a rendu bien affreusement malheureux
« pendant deux jours! »

On n'a voulu rapporter ce trait enfantin que parce qu'il semble extrêmement caractéristique, et annoncer l'inaltérable sûreté de tout serment fait plus tard par cette jeune femme; car, à bien dire, sa haute et souveraine vertu fut toujours l'expression la plus ample et la plus solennelle *du rigoureux accomplissement de la promesse*. Ainsi, s'étant librement mariée à M. d'Eudreville, et lui ayant librement juré fidélité, telle affreuse que dût être l'existence de Louise, aucune puissance humaine ne lui eût fait parjurer cette foi, tant que son mari eût vécu; elle le pensait du moins, et l'avenir va prouver évidemment, qu'une aussi rare puissance de volonté était bien en elle. Maintenant revenons aux événements qui succédèrent à la mort de M. d'Eudreville.

Un ami de M. de Sarrau, qui avait vu Louise enfant, M. Honoré de Mallorties, marquis de Vilars, homme de qualité, était revenu habiter Rouen après avoir bravement servi comme brigadier de mousquetaires. C'était dans le fort des chagrins de Louise, environ un an avant la mort de M. d'Eu-

dreville; M. de Vilars avait alors quarante-huit ans; ses anciennes et intimes relations avec M. de Sarrau, sa bonté, sa parfaite noblesse et élévation de caractère, engagèrent la pauvre jeune femme à s'ouvrir à lui seul, pour en implorer pitié, secours et conseil. Or, elle avait trouvé chez M. de Vilars une tendresse si paternelle et si grave, des avis si sages, et des consolations si bienfaisantes; enfin ce gentilhomme avait su en deux rencontres, par la franchise digne et imposante de ses observations, agir si efficacement sur M. d'Eudreville, et le ramener, passagèrement il est vrai, à de meilleurs procédés envers sa femme, que Louise était restée pénétrée de la plus inaltérable reconnaissance pour cet ami, aussi solide que dévoué.

Or, pour abréger, on saura que la riche et jolie veuve, après avoir vainement cherché pendant deux années parmi la foule empressée des prétendants à sa main quelqu'un qu'elle pût aimer d'amour, et n'ayant trouvé personne digne d'elle, Louise sentant plus que jamais l'embarras de sa posi-

tion, ayant une fille et un fils à élever, une fortune considérable à régir, et ne voulant pourtant se marier qu'avec une chance de bonheur presque certaine, proposa un jour tout brusquement sa main à M. de Vilars.

On pense à la surprise de ce dernier, qui depuis deux ans recevait toutes les confidences de Louise à propos de la vanité de ses recherches et de ses espérances; aussi refusa-t-il d'abord, objectant son âge, le sérieux de son esprit, son goût prononcé pour la retraite, toutes choses enfin certainement peu faites pour assurer le bonheur d'une jeune femme, qu'un triste et douloureux passé devait rendre si exigeante pour l'avenir; en un mot, il avoua décidément à Louise qu'il avait été assez l'ami de sa famille, et qu'il était beaucoup trop véritablement le sien, pour se rendre jamais complice d'une telle folie.

A cela, Louise répondit avec cette noble franchise dont on la verra donner encore tant de preuves : « Jusqu'à présent je n'ai éprouvé pour personne ce qu'on appelle de l'*amour ;* sans doute suis-je destinée à ne

jamais ressentir cette passion; j'ai commis la faute de me marier une première fois, presque sans réflexion, à un jeune gentilhomme doué de ce *mezzo-termine* de bonnes et mauvaises qualités qui pouvaient me faire croire à un bonheur sinon vif, du moins négatif; j'ai été cruellement abusée.

» Depuis, je me suis vue entourée de gens qui m'ont paru tous ressembler plus ou moins à mon premier mari; peut-être me trompé-je, selon leur mérite, ou selon la vérité, mais je suis bien certaine de ne pas me tromper selon mon cœur, impression qui me guidera seule et toujours; en un mot, ma position est telle à cette heure, que je veux me remarier, et ma confiance et mon attachement pour vous, mon ami, sont tels aussi, que je vous propose ma main. Je n'ai jamais aimé d'amour, *je ne vous aime pas d'amour,* je ne sais pas si j'aimerai jamais d'amour; mais ce que je sais, mais ce que je vous affirme sans serment, sûre que vous me croirez, parce que *Louise vous l'aura dit*, ainsi que disait mon pauvre père, c'est que de ma vie je ne fail-

lirai au moindre des devoirs auxquels je m'engagerai si vous m'acceptez pour votre femme ; c'est qu'à jamais reconnaissante de ce que vous venez ainsi à moi, quand je vous demande votre appui, mes sentiments pour vous seront au dernier jour de ma vie ce qu'ils sont aujourd'hui ; c'est qu'enfin mon seul but et mon unique volonté sera de vous rendre heureux.

Telle étrange que paraisse cette proposition, tel singulier qu'en semble l'agrément après un pareil aveu ; M. de Vilars, riche lui-même, épousa la jeune veuve ; depuis ce moment, Louise fut la plus heureuse des femmes, et M. de Vilars se félicita chaque jour de la détermination qu'il avait prise.

On l'a dit, M. et madame de Vilars habitaient le château d'Eudreville, n'allant à Rouen que rarement et pour affaires. M. de Vilars avait autrefois connu M. de Saint-Marc père de des Préaux ; ils avaient fait ensemble les guerres des Pays-Bas et d'Italie ; aussi lorsqu'après son mariage avec Louise M. de Vilars vint demeurer dans le voisinage du

fief des Préaux, des relations amicales et fréquentes se rétablirent entre les deux anciens compagnons d'armes.

Peu à peu, ces relations devinrent pour ainsi dire habituelles et indispensables aux habitants des Préaux et d'Eudreville, ces deux habitations n'étant qu'à une lieue l'une de l'autre; enfin madame de Vilars appréciant de plus en plus les bonnes et franches qualités de M. de Saint-Marc, et le charmant naturel de son fils, s'attacha extrêmement à cet enfant, qui, lors du mariage de Louise avec M. de Vilars, avait environ douze ans, et qu'elle aimait avec cette sorte d'attachement presque maternel qu'une femme de vingt trois ans peut avoir pour un enfant de cet âge.

Quelque temps après, Auguste chevalier des Préaux, partit pour Malte et y resta près de trois années; lorsqu'il revint au manoir paternel, ce n'était plus un écolier, mais un bel adolescent dont une vie ordonnée, rigide et périlleuse avait largement développé les nobles instincts.

Aussi, Louise revit d'abord Auguste avec

plaisir, puis avec un vif intérêt; l'affection que la jeune femme lui portait s'augmentant pour ainsi dire à mesure qu'elle reconnaissait l'injustice tacite de ses préventions, car elle s'était attendue à trouver dans son jeune protégé, au retour de ses campagnes lointaines, cet air quelque peu glorieux et délibéré qu'à cet âge on pourrait prétendre d'afficher, lorsque, si jeune, on s'est battu bel et bien, et que pour preuve, on peut fièrement citer une honorable blessure.

Mais non, ainsi qu'on a dit, Auguste revint ce qu'il était parti; simple, naturel et bon; ne parlant que comme malgré lui, et à regret, des occasions où il s'était si fort distingué; mais racontant avec la grâce naïve ou le feu de la jeunesse ses impressions si variées, si neuves, à l'aspect des pays inconnus pour lui; sa désolation amère, lorsqu'il voyait de pauvres esclaves turcs pleurer sous le bâton des comites de la galère; et aussi ses rêveries tendres et mélancoliques, lorsque, par une belle nuit d'Orient, assis sur la poupe dorée de la Capitane, il regardait tristement le ciel étoilé en songeant à

son père et aux amis qu'il avait laissés à Eudreville.

Au retour de sa première campagne, Auguste des Préaux vit donc Louise presque chaque jour ; souvent madame de Vilars lui faisait redire ses voyages, trouvant un plaisir enchanteur à écouter en silence cette voix douce et candide, raconter si ingénument de sombres naufrages ou de sanglantes mêlées; puis, quelquefois rêveuse, la jeune femme, fermant ses beaux yeux, s'imaginait à plaisir qu'elle était châtelaine, et que son page assis à ses pieds lui lisait quelque ancienne et vaillante chronique, écrite avec naïveté touchante et chevaleresque!

D'autres fois, Louise éprouvait une émotion inexprimable, lorsqu'elle venait à penser que, si jeune encore, cet enfant avait partagé tous ces périls! qu'il était aussi doux qu'intrépide! aussi beau que généreux et bon; et que pourtant le hasard payait mal tant de rares qualités; que M. de Saint-Marc était pauvre, et que son fils devait souvent ressentir d'amères et cruelles mortifications

d'amour-propre, lorsqu'il se trouvait au service avec de jeunes volontaires riches et magnifiques.

Aussi lorsque Auguste partit pour sa seconde campagne, Louise, usant selon son cœur, de cette merveilleuse subtilité, de cette exquise dissimulation dont les femmes semblent douées par le génie de la délicatesse, afin de pouvoir impunément se livrer à toutes leurs touchantes et généreuses inspirations, Louise prenant pour complice et confident M. de Vilars, qui portait aussi l'intérêt le plus affectueux au jeune chevalier, avait prié M. de Saint-Marc de la laisser se charger d'une foule de détails relatifs à l'équipage d'Auguste.

Une fois les emplettes finies, madame de Vilars, aidée de son mari, avait facilement persuadé M. de Saint-Marc qu'il avait dû être jusque là outrageusement volé par ses fournisseurs, puisque cette fois les cravates de dentelles, les pièces de tabis, les aiguillettes et les rubans destinés à rehausser la charmante figure de son fils, absorbaient à peine la modique somme que le bon vieil-

lard économisait à grand' peine chaque année pour l'équipage du chevalier; enfin, c'étaient encore tantôt de riches et excellentes armes que M. de Vilars offrait à Auguste comme souvenir de son amitié, tantôt une belle écharpe que Louise avait brodée de ses couleurs, et qu'elle lui ordonnait de porter, ainsi que l'aurait fait un chevalier des anciens fabliaux.

Il faut dire, en un mot, que ces dons étaient offerts avec tant de cordialité, de charme et d'à-propos, que le caractère le plus susceptible n'aurait pu y trouver le motif d'un refus, et que d'ailleurs Auguste des Préaux était une de ces natures rares et élevées, qui n'ont jamais honte d'accepter un bienfait parce qu'ils se sentent capables de le noblement reconnaître.

Auguste partit donc de nouveau pour Malte.

Cette fois Louise ressentit profondément son absence; elle crut d'abord que cette impression venait du changement laissé dans les habitudes d'Eudreville par le départ du chevalier; mais bientôt elle s'aperçut du

contraire, car peu à peu elle en vint à songer presque continuellement à Auguste, sans néanmoins regretter sa présence.

Avec sa franchise et sa loyauté connue, Louise alors s'écouta pour ainsi dire sentir, s'interrogea bien en face, et se demanda si son religieux attachement pour M. de Vilars avait subi la moindre altération; mais elle s'aperçut sans étonnement, qu'une affection aussi sainte et aussi sacrée était immuable comme la vérité... qu'elle n'avait ni faibli, ni surtout augmenté, car Louise eût peut-être pris ce dernier symptôme pour une tendance involontaire à la fausseté.

Madame de Vilars reconnut donc pour la première fois qu'elle aimait d'amour... Cette découverte, terrible et fatale pour toute autre peut-être, ne l'épouvanta pas, et elle continua de regarder l'avenir avec calme, confiance et sérénité.

Et pourquoi d'ailleurs Louise eût-elle tremblé? sa toute-puissante résolution de ne jamais mentir à la foi promise, était au-dessus de toute séduction, de toute ivresse, de toute volonté humaine; aussi ne rougissait-

elle pas de son amour pour Auguste, parce qu'elle savait toujours devoir être digne de M. de Vilars ; car chez les âmes élevées, le remords naît presque toujours de la douloureuse comparaison de ce qui a été avec ce qui n'est plus... ou de ce qui est avec ce qui devrait être. Or, dans la vie de Louise, dans son vif attachement à son mari, rien n'était, rien ne serait changé ; son intérêt pour Auguste enfant était devenu de l'amour ; mais l'objet de ce pur et chaste amour l'ignorerait constamment, une habitude prise depuis longues années permettant à Louise d'attribuer à une tendresse presque maternelle, les marques de bonté touchante qu'elle continuerait de donner à Auguste. Son secret serait donc à elle seule, et l'ineffable conscience de ce secret suffirait à son bonheur. Qu'aurait-elle d'ailleurs désiré de plus, elle si sérieusement convaincue que *plus* était impossible, parce que *Louise l'avait juré?*

On le répète, la jeune femme se livra donc à cet amour avec bonheur, innocence et sécurité, se rappelant d'ailleurs la maxime

suivante que son père lui citait souvent dans son enfance : *Lorsqu'on a la tête assez forte pour braver le vertige, on ose regarder de bien haut, et on trouve alors de splendides jouissances dans ce qui étourdit et perd le vulgaire.*

Que le raisonnement qu'on peut déduire de cette maxime, ait trompé bien des femmes qui se croyaient sûres d'elles-mêmes; qu'il eût été mieux à madame de Vilars de chasser l'amour de son cœur, ou du moins d'éviter toute occasion capable de l'y aviver encore; que ces tempéraments ménagés entre la fidélité conjugale et un penchant coupable, prouvent un calcul de concessions, et que l'amour ardent et véritable, non plus que l'austère et rigoureuse vertu, n'en admettent d'aucune sorte, soit; c'est un fait et non une discussion qu'il s'agit d'établir ici ; seulement, quant à prouver que la passion de Louise pour Auguste fût vaillante et chaste et vraie, la suite de cette histoire ne le dira que trop.

On pourrait peut-être objecter aussi, qu'il eût été plus digne de la franchise de

Louise d'avouer son amour à M. de Vilars; soit encore, mais elle ne le fit pas, et on excusera, ou on concevra sa conduite, en songeant que dans tout caractère humain, on retrouve toujours la condition *humaine,* c'est-à-dire imparfaite; et puis d'ailleurs, cette jeune femme d'un esprit juste et réfléchi, à jamais sûre de ne pas parjurer sa foi, n'estimait pas sans doute à propos de faire à son mari une confidence au moins superflue, et toujours blessante pour qui la reçoit, quelque sage et peu glorieux qu'il puisse être.

Louise, pendant la seconde campagne d'Auguste, vécut donc de souvenir et d'espoir; redoubla de soins et de prévenances pour le bon M. de Saint-Marc, et attendit avec une tendre et inquiète curiosité le retour du chevalier, dont elle avait d'ailleurs suivi la carrière pas à pas, car Auguste écrivait souvent à son père, et ce dernier s'était fait une loi de toujours décacheter les lettres de son fils en compagnie de ses amis d'Eudreville.

Aussi, Louise, douée de ce tact si fin et si

pénétrant, de cette suprême sagacité qui distingue singulièrement les femmes, avait successivement démêlé dans ces lettres, qui ne parlaient pourtant des hôtes d'Eudreville qu'avec les formes de la gratitude et de la vénération la plus grande; avait démêlé, depuis les premiers tressaillements jusqu'aux sentiments de plus en plus passionnés, que son souvenir avait fait naître au cœur d'Auguste.

Ainsi parmi les doux et mélancoliques épanchements de cette naïve correspondance, elle avait saisi mille illusions indirectes, peut-être même involontaires, mais toujours tendres et frappantes, à propos de sites, de lectures, de fleurs, de certains airs de téorbe, qui lui avaient assez démontré que chaque impression reçue à Eudreville retentissait après bien profondément, et bien long-temps encore dans l'âme du chevalier; puis, ça avait été aussi de sa part de fréquents envois de petits présents pour les enfants de madame de Vilars; dons de peu, mais offerts avec tant de charme, qu'on oubliait leur valeur, pour ne penser qu'à leur

bonne grâce ; attentions touchantes et délicates, dans lesquelles Louise avait deviné avec ravissement de nouvelles preuves de l'amour d'Auguste, cette perle de son cœur, ce trésor solitaire et caché dont elle vivait si heureuse.

Car madame de Vilars ne désirait plus rien, depuis qu'elle se sentait sûre de l'amour de celui pour lequel autrefois elle avait été une mère : — *l'aimant seule*, la vertueuse et bienfaisante influence qu'elle voulait si fort exercer sur lui eût été bien limitée, ou peut-être nulle ; *lui l'aimant*, l'espoir de Louise n'avait plus de bornes ; en cela, qu'elle savait assez la noblesse et la pureté du caractère de des Préaux pour être certaine que lui aussi vivrait reconnaissant, fier et satisfait, d'une passion aussi dévouée, aussi inaltérable que sérieuse et chaste.

Or, l'instinct de Louise ne la trompa pas; car, au retour de sa seconde campagne, les vaillantes et rares qualités d'Auguste s'étaient plus largement développées encore ; et puis, le profond amour qu'il éprouvait pour Louise, bien qu'il le crût ignoré d'elle, en absorbant

toujours des Préaux dans une ineffable rêverie, aurait d'ailleurs suffi pour le défendre des folies misérables ou des précoces et flétrissantes amours, si funestes à son âge, lors même que les habitudes austères imposées par M. de Téméricourt à tous ceux qui servaient sous ses ordres, ne l'en eussent pas garanti.

Lorsque Auguste revint à Préaux, au commencement de 1669, il avait donc dix-huit ans, et Louise en avait vingt-neuf environ.

C'était l'hiver, les longues veillées du soir se passaient délicieusement au coin du feu dans le vaste salon du château d'Eudreville. Auguste, son père, Louise, M. de Vilars, rarement un voisin de terre, composaient seuls ce petit cercle, intime et cordial, où régnait toujours la confiance expansive et la joie sereine des âmes paisibles et contentes; souvent on faisait quelque lecture en commun. Tantôt M. de Vilars empruntait une instruction solide et édifiante aux sévères écrivains de Port-Royal, car le mari de Louise se piquait fort de jansénisme, et cor-

respondait avec Nicole, Arnauld, de Sacy, hommes d'une mâle vertu, d'un prodigieux savoir et d'une antique simplicité. Tantôt, au contraire, c'était une satire de Boileau, une lettre de Pascal, ou une nouvelle comédie de Molière, que le bon M. de Saint-Marc lisait avec une gaieté franche et comique; de même aussi qu'il brusquait avec rudesse le vers hautain et cavalier du grand Corneille. D'autres fois, Louise et Auguste lisaient tour à tour Andromaque, Britannicus, que Racine venait de dédier cette année même à M. le duc de Chevreuse; et jamais la divine harmonie du plus tendre et du plus religieux des poètes n'eut de plus tendres et de plus religieux interprètes. Souvent aussi on posait le livre, puis, à propos d'un mot, d'une image ou d'un souvenir, venaient les longs commentaires, les conversations interminables, et même les vives et entraînantes discussions. Alors la sérieuse raison, l'expression sobre et réfléchie de M. de Vilars, contrastait vivement avec l'impétueux langage du brave M. de Saint-Marc, ou avec la chaleureuse parole de Louise; esprit bril-

lant, hardi, naturel, étendu, mais qui devenait paradoxal et faux, dès qu'il s'agissait de déterminer sagement dans quelles conditions le rigoureux accomplissement d'une promesse pouvait devenir d'une funeste exagération; car Louise était toujours demeurée l'enfant inflexible, qui, au risque de mourir de faim et de désespérer son père, restait deux jours sans manger, parce qu'elle *l'avait promis*. Quant à Auguste, tout en lui, pensées, langage, convictions, croyances, révélait l'âme la plus limpide et la plus pure, magnifiquement éclairée aux rayonnements splendides d'un amour immense.

Souvent aussi, se mettant au clavecin devant un fragment d'opéra de Lulli, Louise unissait son chant doux et frais à la voix jeune et sonore d'Auguste, ou bien prenait son téorbe pour accompagner les sons graves et harmonieux que M. de Vilars, excellent musicien, tirait savamment de la basse; enfin, on s'égayait encore aux plaisants et grotesques portraits que des Préaux retraçait d'un crayon malin, ou on

parcourait avec intérêt et curiosité les collections de sites et de costumes qu'il avait rassemblées dans ses campagnes pour madame de Vilars, qui dessinait elle-même à ravir.

Telle était la vie heureuse et paisible qu'on menait chaque soir à Eudreville, en attendant un souper délicat; seulement, si la neige tombait trop épaisse, ou si la gelée rendait les chemins dangereux, M. de Saint-Marc et Auguste, au lieu de s'en retourner à Préaux, passaient la nuit à Eudreville, et le matin repartaient à grande-peine, en disant : *A ce soir !*

Or, c'est une aussi délicieuse existence, si doublement heureuse pour Auguste, que la lettre de M. de Téméricourt venait de cruellement troubler; aussi conçoit-on la douleur qu'éprouva le chevalier en partant avec son père, pour venir faire ses adieux à ses amis d'Eudreville.

CHAPITRE XIII.

—

Le château d'Eudreville.

Ah! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire :
Je me suis tu longtemps, je puis encor me taire.

Racine. *Bérénice*, f. 11, vol. 13 *(variantes)*.

Sept heures du soir venaient de sonner à l'horloge du château d'Eudreville; le ciel était pur, et les rayons du soleil, déjà plus obliques, coloraient de tons chauds et dorés, çà et là régulièrement coupés par de gran-

des ombres, le sable jaune d'une longue avenue d'épaisse et verte charmille, au faîte recourbé en voûte impénétrable, et dont les côtés, symétriquement taillés en arcades, simulaient, pour ainsi dire, les murs et les fenêtres de cette fraîche galerie de feuillage; puis, de profonds vases du Japon, en porcelaine blanche à fleurs rouges et bleues, d'une forme simple, mais élégante, et contenant de beaux orangers arrondis en sphère, s'élevaient sur leur piédestal de granit brun, au milieu de chacun de ces arceaux de verdure.

Enfin, au bout de cette immense allée, d'un aspect véritablement grandiose, on voyait, lui servant de perspective, une grotte de rochers, d'où s'échappait une cascade abondante, reçue d'abord dans une large conque de marbre blanc, que soutenaient quatre Tritons de même matière; mais bientôt, ce courant limpide débordant de cette sorte de réservoir, allait mêler sa nappe argentée à l'onde paisible et bleue d'un vaste bassin circulaire, aux bords revêtus de gazon et de fleurs, et du milieu

duquel un impétueux jet d'eau jaillissait à une grande hauteur.

Dans cette avenue, M. et madame de Vilars se promenaient à pas lents.

Tout en causant avec Louise, M. de Vilars tenait à la main un livre entr'ouvert; il portait le justaucorps et le manteau court de velours noir; une chaine d'or à médaillon lui pendait au cou, et son feutre était surmonté d'une plume rouge cramoisie comme ses bas de soie et le ruban de sa cravate de dentelles; la figure calme et grave de ce gentilhomme, alors âgé de cinquante-six ans, avait un très grand caractère de bienveillance, de réflexion et de fermeté; ses yeux étaient bruns, sa moustache et sa chevelure grise, sa démarche imposante, et sa taille haute, libre et dégagée; car il avait peu d'embonpoint: enfin, sauf quelques modifications de costume, on eût dit le noble original d'un majestueux portrait de Van-Dyck; et, comme si le hasard eût voulu compléter cette ressemblance jusque dans les accessoires, un de ces magnifiques épagneuls, à longues soies blan-

ches et orangées, que l'on voit si souvent dans les tableaux de l'illustre peintre, venait de temps à autre lécher timidement une des belles mains de M. de Vilars.

Louise marchait à côté de son mari; elle avait, on l'a dit, vingt-neuf ans, et était de moyenne stature; une robe traînante de taffetas changeant, gris perlé, à reflets roses, garnie de point de Venise et de nœuds de rubans vert tendre, faisait encore valoir la grâce de ses épaules de neige, et dessinait sa taille enchanteresse, si mince et si flexible, que, bien qu'emprisonnée dans un des durs corsages qu'on portait alors, ell e y paraissait souple et à l'aise. Chose remarquable, par une singularité qu'elle partageait avec madame de Montespan, Louise dont les cheveux étaient du plus beau blond cendré qui se pùt voir, avait les cils et les sourcils très noirs et très fournis; quant à ses grands yeux, ils étaient de ce bleu sombre, foncé, limpide, qui, selon certains accidents de lumière, semble parfois s'iriser; puis, à l'inverse de la beauté chinoise, l'arc de ses blanches paupières, au lieu de

se relever vers les tempes, s'abaissait au contraire dans toute la noble pureté des lignes antiques; enfin, femme de race et d'extrême distinction, bien que ses formes fussent voluptueusement arrondies, Louise avait le col svelte et élégant, le front haut, le menton fermement accusé, l'ovale du visage un peu long; et sa petite bouche, du plus vif incarnat, et d'une coupe sévère, étant assez rapprochée de son nez mince et aquilin, donnait surtout à ses traits un grand air de résolution.

Tout enfin dans ce noble visage révélait l'énergie de volonté, le puissant empire de soi, que madame de Vilars possédait à un si rare degré, de même que son regard calme et assuré annonçait la parfaite quiétude d'une âme pure.

Par ce beau soir d'été, M. et madame de Vilars se promenaient donc à pas lents et mesurés dans cette longue avenue dont on a tâché de retracer l'imposante régularité; leur paisible entretien respirait cette bienfaisante sécurité, cette mutuelle croyance, au milieu desquelles l'âme peut se livrer

à ses plus tendres épanchements, s'épanouir à ses impressions les plus radieuses, ou se bercer à la fantaisie de tous ses rêves; moments de suprême confiance enfin, où l'on peut tout dire, sans crainte de se heurter jamais à un doute ou à un soupçon.

—Mon ami,—dit Louise,—arrêtons-nous donc un peu pour écouter ce calme... quel silence! quelle belle soirée! ne sentez-vous pas aussi la délicieuse odeur des rosiers, des lilas et des ébéniers en fleurs? Mon Dieu! quel suave concert de parfums! Voyez donc aussi quel magnifique couchant!! là, le ciel est encore bleu, mais plus loin, il s'enflamme déjà des derniers feux du jour! quelle sublime harmonie de couleurs parmi ces masses tour à tour sombres et éclatantes, inondées de lumière, ou noyées dans une brume ardente! voyez aussi comme les rayons du soleil se jouent à travers le feuillage des arbres qu'on voit là-bas! et au pied du vieux château de Tournebu dont les noirs créneaux sont seuls dorés; voyez comme le lac profond réfléchit le pourpre des cieux,

dans ses eaux argentées, çà et là brunies par l'ombre verte des roseaux! et enfin, tout au loin, à l'extrême horizon, voyez donc quelle vapeur chaude et vermeille change en violet transparent l'azur foncé des collines!! Ah, mon Dieu! que voilà un merveilleux *Claude Lorrain!* généreusement coloré pour nous par le créateur et le peintre éternel de toutes choses! — dit Louise.

Puis après avoir un moment encore regardé en silence l'admirable paysage déroulé à sa vue, elle continua en s'accoudant avec grâce sur l'un des vases de porcelaine qui ornaient l'allée;— ne trouvez-vous pas, mon ami, que l'aspect d'une aussi puissante nature agrandit et élève l'âme? Aussi, moi je ne croirais jamais une méchante action possible, en face d'un pareil tableau,— ajouta la jeune femme en retournant vers le soleil demi couché, son beau visage déjà tout rayonnant de bonheur et de sérénité; mais qui, de la sorte, paraissait divinement resplendir au milieu d'une de ces auréoles d'or, dont les peintres italiens du seizième siècle entouraient les pâles et douces figures de leurs anges!

M. de Vilars qui s'était arrêté au même instant que Louise, et l'avait écoutée et contemplée avec une sorte de religieuse admiration, lui répondit après un moment de silence expressif.

— Vous ne savez pas, Louise, à qui je pense, moi, en vous admirant, vous, si belle! au milieu de cette nature si belle aussi?

— Non; dites-le-moi.

—Hélas!—dit M. de Vilars en souriant doucement, — j'avoue mon détestable égoïsme, mais je pense à moi; oui, car j'éprouve une de ces extases de cœur, un de ces étourdissements de bonheur, pendant lesquels Dieu devrait nous rappeler à lui... car, en vérité, Louise, ce qui est donné à l'homme de félicité ne peut aller au-delà! et pourtant, depuis sept ans, je devrais avoir appris à ne plus m'étonner, car, en fait de bonheur, grâce à vous, je crois maintenant toutes les exagérations non seulement possibles, mais probables.

— Et moi donc, pouvais-je jamais rêver un ami plus sûr, plus vrai, plus solide, plus sérieusement occupé de moi?

— Soit, mais ce sérieux, cette solidité, cette sûreté que vous dites, tout cela n'est après tout que la triste conséquence de l'expérience et de la vieillesse... tandis qu'à votre âge, Louise, mais à votre âge! chaque vertu est un charme, chaque qualité une grâce de plus! Aussi, êtes-vous en vérité l'enchanteresse la plus dangereuse du monde, malgré la parfaite droiture et franchise de votre caractère!

—Et comment cela? vous m'effrayez presque, — dit Louise gaiement.

— Sans doute; tenez, je vais vous faire un aveu de la plus rare naïveté: vous m'avez, en un mot, rendu le plus glorieux des hommes, car à force de paraître heureuse, vous m'avez su persuader que mon âge, que ma gravité, que mon éloignement pour les plaisirs du monde, cadraient si fort avec vos goûts, que vous n'aviez pu faire mieux que me choisir: n'admirez-vous pas, je vous prie, la superbe de cette persuasion impertinente?

— Ce dont je suis fière d'abord, mon ami, c'est d'avoir pu, non vous *persuader* cela, mais vous le *prouver*, et surtout, —

dit Louise avec enjouement, — de vous avoir amené à ne pas regretter votre jeunesse.

— Oh! quant à cela, Louise, ne me faites pas plus philosophe que je ne le suis; je regrette fort ma jeunesse au contraire; seulement, je vous dois de ne pas envier celle des autres, et c'est beaucoup.

— Et cela, mon ami, parce que vous avez la sagesse suprême de vous croire, ou plutôt de vous faire heureux!

— Ah! prenez garde, Louise, prenez garde! en me louant ainsi, vous vous louez vous-même plus que vous ne pensez, car je l'ai souvent remarqué, c'est un des traits frappants de votre esprit, de savoir mieux que personne, non seulemont, si cela se peut dire, vous arranger dans votre position et vous y trouver à ravir; mais encore, amener les autres à partager, quant à eux, la même conviction.

— C'est que je crois en effet, mon ami, que tant qu'elle est honorable, il n'est pas de position dans laquelle avec de la raison et de la persévérance on ne puisse s'arranger... comme vous le dites.

— Ainsi, que de fois, Louise, je vous ai entendue raffermir le courage de notre digne voisin ; le consoler, le rassurer, lui opposer toujours une espérance à un chagrin, et quand, je suppose, il se plaignait de l'éloignement de son fils, lui parler de son retour !

— C'est qu'aussi, ce pauvre M. de Saint-Marc me déchirait l'âme... car, savez-vous, mon ami, que cela doit être bien cruel pour lui ; avoir trois fils, ne pouvoir en chérir qu'un seul, et le voir si souvent partir avec tant de chances de ne plus le revoir!

— Et que je conçois bien ses craintes et ses angoisses à chaque campagne, Louise ! car avouez-le, jamais la tendresse d'un père n'a tremblé pour un plus brave et plus digne enfant !

— Oh! jamais!.. jamais!.. si noble, si fier, si hardi, et avec cela si candide et si bon : aussi, qui ne s'intéresserait à ce rare et précieux naturel! Qui n'aimerait Auguste ! — dit vivement Louise, sans que la moindre rougeur lui vînt au front, sans ressentir la moindre confusion intérieure ; et de ce

même ton libre et confiant qui avait présidé au reste de sa conversation avec M. de Vilars.

— Mais aussi, Louise, quels sages et généreux conseils ne lui avez-vous pas donnés, vous? quelle sincère affection ne lui avez-vous pas témoignée depuis son enfance? avec quelle tendre et maternelle sollicitude ne lui avez-vous pas tracé la route qu'il devait tenir? et il faut le dire aussi, avec quel religieux scrupule, avec quelle ardeur, avec quelle résolution ce pauvre enfant n'a-t-il pas suivi vos inspirations? Ah! tenez, Louise, c'est qu'il y a, voyez-vous, dans la protection éclairée, dans le bienveillant appui d'une femme belle et sérieuse, une influence irrésistible qui exalte, agrandit l'âme, et la peut élever aux plus sublimes actions!

Et de même que Louise avait parlé d'Auguste, sans feinte et sans détour, disant franchement ce qu'elle pensait de lui; de même aussi chez M. de Vilars, en parlant du jeune chevalier, et de l'affection que lui portait Louise, il n'y eut ni assentiment hypocrite,

ni allusion détournée, ni arrière-pensée jalouse, ni réticence perfide.

— Mais tenez, — ajouta M. de Vilars en entendant les cris joyeux des deux enfants de Louise, — à ces éclats de gaieté de votre Gabriel, je parierais que voilà nos bons voisins qui arrivent.

En effet, bientôt M. de Saint-Marc et son fils parurent à l'extrémité de l'allée, Auguste donnait le bras à son père, tandis que Gabriel et Clara se disputaient l'autre main du chevalier.

Dès que les enfants eurent aperçu leur mère, Gabriel, laissant sa sœur en possession de la main d'Auguste, accourut tout triomphant montrer à madame de Vilars la petite galère que le jeune marin lui avait faite.

— Eh bien, madame la marquise, voilà du nouveau, — s'écria brusquement M. de Saint-Marc, dès qu'il put être entendu de ses amis, nous partons!

— Vous partez! — s'écria Louise avec un étonnement douloureux, — vous partez! — et son regard interrogeait Auguste qui

détournait la tête pour cacher son angoisse.

— Nous... c'est-à-dire, ce pauvre garçon, qui vous vient faire ses adieux, dit M. de Saint-Marc en soupirant.

— Comment! il part?... Voyons, Saint-Marc, expliquez-nous donc cette résolution subite, dit M. de Vilars, aussi tristement ému.

— J'avoue, voisin, que je vous ai appris cela un peu brusquement peut-être, — dit le brave gentilhomme; — mais entre nous, voyez-vous, je crois qu'il vaut mieux dire ces choses-là tout de suite, on a du moins ainsi, pour se consoler, le temps qu'on perdrait aux circonlocutions préparatoires : en un mot, Téméricourt m'a écrit tantôt, pour me prier de lui renvoyer cet enfant, afin de l'emmener avec lui à Malte et de là en Candie... Auguste part donc demain, et vient vous faire ses adieux.

Après avoir dit ces mots d'une voix rapide et oppressée, le vieillard soulevant son large feutre gris s'essuya le front, et poussa un profond soupir.

Il y eut un moment de cruel silence, que la marquise interrompit, en se baissant pour dire à son fils dont elle essuyait les yeux :

— Allons, Gabriel, ne pleurez pas de la sorte, Auguste reviendra ; — puis se relevant, et souriant à travers deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues, elle ajouta en regardant M. de Vilars, avec une admirable expression de naïveté : — En vérité, c'est bien à moi de reprocher ses pleurs à ce pauvre enfant !

— Et nous, qui croyions l'avoir encore au moins deux mois, — dit M. de Vilars en prenant la main d'Auguste, et remarquant avec un étonnement qui le rendit pensif, combien la figure du chevalier était bouleversée.

— Et moi donc ! — s'écria M. de Saint-Marc, — moi donc, qui ce matin encore lui parlais de mille choses que nous devions faire cette semaine..., et l'autre... et l'autre encore... tandis que maintenant !... Ah bath ! au diable soit Téméricourt et sa galère, et toutes les îles de Malte et de Candie du

monde! — s'écria impétueusement le vieux gentilhomme; mais réfléchissant à ce que cette exclamation avait de peu séant, il dit à Louise, — Pardonnez-moi, madame la marquise... mais quand il faut quitter si brusquement son enfant!

— Quand il faut quitter son enfant, mon bon et cher monsieur de Saint-Marc, — dit Louise avec douceur et fermeté, — il faut se résigner, et ne pas lui faire perdre le peu de courage qui lui reste. Allons, monsieur de Saint-Marc, donnez-moi votre bras; — et Louise, tenant Gabriel par la main, regagna le château, suivie d'Auguste et de M. de Vilars.

Lorsque des Préaux était arrivé dans l'avenue, le marquis avait été vivement frappé, ainsi qu'on l'a dit, de la pâleur excessive des traits du chevalier et de leur expression morne et désespérée. Or, aux yeux d'un homme aussi pénétrant et aussi réfléchi que l'était M. de Vilars, il demeurait évident, qu'une raison beaucoup plus saisissante que le départ en lui-même, causait la profonde affliction d'Auguste. Lors de ses autres cam-

pagnes, ce dernier avait bien été triste et chagrin en quittant son père et ses amis d'Eudreville, mais jamais son visage ni son maintien n'avaient trahi une peine si amère et si écrasante; et pourtant cette fois, M. de Téméricourt laissait entrevoir et espérer à des Préaux l'avenir le plus fait pour le consoler d'une séparation, sans doute plus rapprochée par ces circonstances, mais qui, néanmoins, devait toujours avoir lieu.

En un mot, M. de Vilars eut, pour la première fois de sa vie, un soupçon, qu'il se promit d'éclaircir; aussi pendant la conversation qui va suivre, parle-t-il fort peu et observe-t-il beaucoup.

On rentra donc au château.

Le château d'Eudreville, bâti de briques rouges, séparées de loin en loin, par de larges assises de pierres blanches, paraissait remonter par sa construction au seizième siècle. Cette vaste et belle habitation se composait d'un principal corps de logis et deux ailes en retour, dont l'une formait une galerie servant de salon d'été; ce fut là que

les personnages dont on vient de parler entrèrent bien tristement.

Cinq fenêtres ouvrant sur une grande pièce d'eau, et sur une partie du parc, planté d'arbres verts, éclairaient cette galerie, un grand nombre de portraits de famille appartenant aux seizième et dix-septième siècles, garnissaient tout le côté de la muraille opposé aux croisées. Parmi ces tableaux, et située tout au fond de cette longue pièce, en face d'une immense cheminée de pierre sculptée qui occupait l'autre extrémité, on voyait, dans un magnifique cadre de bois doré, la figure austère et grave de *Claude de Sarrau*, père de Louise, peint par Lebrun, et vêtu de l'imposant costume des magistrats de ce temps-là. L'épaisseur des murs du château était telle, que l'embrasure de chaque croisée formait une sorte de petit cabinet, et dans chacun de ces renfoncements on trouvait les diverses preuves des talents variés et des studieuses occupations de Louise; ici, un métier à tapisserie recouvert d'une broderie commencée; là,

une table chargée de couleurs, un chevalet supportant un tableau, ou des fleurs naturelles dans un vase de cristal, disposées pour servir de modèle; ailleurs c'était un téorbe, un clavecin, un luth, une basse, et plusieurs pupitres chargés de musique; enfin, dans un autre, on remarquait les livres de prédilection de Louise, sorte de petite bibliothèque servant de succursale à la grande bibliothèque du château, aussi nombreuse que complète. Quant au dernier de ces cinq petits cabinets, qui se trouvait le plus rapproché de l'immense cheminée, il servait, pour ainsi dire, d'oratoire à Louise; sa fenêtre, au lieu d'être carrée, s'allongeait en ogive, garnie de vitraux coloriés; puis, du côté du salon, il y avait de doubles rideaux de damas rouge que Louise fermait à volonté, quand elle désirait être seule dans cette sorte de petite cellule, dont les meubles étaient de bois précieusement sculptés: on y voyait entre autres un prie-Dieu recouvert de velours rouge, placé au-dessous d'un Christ d'ivoire d'un merveilleux travail; enfin une petite armoire de Boule,

garnie des plus beaux bronzes dorés, et merveilleusement incrustée de cuivre, d'étain et de corail, renfermant les œuvres littéraires du père de Louise, *M. de Sarrau*, et quelques uns des sermons de son oncle, *M. Isaac de Sarrau*, ministre protestant d'une grande réputation, et qui alors habitait Bordeaux : tel était l'ameublement de ce petit cabinet.

La nuit était tout-à-fait venue, et, en attendant l'heure du souper, les valets de chambre avaient apporté des bougies de cire jaune dans de grands cylindres de cristal, montés sur des pieds de bronze doré, et ouverts seulement par le haut, afin que l'air, arrivant par les croisées ouvertes, n'éteignît pas les lumières qu'ils renfermaient.

Sachant que les vifs chagrins sont taciturnes, et que, sans rechercher des distractions frivoles, les gens véritablement affligés aiment quelquefois à rencontrer une occupation presque machinale, qui, leur servant pour ainsi dire de contenance, leur évite au moins l'embarras de soutenir une

conversation réglée, la marquise avait fait préparer un échiquier, auprès duquel M. de Vilars s'assit avec M. de Saint-Marc; et leur partie commença, lente et silencieuse.

Cette table de jeu, placée proche de l'espèce d'oratoire de Louise, permettait à la jeune femme, qui s'y tenait assise, de regarder à la fois le jeu, et de s'entretenir avec le chevalier.

— Que vous voilà donc triste et pensif, Auguste! — lui dit Louise.

— Je pars demain... madame...

Il y avait dans ces quatre mots tant d'angoisse et de désespoir, que Louise en fut navrée, et que M. de Vilars tressaillit.

La marquise se remit, et répondit avec calme et douceur :

— Allons, puisque ce départ est chose convenue, regardons-la comme faite... et ne songeons donc plus qu'au retour, la seule question intéressante à cette heure. — Puis, s'adressant à M. de Saint-Marc : — Et quand M. de Téméricourt nous rendra-t-il Auguste, mon bon monsieur de Saint-Marc.

Le vieux gentilhomme, qui, depuis quelques minutes, avec l'air de la plus sérieuse attention, appuyait le bout de son index sur une des pièces de l'échiquier, et semblait méditer quelque coup savant, mais qui dans le fait ne songeait qu'à son fils, répondit à l'instant : — Hélas, madame, je l'ignore, et c'est à cette ignorance-là même que je pensais dans le moment. — Puis levant les yeux sur M. de Vilars, il ajouta : — Pardon, voisin, de vous faire attendre si long-temps. — Et il poussa son échec au hasard.

— Oh! je vous excuse, mon ami... car je ne songe pas non plus beaucoup au jeu, — reprit gravement M. de Vilars.

Et le jeu continua, muet et taciturne, entre M. de Saint-Marc et son ami.

Auguste, assis près de madame de Vilars, semblait atteré ; son regard fixe, sec, était attaché sur le parquet... bien rarement il levait les yeux sur Louise.

Mais celle-ci voulant lui faire rompre ce silence, dont elle souffrait, reprit avec tendresse : — Voyons, raisonnons un peu,

mon pauvre découragé : depuis cinq mois environ vous vivez ici, heureux, entre votre père et vos amis ; rien de plus doux que cette existence, j'en conviens ; mais voilà qu'il se présente une occasion de mériter assurément un grade inespéré, et pour cela il vous faut faire une campagne d'un an, peut-être moins, peut-être plus : ce départ inattendu est cruel, j'en conviens encore.

— Oui, bien cruel, madame... bien cruel ! — dit Auguste, dont la douleur parut se détendre un peu à la voix de Louise.

— Oui, — reprit-elle, — il est affreux pour vous de quitter vos amis ; mais est-ce que ces amis ne vous restent pas ?... ne vous regrettent pas ? est-ce que vous ne savez pas bien qu'au retour vous les retrouverez plus affectueux encore, parce qu'ils sauront ce que vous avez souffert en vous séparant d'eux !... Allez, allez, croyez-moi, Auguste, tel isolé, tel seul que vous soyez au milieu des mers, vous pourrez vous dire à toute heure : Il est un endroit où mon souvenir

est toujours présent, où mon nom n'est prononcé qu'avec attendrissement par un père et de fidèles amis; et avec une telle pensée on ne peut se dire tout-à-fait malheureux!

— Oh! non, madame... aussi je ne me plains pas... seulement je souffre à mourir! — ajouta-t-il à voix basse.

A ce moment le maître d'hôtel de madame de Vilars vint annoncer que le souper était servi.

Le souper fut court et triste, les hôtes du château d'Eudreville rentrèrent au salon... M. de Saint-Marc s'assit tristement dans un grand fauteuil en attendant, pour partir avec son fils, que le marquis eût écrit quelques lettres pour Auguste, qu'il voulut recommander très instamment à MM. les ducs de Vivonne et de Navailles, officiers-généraux de ses amis, chargés de l'expédition de Candie sous les ordres de M. le duc de Beaufort.

La nuit était belle et pure, Louise fit mettre des siéges en dehors du salon pour respirer le frais du soir, et engagea Auguste

à s'asseoir en l'attendant ; car elle avait, lui dit-elle, quelques ordres à donner pour les enfants.

Auguste s'assit donc en dehors de la galerie ; bientôt la lune se leva brillante, derrière un bois de chênes séculaires, situé à gauche du château ; sa douce lumière argentait au loin les masses sombres et régulières du parc ; les étoiles brillaient sur l'azur foncé du ciel, l'air était calme et embaumé par la senteur des orangers ; seulement de temps à autre, un faible souffle de brise agitant légèrement le sommet des grands arbres, bruissait dans le feuillage, et quand ce vague murmure avait cessé, tout retombait dans le silence le plus profond.

Quand Louise revint par le jardin, ses pas étaient si légers, qu'elle put s'approcher d'Auguste, et le contempler, sans que celui-ci, absorbé dans sa rêverie, s'aperçût de la présence de la marquise.

Auguste, accoudé sur un des bras du fauteuil, appuyait son menton sur une de ses mains, et son visage, qui regardait le

ciel, se trouvait entièrement éclairé par la lune. Sur cette douce et charmante figure, on lisait un chagrin profond, ingénu, et surtout pur de tout ressentiment égoïste, haineux ou méchant; il savait qu'il devait souffrir, et il souffrait : il savait qu'il devait quitter Louise, son père, ce beau château où il avait passé de si longues et de si douces soirées d'hiver, de si riantes journées de printemps; ces petits enfants qui l'aimaient tant, le pauvre manoir des Préaux, où il rêvait si heureusement à Eudreville! il savait qu'il lui fallait quitter tout cela... pour une vie rude, triste et austère; et il quittait tout cela, avec une pieuse et angélique résignation.

— Auguste, — dit la jeune femme, qui ne put considérer plus long-temps cette pauvre figure souffrante, — voilà une écharpe que j'ai brodée pour vous... Courage... courage, noble cœur,... ces larmes ne seront pas stériles... Adieu, Auguste, adieu, encore adieu!... songez bien qu'on vous aime ici!...

A cette voix,... à cet accent,... Auguste

porta la main à ses yeux, essuya ses larmes, et, souriant à travers ses pleurs, prit vivement l'écharpe et la baisa.

A ce moment, M. de Vilars descendit, et remit les lettres de recommandation pour Auguste à M. de Saint-Marc.

Onze heures sonnèrent au château.

Le marquis embrassa cordialement Auguste, et Louise lui donna sa main à baiser.

— A après-demain seulement, — dit le bon Saint-Marc en s'adressant à M. et madame de Vilars, — car demain matin j'irai conduire cet enfant à Rouen.

— Ne manquez pas de nous revenir, au moins, — dit Louise.

— Y manquer!... non, non, madame... Préaux sera trop désert maintenant pour que je ne m'en échappe pas le plus souvent possible!

— Allons, encore adieu,... bon voyage, et à bientôt, notre jeune capitaine, — dit M. de Vilars.

— Adieu, Auguste, encore adieu; vous ne serez pas oublié ici, — dit Louise.

— Adieu, madame, adieu, monsieur... adieu!...

Et Auguste, presque étouffé par les sanglots qu'il comprimait, prit le bras de son père. Leur modeste voiture les attendait, ils y montèrent, la grille du château cria sur ses gonds, se referma, et bientôt on n'entendit plus rien... rien!!. . . . . .

. . . .

Après le départ d'Auguste, Louise demeura long-temps silencieuse et pensive, assise sur le fauteuil qu'il avait occupé; en abaissant sa main sur un des bras de ce siége, elle trouva un mouchoir mouillé de larmes... C'était celui d'Auguste.

La jeune femme le prit avec un battement de cœur inexprimable, et puis, par un mouvement soudain, presque involontaire et honteux, elle le serra vite dans une des poches de sa robe, en devenant tour à tour pourpre et pâle, comme si elle eût commis pour la première fois de sa vie une action mauvaise.

Au bout d'une heure elle rentra au salon... Le marquis y était, rêvant aussi.

Quand il vit Louise, il se leva, et lui prenant la main avec sa tendresse habituelle, il lui dit d'une voix presque solennelle : — Louise... je crois qu'Auguste vous aime...

— Je le crois aussi, — répondit Louise en lui serrant la main.

— Malheureux enfant! — dit tristement M. de Vilars, avec un accent de pitié profonde qui prouvait l'inaltérable confiance qu'il avait en madame de Vilars. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Telle est la longue et peut-être trop minutieuse exposition qu'on a taché de faire des caractères principaux de ce drame : LATRÉAUMONT, — VAN-DEN-ENDEN, — LE CHEVALIER DE ROHAN, — AUGUSTE DES PRÉAUX, — *Madame la* MARQUISE DE VILARS, — *et mademoiselle* RENÉE-MAURICE D'O***.

Maintenant, bien que la péripétie et le dénouement de cette aventure, qu'on emprunte absolument d'ailleurs à la réalité, soient séparés de l'exposition par un inter-

valle de près de cinq années, on a cru que cette dernière et si bizarre circonstance, à part même de la nécessité historique (telle du moins qu'on a estimé devoir l'accepter) qui en impose l'adoption rigoureuse, ne serait peut-être pas sans intérêt, à cause de son étrangeté.

N'est-il pas curieux, en effet, de pénétrer dans sa source obscure, et de suivre parmi toutes ces phases imprévues la pensée première d'un de ces projets dont l'exécution pouvait bouleverser une monarchie et changer la face de l'Europe?

Ainsi, un obscur gentilhomme normand, M. Jules-Duhamel de Latréaumont, ruiné par ses vices et ses débauches, aussi nécessiteux qu'effronté, se fait chasser de France, et va chercher des dupes en Hollande; à Amsterdam il rencontre Van-den-Enden, abuse de sa confiance, en reçoit des lettres et des secours destinés à favoriser une rébellion incertaine, mais possible; revient à Paris dans l'espoir de trouver un grand seigneur mécontent; par un hasard singulier, il trouve ces conditions réunies dans M. le chevalier

de Rohan. Or, ce soulèvement peut-être exécutable alors, aura-t-il lieu? la guerre civile déchirera-t-elle de nouveau la France?... Non, pas encore, parce que Latréaumont préfère partager la molle oisiveté de l'opulence de M. de Rohan, au lieu d'affronter les hasards de la vie de séditieux.

De sorte que, selon le caprice et la paresseuse sensualité d'un partisan brutal, cette révolte, tout à l'heure si menaçante, s'ajourne indéfiniment. Ainsi est-il de ces villes, qui vues du haut d'une montagne, en paraissent très-proches, et en sont pourtant extrêmement éloignées, grâce aux mille et invisibles circuits de la route.

Or, c'est l'aridité de ces détours, dont la monotonie embrasse d'ailleurs une période de cinq années, que l'on veut maintenant éviter au lecteur, afin de le conduire plus vite au terme de cette narration.

Enfin, si cette comparaison ne semblait pas ambitieuse (non quant aux faits matériels, qui sont absolument tels qu'on a essayé de les retracer), mais à propos même des procédés dont on s'est servi pour tenter

cette œuvre si difficile, et si au-dessus de la portée de celui qui écrit ces lignes...

On comparerait cette première partie du récit qu'on a lu, à une rivière limpide, dont les eaux indifférentes réfléchissent çà et là les sites divers qu'elles baignent dans leur cours vagabond : pauvres cités et palais splendides, agrestes manoirs et tours féodales, les fraîches et vertes prairies trempées de la rosée du matin, comme aussi les grands bois voilés par la brune du soir; tantôt les nuages roses et argentés qui courent à l'aube sur le bleu pâle du levant, tantôt les rayons d'or qui étincellent sur l'azur empourpré du couchant... courant paisible qui réfléchit tout en un mot, depuis la douce clarté de la lune... depuis le silencieux rayonnement des étoiles, jusqu'au feu de l'éclair qui déchire la nuée d'orage bitumineuse et noire...

Et puis, selon cette même comparaison, la seconde partie du récit qu'on va lire serait cette même rivière, qui, après des détours sans nombre, de plus en plus rapide et resserrée, creusant profondément son lit

à travers des bords sauvages, arides et désolés, se changerait bientôt en un torrent impétueux, qui, bondissant avec fureur parmi les roches, les débris et les ruines de toutes sortes, s'engloutirait enfin dans un abîme sans fond...

LATRÉAUMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA LOGETTE AU DIABLE.

CHAPITRE XIV.

—

Le Cabaret des Trois-Cuillers.

On parle d'une région (la cour) où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse ; ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules et infâmes. Celui-là, chez eux, est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin ; l'usage immodéré qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide.

Labruyère. — DE LA COUR DE LOUIS XIV.

Le 26 avril 1674, cinq ans environ s'étaient passés entre les faits dont on a parlé (en 1669) et ceux que l'on va raconter.

De grands événements avaient eu lieu. La France, en guerre contre presque toute l'Europe, ne comptait plus pour alliée que

l'Angleterre, grâce aux subsides onéreux dont le cabinet de Versailles gageait secrètement Charles II. Ce joyeux, insouciant et besogneux monarque, qui, vendant ainsi à beaux louis d'or, l'avantageuse et suprême influence que la Grande-Bretagne aurait pu exercer sur les affaires de ce temps-là, restait sourd aux nationales et sévères remontrances des communes, indignées de la trahison de Louis XIV, qui, lors des batailles navales de 1672 et 1673, malgré la foi des traités et l'obligation expresse de ses engagements, avait ordonné à ses amiraux de ne pas prendre part au combat que les Anglais, ses alliés, livrèrent aux Hollandais. Aussi, dans cette rencontre, les flottes de la Grande-Bretagne et de la république des *Sept-Provinces-Unies*, se battant avec une rare intrépidité, se ruinèrent-elles mutuellement au profit de la marine française, laquelle, selon les vues de Colbert, plus fin politique qu'aveugle partisan du point d'honneur, devait profiter de la destruction des deux puissances maritimes ses rivales.

Mais il n'en allait pas de même sur terre.

La farouche omnipotence de Louvois se révélait alors, dans toute sa belliqueuse et fatale splendeur; trois grandes armées étaient sur pied pour soutenir une guerre aussi folle que criminelle et désastreuse, contre l'Empire, l'Espagne, les Sept-Provinces-Unies, et presque tous les Électorats, que la profonde et sourde habileté du jeune prince d'Orange avait peu à peu détachés de l'alliance française. L'indignation générale était à son comble, et les épouvantables ravages de la Hollande et du Palatinat, complétement incendié, exaspérait encore la haine de l'Europe contre l'implacable Louvois, qui avait ordonné ces sanglantes dévastations, et contre le roi son maître, qui subissait si honteusement la féroce volonté de cet impérieux ministre.

Les finances étaient en outre dans un tel état d'épuisement, que déjà Colbert se voyait réduit aux impôts les plus écrasants (1) pour subvenir aux frais énormes de la guerre, et aux monstrueuses profusions de

(1) Voir aux notes. Le *tiers et danger*.

Louis XIV. Louvois était forcé de convoquer *l'Arrière-Ban*, afin d'assurer à l'intérieur la tranquillité du pays, que trois grandes armées avaient complètement dégarni de troupes. Or, cette convocation de la milice nationale semblait d'autant plus nécessaire, que des symptômes alarmants de rébellion commençant à se manifester en Dauphiné, en Languedoc et en Bretagne, les gouverneurs et intendants des provinces étaient obligés d'avoir recours à la plus extrême sévérité pour effrayer les mécontents, et tâchaient de masquer ainsi, par le terrible appareil des échafauds, la véritable faiblesse du gouvernement.

Puis, le luxe effréné que Louis XIV voulait voir déployer à ses courtisans, en faisant affluer la haute noblesse à la cour de France; cet abîme éblouissant avait englouti les plus grandes fortunes. Les traitants, enrichis dans les maltôtes, prêtaient sur les terres à de gros intérêts, et souvent même en devenaient les maîtres, aussi, ce noble et fécond patronage qui attachait les seigneurs au sol et aux habitants de leurs domaines,

n'existant plus, leurs vassaux ne les voyant jamais, et ayant à supporter les exactions d'avides intendants ou de propriétaires inconnus et sans clientelle, l'action salutaire que l'aristocratie aurait pu exercer pour le service du roi dans les provinces où elle comptait tant de possessions, s'effaçant peu à peu, chaque jour se rompait une de ces mille racines par lesquelles l'ancien édifice féodal et monarchique tenait autrefois si profondément au sol.

Pourtant malgré les taxes énormes, cet épuisement d'hommes et d'argent, ce mécontentement général, et même ces élémens de désordre qu'on a dit, le souvenir récent des guerres civiles de la minorité était encore si présent à la mémoire et aux intérêts du plus grand nombre, que la crainte de voir se renouveler les malheurs passés, l'emportait de beaucoup sur les velléités qu'on avait pourtant çà et là de réclamer violemment la réunion des Etats-Généraux (promis d'ailleurs par le roi en 1658), assemblée dans laquelle on eût avisé aux moyens

de limiter le despotisme ruineux et exorbitant de Louis XIV.

En un mot, la nation, guidée par cette espèce de bon sens égoïste, de sagesse toute personnelle, que les masses conservent toujours aussi longtemps qu'elles ressentent l'action cuisante des désastres qui les a frappées naguères, la nation, dis-je, voyait clairement que de nouveaux troubles profiteraient seulement, comme lors de la Fronde, aux ambitieux et aux habiles, tandis que, selon l'habitude des révolutions, *Jacques Bonhomme* (ainsi qu'on nommait encore le Tiers-Etat), rarement *Partisan*, mais fort *Mitigé* (1) de sa nature, serait encore obligé de solder la façon des bannières, ou plutôt, qu'on permette cette exquise vulgarité, *de payer les pots cassés*..

Ainsi donc, au commencement de l'année 1674, le mécontentement en France se montrait plus universel et plus profond

(1) On sait que du temps de la Fronde, les gens qui demeuraient neutres entre les frondeurs et les royalistes (*ou Mazarins*), c'est-à-dire la majorité exploitée par les deux partis, se nommaient les *mitigés*.

qu'il ne l'était en 1669; il s'exprimait même quelquefois assez haut ; mais il eut fallu, pour lui mettre les armes à la main et le pousser à une révolte ouverte, il eût fallu, soit l'influence d'un génie considéré, puissant et hardi, soit un de ces hasards aussi imprévus, que l'étincelle qui fait sauter une poudrière.

Or, si la province s'agitait et murmurait à propos des taxes et des recrues, Paris demeurait à ce sujet dans une parfaite quiétude, et les joies de toutes sortes y abondaient comme d'habitude.

Parmi les endroits de plaisir renommés de ce temps-là, aucun ne jouissait alors d'une vogue plus méritée que le cabaret *des Trois-Cuillers*, situé près le cimetière Saint-Jean, et tenu par la *Guerbois*, rôtisseuse; on y vendait le meilleur vin de Bourgogne qu'il y eût dans tout Paris; à ce point, que M. le marquis de Villarceaux en ayant bu à souper, le trouva si bon, qu'il se fit aussitôt remplir devant lui cinq cents bouteilles de ce nectar, craignant qu'on ne trompât ses gens, s'il n'assistait à cette opération.

Ce n'était pourtant pas qu'on pût faire une chère grande, délicate, ni surtout très variée, dans ces sortes de cabarets ; car le *menu* se bornait généralement à de la volaille ou à du gibier qu'on mettait à la broche, selon la demande des consommateurs. Mais il faut dire aussi, que jamais rôti ne fut cuit plus à point et plus au goût des habitués.

Le cabaret des *Trois-Cuillers* était donc souvent le rendez-vous de la jeunesse dorée du temps, qui venait y faire la débauche; et presque toujours les vastes salles et les petits salons retirés de l'hôtellerie se remplissaient de monde depuis midi jusqu'au soir.

Au dehors, ce n'était que chaises, chevaux et carrosses; pages, laquais ou porteurs de flambeaux, dont les cris assourdissants et les fréquentes disputes ne témoignaient pas un grand respect pour les trépassés qui reposaient tout près, dans le cimetière Saint Jean, sans compter que souvent, quelques querelles de table ou de jeu ayant pris naissance au cabaret entre jeunes seigneurs, le

tout se terminait à l'instant, l'épée à la main, soit dans une salle *des Trois-Cuillers*, soit dans une petite ruelle longeant le *champ du repos*.

Lors de ces occasions solennelles, les laquais et pages des habitués du cabaret se serraient à chaque bout de la ruelle en masses compactes, afin d'empêcher le guet d'approcher, pendant que leurs maitres s'escrimaient bravement sous les yeux d'un assez grand nombre de témoins, et cela, malgré ou à cause de la sévérité excessive des édits contre les duels.

Généralement aussi, les seigneurs qui hantaient *les Trois-Cuillers*, au lieu de se retirer dans une chambre particulière, préféraient de se tenir dans la salle commune du cabaret, autant pour jouir du coup-d'œil vivant et animé qu'elle offrait, que pour s'amuser de l'embarras ou de la tournure grotesque d'honnêtes citadins, qui, attirés par la renommée de la taverne, y venaient quelquefois, afin de voir de près la figure et les manières des courtisans habitués à cette rôtisserie, et de contempler ainsi *inter po-*

cula, ces astres resplendissants qui rayonnaient d'ordinaire dans une sphère si élevée.

Or, ce jour-là même, grâce à une singulière bonne fortune, la curiosité de ces dignes bourgeois pouvait être des mieux satisfaite, car *la fleur des gens du bel air* de l'époque dinait dans la grand'salle du cabaret; M. le Marquis de Chateauvillain (1), fils aîné de M. le duc de Vitry, payant un pari qu'il avait perdu contre M. le vicomte de Dreux, et ayant prié plusieurs de ses amis, parmi lesquels étaient le comte de Roquefeuille, l'abbé de Barfleur, le comte de Marcilly, le chevalier de Lusignan, et d'autres seigneurs des plus comptés.

Placée en face de la porte, la table où trônaient ces gentilshommes semblait une sorte de tribunal railleur, devant lequel comparaissaient les airs gauches de ceux qui entraient ou sortaient du cabaret; mais il faut dire que les gens de cour imposaient

(1) On voit dans les lettres manuscrites de Colbert (bib. roy.), que M. Chateauvillain fut tué trois mois plus tard d'un coup de pistolet dans un duel qui eut lieu *la nuit* sous les arceaux de la place Royale.

encore assez, pour que les vastes perruques parfumées, les plumes flottantes, les justaucorps de soie et les écharpes brodées de ces maitres en impertinences, enfin jusqu'à leur air suprêmement *débraillé*, alors de la plus parfaite élégance, leur assurassent une sorte d'impunité: aussi, les sarcasmes et les quolibets dits tout haut, avec cette voix flûtée et ce grasseyement alors à la mode, ne manquaient jamais à chaque nouveau venu.

Heureux donc les citadins, qu'on reconnaissait à leurs habits et à leurs manteaux bruns, noirs ou de couleurs sombres, à leur petite perruque à calotte, proprement renouée d'un ruban de fil, et à leurs chapeaux *ambigus*, comme on disait à cette époque; heureux donc ceux qui déjà arrivés et placés modestement à leur écot, n'avaient pas à subir l'inspection ironique de la table redoutée; mais d'un autre côté, leur repas terminé, il leur fallait sortir du cabaret; or, pour ce faire, leur timidité devenait aussi grande que pour y entrer.

Quelquefois pourtant, un hardi citadin

voulant braver le terrible tribunal, se drapait avec majesté dans son manteau, assurait son feutre sur la tête, et passait intrépidement; mais souvent son embarras, jusque-là dissimulé sous cette digne apparence, se révélait, hélas! tout-à-coup, soit par la chute d'une table maladroitement heurtée, soit encore par une brusque et insolite invasion dans une espèce de comptoir, que d'autres, intimidés, confondaient avec la porte; alors c'était, de la part des seigneurs, d'inépuisables plaisanteries, auxquelles les bourgeois restants applaudissaient avec une barbare et hypocrite lâcheté.

A ce moment même, un malheureux citadin venait de provoquer une explosion de rires immodérés en entraînant, sous les plis de son lourd manteau, tout ce qui s'était trouvé sur une table placée près de lui. A ce bruit de vaisselle cassée, le pauvre diable avait pris éperdûment la fuite, et on entendait encore les huées des pages et laquais rassemblés dans la cour qui le poursuivai' de leurs cris.

— Pardieu! — dit le chevalier de Lusi-

gnan à M. de Chateauvillain, — as-tu vu, marquis, ce petit ragot, grassouillet et rond comme une pomme, qui, de même que la comète furibonde dont nous menace Nostradamus, entraînait à la queue de son manteau tous ces mondes de verres et de bouteilles.

— A le voir rouler tout effaré, renversant ainsi les chaises et les escabeaux, on eût dit, mon Dieu! une boule égarée dans un jeu de mail, — reprit l'abbé

— Mais par l'âme! ou plutôt par l'estomac sacré de Luculus, — s'écria le marquis en voyant entrer un garçon qui portait sur un plat une écuelle de soupe à la bière, — quel est l'Allemand ou le cheval qui peut impunément braver l'empifrerie d'une pareille galimafrée?

— Comment la Guerbois souffre-t-elle qu'une telle peste infecte son cabaret? — reprit l'abbé.

— Voyons un peu que j'en mortifie la délicatesse sensuelle de mon odorat, en manière de discipline infligée à ma furieuse gourmandise, ajouta le marquis dans le jargon précieux du vieux temps.

Cependant, deux ou trois *hem! hem!* assez secs avaient suffisamment trahi le malheureux amateur de cette malheureuse soupe.

C'était un gros homme vêtu de gris, à figure rubiconde, et qui devint pourpre de mauvaise honte en entendant ces sarcasmes; aussi, lorsque le garçon se dirigea vers sa table, le gros homme leva-t-il les yeux en l'air, chantonnant entre ses dents de l'air le plus indifférent du monde.

— Voilà votre soupe à la bière, maitre Bernard! — dit le garçon en élevant malicieusement sa voix glapissante.

— Que voulez-vous dire avec votre soupe à la bière, butor que vous êtes? Qui vous a demandé une soupe à la bière? — reprit le gros homme à voix basse; — est-ce que je mange de pareilles choses?... Emportez donc cela au plus vite, drôle! — ajouta-t-il en regardant le garçon d'un air courroucé et repoussant l'écuelle.

— Comment, maître Bernard, vous ne m'avez pas demandé votre soupe à la bière, selon votre accoutumée? Comment, vous n'avez pas dit de mettre dedans, comme

toujours, une bonne pincée de safran? — reprenait le garçon d'un ton d'autant plus criard, que le gros homme avait parlé plus bas et d'un air plus confus, de sorte que l'attention générale se porta de ce côté ; au grand embarras de maître Bernard.

— Comment, c'est une coutume! — s'écria l'abbé.

— Cette potagère monstruosité est d'habitude! ajouta le marquis.

— Quelle terrible infirmité!

— Quelle horrible difformité!

— Il n'est pas baptisé.

— C'est un Turc!

— Un Juif!

— Un Maure de Mauritanie?

— Un nègre blanc!

— C'est le diable enfin! car il n'y a que le pied fourchu qui puisse nager dans un tel potage.

— *Vade retro, Satanas*! — s'écria enfin l'abbé en exorcisant maître Bernard avec sa fourchette.

Mais le citadin, poussé à bout par ces moqueries, et perdant patience, saisit l'écuelle,

la plaça intrépidement devant lui, et regardant les gentilshommes bien en face comme pour les narguer, il plongea bravement sa cuiller dans le potage, ouvrit une bouche énorme, et tout en continuant de jeter un superbe regard sur les rieurs, il engloutit fièrement une cuillerée de cette damnée soupe, qui malheureusement se trouva bouillante.

A l'épouvantable grimace que fit maître Bernard en rejetant la cuiller et repoussant le potage, on pense quels rires éclatèrent.

Aussi, maître Bernard ne pouvant résister soit à la douleur de la brûlure, soit aux quolibets dont on l'accablait, paya son écot et partit d'un air furieux.

On a omis de dire que, depuis le commencement de cette scène, un des garçons de la Guerbois, descendant de l'étage supérieur du cabaret, était venu huit ou dix fois demander à son camarade de la grand'salle « si le messager n'avait pas encore apporté » la *Gazette de Hollande*, car le *grand* » *gentilhomme* d'en haut l'attendait impa- » tiemment. »

Maître Bernard venait donc à peine de sortir parmi les huées, que la porte s'ouvrit de nouveau, et le garçon vint faire sa même question : « La *Gazette de Hollande* est-» elle arrivée? le grand gentilhomme d'en-» haut la demande avec une terrible impa-» tience. »

Fatigué d'entendre continuellement cette même requête, ou voulant s'amuser aux dépens du valet, le marquis saisit le demandeur de gazette à la cravate, l'attira près de la table, et lui dit :

— Ah çà, maraud! auras-tu bientôt fini de venir ici marquer tous les demi-quarts d'heure, comme l'insipide mécanique d'une horloge, par ton cri monotome de : *La Gazette de Hollande est-elle arrivée* (1)?

— Monseigneur, c'est le grand gentilhomme d'en-haut qui m'envoie ; il est comme un déchainé pour avoir cette gazette, et il m'a même dit que dans le cas où quelqu'un voudrait la prendre.. de le nommer!

(1) Les numéros de ce journal étranger venaient directement de Hollande dans cette taverne, qui en était le dépôt.

— Comment, de le nommer? et pourquoi faire? — reprit le marquis stupéfait.

— Mais, monseigneur, parce que ce grand gentilhomme dit comme ça que si on s'avisait de vouloir retenir la gazette qu'il demande, son nom ferait perdre l'envie de la garder une minute.

En entendant cet étrange discours, les éclats de rire redoublèrent.

—C'est M. de Pourceaugnac!—dit l'abbé, — tout frais débarqué de sa province!

— Ou M. de Sottenville! — reprit le vicomte.

— Mais voyons donc le nom merveilleux, mirifique, formidable et écrasant de ce fier Artaban, amateur de gazette? — demanda le marquis.

— C'est M. de Latréaumont, — dit naïvement le garçon; — un gentilhomme gros et rond comme la tour Saint-Jacques, et qui boit toujours dans un verre qui tient deux pintes.

— Latréaumont!... —fit le marquis d'un air aussi étonné que méprisant, puis regardant ses amis : — Concevez-vous l'audace

d'un pareil impudent? cela ne mérite-il pas une rude leçon?

— Bah... — dit l'abbé, — à quoi bon?

— Si, le sort de ce pauvre Rohan me fait pitié, et morbleu je veux châtier ce matamore!

A ce moment, on entendit un vacarme effroyable au-dessus de la salle commune, et un autre garçon ouvrant précipitamment la porte, s'écria : — Eh bien, Petit-Pierre, la gazette? la gazette?..... M. de Latréaumont s'impatiente et va tout briser là-haut : vous savez son humeur;

— Mais je ne puis rien y faire... moi, — dit Petit-Pierre; puis avant de remonter auprès de Latréaumont, il recommanda de nouveau et très expressément au valet restant, de le prévenir aussitôt l'arrivée de la gazette.

— Et moi, drôle, — dit le marquis, — je t'ordonne au contraire de me l'apporter à moi, la gazette!

— Mais, monseigneur?

— Mais... deux louis pour boire ou vingt coups de bâton, choisis?

Le choix n'étant pas douteux, le garçon alla près de la porte guetter l'arrivée du journal, pour le remettre à M. de Chateauvillain, malgré les contraires et terribles recommandations de Latréaumont.

Maintenant, on va retrouver ce dernier dans une des chambres du cabaret des *Trois Cuillers*.

CHAPITRE XV.

Le Complot.

Udum et molle lutum est ; nunc, nunc properandus et acri
Flugendus sine fine rota.......

(PERSE, III, 23.)

L'argile est encore molle et humide ; vite, vite, hâtons-nous ! et sans perdre un instant façonnons-la sur la roue.

Alors que la scène qu'on vient de décrire se passait dans la grand'salle des *Trois-Cuillers*, deux cavaliers, retranchés au fond d'un des cabinets de la Guerbois, s'apprêtaient à faire le plus vif accueil au gibier de la rôtisserie; par cette journée pluvieuse, un

bon feu brillait dans la cheminée, la nappe était fine et blanche, l'argenterie bien brillante, les cristaux bien limpides; enfin, pour compléter ces apprêts de sensualité. la Guerbois avait complaisamment cédé les deux larges et excellents fauteuils de sa chambre à coucher aux sybarites, qui ne s'étaient pas contentés des chaises de noyer de l'appartement.

En attendant leur rôti, les deux convives, les pieds sur les chenets, devisaient donc assez paisiblement, soit en vidant une bouteille de ce vin de Bourgogne pur, vermeil et généreux! si glorieusement apprécié par M. de Villarceaux, soit en mangeant quelques olives au gingembre.

Enfin, Petit-Pierre, un des aides de la Guerbois, entra, et posa gravement sur la table, à travers un nuage de fumée odorante, deux appétissants canards sauvages et un succulent dindonneau de Bresse, le tout sortant de la broche et d'un beau jaune doré, le gibier un peu saignant, la volaille plus cuite et baignant dans un jus savoureux et moiré, relevé par deux ou trois brins

d'estragon et quelques rouelles de citron; enfin, comme accessoires obligés, l'aide ajouta d'un côté, une ample salade de cresson frais et vert, et de l'autre des tranches de jambon sur une couche de céleri cru avec une sauce à la moutarde.

—Bravo! triple dieux!... cela vient à son heure, — dit une grosse voix railleuse que l'on connait déjà. — Un instant plus tard, et tu ne trouvais plus que nos épées et nos boucles de ceinturon! car nous nous serions dévorés tout vivants sans nous peler, tant la faim nous aiguisait les dents... Ah ça, maintenant, ne montre plus ton visage de ròti manqué avant que je ne te sonne, et songe bien, mille diables! à m'apporter la gazette de Bruxelles aussitôt qu'elle sera arrivée.... et pour la dixième fois, je te le répète, si quelque fâcheux la demande, tu n'auras qu'à lui dire, vois-tu, que c'est moi.. moi, qui l'attend et qui la veux! et par le saint ventre du pape, qui n'est pas si creux que le mien, je le jure, cet avertissement suffira! Maintenant laisse-nous, et quand tu entendras casser les bouteilles..... ça sera

signe qu'elles sont vides et qu'il faut en remonter de pleines!... Allons, marche.

Et le valet sortit à reculons en saluant le colonel (car c'était lui) d'un air respectueux et craintif.

Latréaumont avait alors quarante-six ans; son air matamore, ses habitudes brutales, son ton soldatesque, étaient les mêmes; seulement, il avait considérablement engraissé: mais sa taille colossale pouvait néanmoins, sans s'alourdir outre mesure, supporter ce surcroit d'embonpoint, qui eût écrasé un homme d'une stature ordinaire. Latréaumont était splendidement vêtu de neuf, depuis son feutre jusqu'à ses bas de soie vert-pomme, qui pouvaient à peine contenir ses mollets énormes et des proportions herculéennes; son justaucorps écarlate, garni de rubans vert comme ses bas, laissait voir une belle veste de drap d'argent, qui, bien qu'aux trois quarts déboutonnée, crevait presque sous la puissante rotondité de l'abdomen du partisan; enfin, son cou de taureau s'enveloppait galamment d'une magnifique cravate de dentelles, rattachée par un

ruban vert aussi: mais ce qui donnait un air étrange à la figure du colonel, beaucoup moins caractérisée qu'autrefois, d'abord parce qu'il avait de moins ses longues moustaches brunes, et de plus, trois ou quatre mentons lisses, replets et vermeils, c'était son immense perruque noire, qui joignant brusquement sa tête à ses épaules presque cachées par cette forêt de cheveux d'emprunt, faisait ressembler le partisan à un lion sous sa crinière.

Aussi, en comparant le Latréaumont de 1669, géant osseux, hâlé, mal vêtu, fatigué par les privations de toutes sortes et les incertitudes d'une vie de hasard, au Latréaumont de 1674, on pouvait présumer que ce dernier devait cet énorme embonpoint, ce visage gras et fleuri, à l'existence calme et abondante qu'il menait depuis cinq ans.

Le convive du colonel formait avec lui un étrange contraste; c'était un petit homme de trente ans, grêle, maigre et anguleux, vêtu d'un justaucorps et d'un manteau noir; il portait une courte perruque blonde et une cravate de fine batiste; sa physionomie

repoussante; blafarde, effacée, terreuse et sans jeunesse, tant elle semblait dure et froide, n'avait de remarquable que l'éclat de deux yeux fauves, ronds, perçants et d'une extrême mobilité, qui, placés fort près de son nez long, pointu et profondément marqué de petite vérole, imprimaient à sa physionomie fine et sagace, à son visage effilé, un caractère frappant de ressemblance avec la fouine ou la belette; du reste, le laisser-aller de son attitude révélait une complète assurance; il semblait fort à l'aise avec Latréaumont, lui rendait raillerie pour raillerie, et il eût été difficile de voir lequel de ces deux personnages avait sur l'autre le plus d'empire!

Pendant que le colonel s'occupait de découper artistement le rôti, son compagnon, que nous nommerons Jérôme du Cansé, sieur de Nazelle, avocat au parlement de Paris, remplit son verre et celui du partisan; mais avant de porter ce vin à ses lèvres; il lui dit: — Au bon succès de vos affaires de Bruxelles, mon gros Titan!

— Que le diable et surtout Monterey

vous entendent ! — répondit Latréaumont en faisant raison du toast de son convive.
— Aussi, triple dieux ! je donnerais tout à l'heure cent coups de pieds dans le ventre du premier maltôtier venu, pour que cette Gazette de Hollande fut arrivée !

— Patientez, compère ! elle viendra sûrement, puisqu'elle arrive ici d'abord et directement de Hollande. Mais que pouvez vous avoir ainsi à toujours maugréer contre les maltôtiers ? On ne vous ruine plus, vous ! car en homme avisé, il y a long-temps que vous vous êtes chargé de ce soin, afin que le tout fut fait selon votre goût.

— Mais, sang-Dieu, compère, et mes amis donc ? est-ce que leur ruine m'est indifférente ? est-ce que je ne considère pas leurs biens comme les miens ?

— Sagement pensé ! Minerve parlant par la bouche d'Hercule, n'aurait pas mieux dit.

— Est-ce que vous croyez, par exemple, que lorsque je vois Berryer, sous je ne sais quel misérable prétexte de droits et frais de succession, nous retenir presqu'en entier les dernières huit mille livres qui nous de-

vaient revenir, à nous deux Rohan, de la succession de papa Guémené, cela, mille tonnerres! ne m'exaspère pas!

— Comment, magnifique bedaine! vous en êtes réduits là?... à compter sur des reliquats de créances, comme on vit des restes du souper de la veille?

— Comme vous dites, compère, nous rongeons nos derniers os, car c'est tout au plus si, à force de menaces, j'ai pu tirer de Berryer quatre cents méchantes pistoles, qui sont, dit le drôle, le fond du Sac, et grâce à une partie desquelles vous me voyez, j'espère, assez galamment troussé, car cette garniture est de Régnier (1), mon très cher! — dit le géant en s'examinant avec complaisance.

— Le fait est que vous êtes merveilleusement ajusté!.... mais ce doit être coûteux, car on tapisserait une chambre entière avec l'étoffe qu'il faut pour draper *Votre Énormité*.. et en vérité, M. de Rohan habillerait dix amis comme moi contre un, tel que vous!

(1) Tailleur fort à la mode.

— Mais précisément ! vous ne voyez pas que j'ai engraissé exprès pour ruiner plus vite mon Oreste! et que j'augmente chaque jour l'intéressante rotondité de cet autre Pylade, — dit le colosse en frappant sur son ventre énorme, — afin de compter par toises d'étoffes au lieu d'aunes !

— Ainsi, les ressources de votre chevalier sont aussi étiques que vous êtes apoplectique.

— Par Dieu! est-ce que sans cela j'aurais écrit à Monterey pour cette révolte de Normandie, que je gardais comme ma poire pour la soif !.... Oui, digne compère, nous sommes ruinés à fond, ruinés à plat, ruinés sans sou ni maille, libres comme l'air enfin ! de vrais Bohèmes! qui pouvons aller planter notre tente sous tous les soleils, en laissant pour une centaine de mille livres de souvenirs à nos créanciers ! nous qui étions riches de cinq cent mille livres quand nous nous connûmes !... Comme le temps passe pourtant !!

— Et cette ruine... en deux ans? trois ans? colonel?

— Ah ! fi ! vous nous jugez mal, compère, nous avons de l'ordre, et nous nous piquons d'une certaine économie. Voyons... quand j'ai pris Rohan, c'était en 1669 ; ainsi... 70, 71, 72, 73, 74... cela fait presque cinq ans ;... or, vous croyez que lorsqu'on a vécu comme nous avons vécu pendant ce temps-là, faisant gros jeu, grande chère, tenant maison princière, enfin, en voyage et partout, on peut se plaindre lorsqu'on en est quitte pour cinq cents méchantes mille livres ?

— Non certes ! surtout lorsqu'on les a mangées en compagnie de *votre énormité ;* mais ces cinq cent mille livres n'étaient-elles pas le prix de sa charge de Grand-Veneur ? la dernière ressource de M. de Rohan, après que son patrimoine eut rendu le dernier souffle ?

— Justement, le surlendemain du jour où je lui sauvai la vie à Fontainebleau, en mettant bas une *Troisième Tête* qui commençait de travailler rudement notre chevalier, il vendit sa charge au *grand* Soyecourt, comme dit la chanson, vous savez :

Enfin Soyecourt,
Le brave et grand Soyecourt,
A la cour
Tant en estime,
Toujours sert de rime
A l'amour (1).

—Un humble bourgeois comme moi, mon gentilhomme, n'entend rien à ces malices... mais pour revenir au prédécesseur de M. de Soyecourt, ce fut avec une résolution et une fierté tout-à-fait dignes du feu duc de Rohan lui-même, que le chevalier, dit-on, donna sa démission au roi?

—Qui ça? lui, Rohan? un homme résolu? —reprit Latréaumont avec un éclat de rire, —Rohan un homme énergique? Ah çà! où diable *votre exiguïté* a-t-elle mis ses lunettes? Rohan est colère quelquefois, quand la haine, l'orgueil ou l'envie le grisent; alors il s'exalte ou se furibonde un moment; mais

(1) Cette chanson, qu'on ne peut donner en entier, est extraite du manuscrit déjà cité, qui en renferme une extrême quantité sur le même acteur et sur ses mêmes prouesses; elle se chante sur l'air *du grand Soyecourt*, et est intitulée · Chanson sur le marquis de Soyecourt, Grand-Veneur de France, d'une grande réputation pour ses exploits... (Note du manuscrit, p. 113, vol. 24.)

presque aussitôt il retombe dans la mollesse et l'indécision... Tenez... Rohan... c'est un enfant égoïste, irritable et pleurard, qui me craint comme le feu et qui pourtant ne peut pas se passer de moi, à qui je suis souvent odieux, et qui ne quittera jamais ses lisières; enfin il ressemble encore, si vous le voulez, à ces femmes qui sont battues, ruinées par leur amant, et qui ne peuvent ni n'osent le quitter!

— Et vous ne craignez pas, vénérable Ruffian, qu'un beau jour la malheureuse irritée n'égratigne?

— Lui?... il m'a cent fois dit... *Ce serait une lâcheté de ta part de m'insulter... parce que, je le sens, contre toi* L'ÉPÉE ME MANQUERAIT!!! (1). Cela vient aussi de ce qu'il me croit un peu le cousin de Satan... et cette alliance lui impose fort.

— Alors, je vois que c'est de la fascination toute pure, mon gros serpent!,.. et que cet oiseau babillard et doré ne vous échappera pas, — dit Nazelles en souriant d'un air incrédule et goguenard.

(1) Voir le procès.

— Vous riez, compère, et vous avez tort! d'abord, parce que vous montrez quatre vilaines dents noires en grandissime deuil de toutes leurs sœurs! — Ce qui était vrai, Nazelles avait une affreuse dentition. — Et puis, — ajouta le géant en affectant une pitié bouffonne, — parce qu'il n'y a rien de risible dans le sort du puîné de la maison de *Rohan-Montbazon-Guémenée-Soubise*.., qui a juste autant de noms que vous avez de quenottes!

— Ne vous moquez pas de mes dents, mon gros molosse! la vipère muette n'en a que deux vilaines aussi... et sa morsure est pourtant plus terrible que la large mâchoire du dogue aboyeur, — dit M. de Nazelles d'un imperturbable sang-froid.

— Mille tonnerres, votre exiguïté a raison! un venin subtil est cent fois pire qu'un hardi coup de gueule! Je m'en rapporte à vous... mais sérieusement, Rohan ne peut m'échapper... Car voyez-vous, compère... c'est une terrible chose que l'habitude et la faiblesse; or, Rohan est un de ces êtres qui ne sont jamais bruit, mais écho; et puis, je

l'amuse, je le fais rire, je le remonte, je lui donne du cœur, et il m'a dit cent fois que lorsqu'il m'avait au bras, il se sentait plus fort et plus résolu; et puis, entre nous, mort-Dieu! ne lui ai-je pas sauvé la vie deux fois? à Fontainebleau d'abord, et dernièrement au siége de Maëstricht, où je l'ai dégagé d'un parti de Hulans de Spurzeim qui lui avait déjà prêté deux bons coups de sabre qu'il ne paraissait guère disposé à leur rendre.

— Excellent et digne ami! qui ne voulait pas laisser son espoir de complot sur le champ de bataille, — dit M. de Nazelles avec ironie.

— Triple-dieux! croyez-vous pas que sans cela, je me serais soucié de la peau de Rohan et que je me serais donné avec lui des airs de Pélican! Les Hulans se seraient trouvés par hasard sous mon sabre, que je n'en aurais pas frustré ma lame... mais à mon âge, je n'aurais pas été, par Dieu! faire exprès pour ce damoiseau-là... cette campagne de 73!

— Mais à ce propos, comment, après sa démission si fièrement donnée à Fontaine-

bleau, il y a cinq ans, M. de Rohan a-t-il fait la guerre comme volontaire dans l'armée du roi?.. comment votre énormité ne l'en a-t-elle pas empêché? ne craignait-elle pas un rapprochement? un remords? un repentir? et alors... au diable les projets de révolte déjà une fois si compromis par les Hulans de Spurzeim.

— D'abord, vous saurez que la girouette la plus folle n'est pas plus vacillante que les volontés du chevalier; ainsi, je l'ai entendu vingt fois s'écrier. *Ah! je mourrais content si je pouvais tirer l'épée contre le roi dans une bonne révolte!* et le lendemain, me dire: *Ah! si je pouvais avoir seulement une année de faveur comme Lauzun, je mourrais heureux!* (1).

— Mais encore une fois, compère... vous ne redoutez pas cette versatilité... ce désir de faveur?

— Et mille-dieux! que m'importait ce désir de faveur... puisque c'était une chimère! Au contraire, je voulais l'en faire revenir une bonne fois! Est-ce que je ne con-

(1) Voir le procès.

naissais pas le grand roi ! est-ce que Brissac ne m'avait pas dit cent fois qu'il était, dans sa haine, d'une invincible opiniâtreté! est-ce qu'alors je n'étais pas sûr que plus Rohan s'humilierait devant le monarque, plus il demanderait pardon de la scène de Fontainebleau, comme il a eu la lâcheté de le faire, en attribuant ses emportements de ce jour-là, au chagrin furieux qu'il avait eu de se voir odieux à S. M., *pour laquelle il éprouvait*, disait-il, *un amour aussi violent, aussi fort qu'un amant pour sa maîtresse*(1)? est-ce que je ne savais pas enfin, que plus Rohan se mettrait sur le ventre, plus notre Royal danseur de ballets lui sauterait intrépidement sur le dos!!!. et c'est ce qui est arrivé... Lorsque Rohan lui a fait demander par la princesse de Soubise, sa cousine, pardon de la scène de Fontainebleau, le roi a dit qu'il avait été ravi de cette scène qui le débarrassait de son Grand-Veneur; quand Rohan a fait demander par Colbert, son parent, l'honneur de suivre sa rayonnante majesté dans ses armées pour expier ses torts;

(1) Voir le procès.

le roi a répondu que tout gentilhomme pouvait se battre comme volontaire, mais que jamais l'ex-Grand-Veneur n'aurait de charge militaire! Enfin, quand Rohan, ayant à Maëstricht reçu ce horion dont il n'est pas encore guéri, se présenta sur le passage du roi, et qu'étalant bien son bras en écharpe, il lui dit: « Sire, c'est le plus humble de « vos soldats qui vient lui demander à Vo« tre Majesté pardon de ne s'être pas en« core fait tuer à son service, » — le roi le regarda en face, haussa les épaules, et lui tourna le dos sans répondre une seule parole (1).

— Et, en se voyant si profondément méprisé du roi, Rohan devint furieux, j'espère..? et le feu prit à vos poudres, digne ingénieur de sapes souterraines!

— Juste! la mine éclata... Rohan, ne se possédant plus, me parla le premier de l'insurrection de Normandie, dont je le berçais depuis que nous étions à moitié ruinés!... Mille tonnerres! il ne rêvait alors que vengeance, révolte et massacre! et ne

(1) Voir le procès.

parlait plus du grand roi qu'avec des grincements de dents pour virgules, et des blasphèmes pour exclamations!

— Et dans cette belle accentuation d'enfer, que votre énormité enseigne si bien, *gain* et *pillage* ne servaient-ils jamais de points d'interrogation?

— Rarement!... Sa haine d'abord; oh! sa haine, car il voyait clairement que c'était fini de lui avec son monarque; oh! je l'avais deviné. Aussi le chevalier revint-il à moi; vite je dépêchai le marchand portugais à Bruxelles; et si on accepte le nom de Rohan pour enseigne de la révolte de Normandie, le chevalier est à moi, triple-dieux, comme le patient au bourreau!

— Et il n'hésitera pas à pousser les choses?

— Que peut-il faire? Il est ruiné, sans un sou; de nos deux dernières mille livres, mon habit payé, ce repas payé, il ne nous restera pas vingt pistoles; de plus, il n'a pas un ami qui ose l'approcher depuis que le courroux du roi se montre aussi persistant contre lui... Il est à moi, vous dis-je!

— Mais sa mère, madame la princesse de Guémenée ?

— Ah çà ! *votre exiguïté* veut rire ? Ne sait-elle pas que lorsque j'ai amené Rohan à forcer l'hôtel de Guémenée pour y enlever violemment, l'épée à la main, des titres et des papiers de famille, par là je mettais le chevalier dans la position de ne jamais pouvoir se présenter devant cette marâtre, qui le haïssait déjà de toutes ses forces.

— Que votre énormité me pardonne, on peut oublier quelques saints dans la légende du paradis ; mais cette mademoiselle Maurice d'O***, qui depuis cinq ans l'aime, dit-on, éperdument d'un amour sans pareil ?

— Ah ! par Vénus bégueule, ce fut là mon chef-d'œuvre ; du moment où je vis cette pécore, le jour de la chasse de Fontainebleau, je l'ai détestée, et redouté son influence. Or, chère vipère que vous êtes, j'imaginai d'abord de pousser Rohan à toutes sortes d'infidélités éclatantes en exaspérant sa vanité, et récemment encore à lui faire faire ce voyage de Bavière, dans lequel l'E-

lectrice s'éprit si amoureusement (1) du chevalier, que l'Electeur nous a chassés, bien qu'il n'en fût pas à sa Première-Tète, comme on dit en Vénerie, mais au moins à sa Quatrième, s'il n'était pas Dix-cors...

— Eh bien! l'amour de cette Maurice résista malgré tant d'infidélités?

— C'était l'enfer, mort-Dieu! une vraie sainte! souffrant tout, et aimant d'autant son infidèle, qui, parfois, s'y laissait prendre et toucher. Alors j'imaginai, pour ruiner ces vélléités de confiance, d'empoisonner la source de ce pur et frais ruisseau de croyance, comme dirait Scudéri, en y jetant quelques noirs soupçons de jalousie; en un mot, je donnai à Rohan des doutes sur la fidélité de Maurice; et, qui mieux est, je fis planer ces soupçons sur d'Effiat et de Lorraine, ennemis implacables de Rohan.

— Mais on dit que mademoiselle d'O*** vit en recluse!... Comment alors le chevalier croit-il à vos calomnies?

— Il y croit, chère vipère, parce que,

(1) Voir le procès, fin du volume.

comme toutes les âmes petites et faibles, il est aussi orgueilleux que jaloux et défiant; aussi n'a-t-il pas de certitude; mais ce qui est bien pis, mort-Dieu! il doute!!! Aujourd'hui il la croit fidèle et dévouée; demain, au contraire, elle est un vrai monstre de perfidie! en un mot, toute influence durable est ruinée de ce côté.

— Diable! votre énormité sait son monde; mais maintenant ne craignez-vous pas que Rohan n'aille découvrir le complot au roi, pour obtenir son pardon et se remettre bien en cour?

Latréaumont resta un moment pensif, et reprit avec assurance et conviction : — Non, jamais! malgré tous ses vices, toute son irrésolution, sa faiblesse, il y a en lui un vieux levain de grande et noble race... qui dans ces extrêmes ne faillira pas.

— Ainsi, voilà Rohan, grâce à vous, sans argent, sans parents, sans ami, sans maîtresse, et par-dessus tout, compromis dans un crime de lèze-majesté! mon gros compère!

— Compromis! — s'écria Latréaumont, — compromis! Dieu le veuille... si Monterey accepte; puis il dit en frappant du pied. — Ah! cette gazette, cette gazette!!

— Mais vous l'aurez assurément, compère, et des premiers!

— A propos de cette gazette, — reprit Latrémont en partant d'un bruyant éclat de rire, — ne trouvez-vous pas, mort-Dieu! du dernier plaisant, que ce soit justement les messagers du roi qui se donnent la peine de venir apporter ici, en pleine taverne, la réponse de Monterey, la réponse d'un ennemi de la France, à une proposition de révolte en France? N'y a-t-il pas de quoi rire jusque sous la roue, en songeant que si j'ai le bonheur de lire dans la Gazette de Hollande qui arrivera aujourd'hui à Paris, ces mots apparemment si insignifiants pour tout autre que pour moi inscrits à l'article de France:

1° *On dit à Paris que S. M. partira pour se rendre à Compiègne le* 29 *ou le* 30, *et qu'elle fera deux maréchaux de France.*

2° *On dit qu'il arrive un courrier extraordinaire d'Espagne* (1).

— N'y a-t-il pas encore une fois de quoi crever, en songeant que ces mots-là, que notre potentat et ses ministres liront assurément sans s'y appesantir, signifieront pourtant : — *M. de Monterey, gouverneur-général des Pays-Bas, consent aujourd'hui, comme y consentait il y a cinq ans le baron d'Isola, à appuyer de l'argent et des armes de la Hollande et de l'Espagne, une rébellion en Normandie, tendant à établir la république en France, rébellion à la tête de laquelle sera le chevalier de Rohan.*

— Le fait est, compère, que rien n'est plus commode et plus sûr, pour échapper à l'inquisition qui s'étend sur la poste, les lettres étant habituellement toutes décachetées ; et je trouve la plus jolie au monde, cette fa-

(1) Voir le procès. Après le premier voyage de Van den-Enden en Hollande, Latréaumont avait envoyé à Bruxelles un marchand portugais affidé de Monterey, et chargé des propositions de M. de Rohan. Dans le cas où elles convenaient à Monterey, il devait aussitôt faire insérer ces nouvelles dans la Gazette de Hollande, comme signe de son adhésion au complot, afin d'éviter une correspondance dangereuse.

çon de correspondre avec les ennemis de l'État.

— Sans compter, chère vipère, que si cette bienheureuse nouvelle se trouve dans la gazette, le marchand portugais recevra en même temps l'ordre de nous compter cinquante bonnes mille livres, afin d'être en fonds pour travailler activement à notre rébellion, la révolte ouverte étant cette année hors de prix.

— Ah çà, pourriez-vous me dire si réellement votre énormité prend autant de peine pour assurer la suprématie de M. de Rohan sur cette future république normande? Pourriez-vous me dire enfin ce que deviendra ce Seigneur, dans le cas où la révolte irait à bien?.. — demanda Nazelles d'un air ironique.

— Pourriez-vous me dire, compère, ce qu'on fait d'un drapeau après le combat?... pourriez-vous me dire quelle part prend au gouvernement des affaires, ce flasque brin d'étoffe brodée d'or et de soie perché au bout d'un bâton... et qu'on appelle une enseigne, répondit le géant d'un air significatif.

—Je comprends... je comprends... ainsi, j'ai l'honneur d'avoir devant les yeux le véritable et futur chef de la libre république normande?

Latréaumont fit d'un air bouffon, un signe de tête affirmatif.

—Et comment se gouverne-t-on dans vos futures possessions, monseigneur?—dit Nazelles avec ironie; — comment vont les esprits en Normandie?

— On y est exaspéré, mille-dieux! les impôts irritent en diable, la noblesse aboie, le parlement grogne, et le peuple gémit comme la broussaille sous l'ouragan.

— Soit; mais aboyer, grogner, gémir, ce n'est pas mordre, et souvent le fouet a raison de ces impertinents murmures.

Aussi, mort-Dieu! je compte sur la promulgation du nouvel impôt *du tiers* et *danger* (1), ainsi que sur la convocation de *l'ar-*

(1) Voir aux pièces, plus au long, le texte de l'édit; au pays de Normandie, ce droit était de *treize livres* sur *trente livres*. Voir le Guidon des financiers ou annotations. C'est pour conserver ce droit que les *seigneurs Dangereux* ont été institués. (Ragueneau, Glossaire du droit français. Paris, 1704, in-fol., 2643)

rière-ban (2) dont on menace la province, pour faire enfin montrer les dents à ces timides aboyeurs.

— Ah çà, ce nouvel impôt est donc fort pesant ?

— Le *tiers* et *danger!* pesant? non, non, mille tonnerres, il est des plus allégeants, au contraire!! vu qu'il ôtera des lourdes sacoches de nos buveurs de cidre, à peu près la moitié de leur revenu.

— La moitié ?. . c'est impossible!...

— Très possible, trop possible, car la proportion du droit à payer est de *treize livres* sur *trente* que vous possédez... Or, vous croyez que lorsque nos hobereaux, faisant le total du revenu de leurs biens, diront: *Je pose trente*, et que le fisc viendra dire, *et moi je retiens treize*, on ne répondra pas au fisc par treize millions de milliards de coups de bâton ! accompagnés d'autant de milliards de coups de fusil! si les troupes du grand monarque étaient en goût de soutenir le fisc!

(2) Voir plus bas les dispositions relatives à cette mil ce nationale.

— Le fait est, qu'heureusement pour le complot, cet impôt me paraît exorbitant; aussi la Normandie serait-elle digne de porter une quenouille dans son écusson, si elle souffrait cette royale pillerie.

— Mais ce qu'il y a de mieux, — reprit Latréaumont en riant aux éclats, — c'est que notre roi de carrousel se charge, mort-Dieu! de rassembler et d'armer lui-même la noblesse! Ainsi, ce qui ordinairement éveille toujours l'attention... les grandes réunions d'hommes armés, se trouve justement ordonné par l'édit du roi sur la convocation de *l'Arrière-Ban;* or, une fois nos hobereaux à cheval, c'est bien le diable si je ne mets la peur au ventre de ces campagnards, déjà si mécontents, en leur disant qu'on les envoie à la boucherie, et qu'au lieu de quitter leur pays pour aller se faire hacher en Allemagne, il vaut bien mieux rester dans leur province pour défendre leurs droits et leur argent contre Sultan XIV! S'ils mordent à l'hameçon, je leur prouve alors l'appui de la Hollande et de l'Espagne... je leur apporte notre grand flandrin de Rohan

comme drapeau, et nous marcherons droit sur Quillebœuf, où mes intelligences nous ménagent le débarquement de l'ennemi...

— Eh! eh!... votre plan de campagne n'est pas si maladroit, mon gros Titan. Mais parmi vos gentillâtres... qui ouvrira le bal le premier? qui attachera le grelot de la rébellion?... C'est là l'important... car vous savez que si dans les campagnes, dès qu'un clocher a sonné le tocsin, tous les autres lui répondent sans trop savoir pourquoi, il faut au moins que quelqu'un donne le branle.

— Eh bien, ce clocher, ce tocsin de révolte, ce sera mon neveu! — dit le colonel en se renversant sur son fauteuil d'un air triomphant.

— Auguste des Préaux?... vous êtes fou... comment, Auguste des Préaux?... des Préaux votre neveu?

—Oui... des Préaux, mon propre neveu, ou, si vous l'aimez mieux, le fils de ma sœur.

— Allons donc! Auguste des Préaux?... qui, m'avez-vous dit, va épouser cette ri-

che et jolie veuve, madame la marquise de Vilars? Il se mêlerait de votre affaire!!

— Il s'en mêlera, vous dis-je! et c'est justement parce qu'il va épouser madame la marquise de Vilars, cette jeune et jolie veuve, qu'il faut qu'il soit non seulement du complot, mais encore qu'il en soit le grelot, le tocsin, comme vous dites, et il le sera.

— Il le sera?...

— Il le sera...

— Et pourquoi?

— Parce que *je le veux!!*

Il y eut, dans la manière dont Latréaumont prononça ces derniers mots, un accent de conviction si ferme, si impérative et si profonde, que Nazelles ne put s'empêcher de la partager un moment; aussi le partisan, fier de l'impression qu'il avait causée, et voulant sans doute l'augmenter encore, ajouta négligemment :

— Vous sentez bien, compère, que madame de Vilars ayant au moins quarante ou cinquante mille livres de revenu en biens fonds, et pouvant, par ses mouvances et les

droits de ses terres, nous mettre une cinquantaine d'hommes à cheval; étant de plus femme d'une grande et solide vertu, d'un magnifique caractère, et, comme telle, infiniment comptée et respectée en Normandie... vous sentez-bien, dis-je, qu'il est de la dernière importance pour notre rébellion que cette belle veuve y soit fourrée jusqu'à son joli petit menton, afin d'encourager et de décider par son exemple nos grossiers hobereaux, pour la plupart encore timides et irrésolus; aussi, jamais plus charmante fauvette n'aura pipé autour d'elle autant de Buses, de Hiboux et de Butors! au profit de l'oiseleur, lequel oiseleur est fort votre serviteur!

Mais un instant de réflexion semblant démontrer à M. de Nazelles l'impossibilité morale de ce qu'affirmait Latréaumont, il ajouta d'un ton ironique :

— Mais vous sentez bien aussi, mon digne oiseleur, que par cela même que madame de Vilars est jeune, belle, riche, veuve, et surtout amoureuse de votre neveu des Préaux, qui lui-même, m'avez-vous dit,

adore vertueusement cette vertueuse femme, du fond du cœur le plus noble et le plus pur qui soit au monde, vous sentez bien, dis-je, que ni lui, ni celle qu'il doit épouser bientôt, ne voudront se fourrer dans votre guêpier !

— Par la langue dorée de Cicéron, mon futur Démosthènes, — dit le géant en éclatant de rire, — vous concluez comme un cuistre ! C'est justement parce que la jolie veuve est riche et amoureuse, qu'elle conspirera ; c'est justement parce que mon noble neveu est vertueux et amoureux, qu'il conspirera, et que tous deux, comme vous dites, se fourreront dans mon guêpier !

— Ah çà, — dit de Nazelles en haussant les épaules avec une impatience qu'il ne put dissimuler, — vous me supposez assez stupide pour croire une minute que votre neveu, sur le point d'épouser cette jolie madame de Vilars, va s'embarquer de gaicté de cœur dans une affaire où il y va de son cou et de celui de sa maîtresse ? Allons, allons, compère, le vin généreux de la Guerbois est encore plus capiteux que je ne le

pensais; et pour avoir tenu tête aux plus intrépides buveurs d'Allemagne et de Hollande, votre énormité me paraît facilement voir ce qu'elle désire, à travers le fond de la bouteille.

— Enfant! — dit le colosse d'un air dédaigneux, — qui ne sait pas encore que pour Jules Duhamel de Latréaumont, vouloir et pouvoir... c'est tout un! Mais pour terminer, je vous dis, moi, que mon neveu et madame de Vilars conspireront avec moi *parce que je le veux;* maintenant parlons d'autre chose. C'est bien assez que vous m'ayez déjà surpris un secret, mon Dieu! sans que j'aille vous en confier un autre...

Nazelles ne parut pas avoir entendu les derniers mots du partisan, et continua :

— Vous avez raison, respectable magicien, parlons d'autre chose, je ne crois pas ce que ma raison me démontre impossible, — car tout en regardant comme une fable ce qu'affirmait Latréaumont, Nazelles ne pouvait pourtant s'empêcher d'être frappé de l'assurance extraordinaire avec laquelle

le colonel répondait de la future participation de son neveu et de madame Vilars, à ce dangereux complot; puis l'avocat reprit :
— Et si Monterey accepte, qui envoyez-vous en Hollande, pour terminer et prendre les derniers arrangements?

— Comment, mort-Dieu! votre tendre cœur ne vous le dit pas?... eh mais, le vieux de Piquepuce, le père de votre infante, votre hôte enfin!

— Van-den-Enden?

— Certes, maître Affinius Van-den-Enden, lui-même. Mais à propos, et votre amour, beau cupidon si traîtreusement masqué en vilain monstre? et Clara-Maria? votre idole, vous méprise-t-elle toujours bien profondément?

Malgré son impassibilité habituelle, Nazelles ne put retenir un geste de dépit et de colère, en entendant le colonel le narguer encore sur sa laideur, qui en effet était extrême, et sur le mauvais succès de son amour, non moins extrême; aussi répondit-il au géant d'une voix aigre :

— Quand le lourd mâtin aura l'élégance

du noble levrier, nous pourrons tous deux oublier la laideur de notre visage, monsieur de Latréaumont.

— Ah ah ! nous nous fâchons, notre beau sang-froid s'évapore, monsieur du Cansé, sieur de Nazelles, — dit le colosse en riant aux éclats de la colère de l'avocat. Puis il reprit imperturbablement : — Pourquoi, diable, aussi votre exiguïté va-t-elle justement s'affoler de Clara Maria? cette statue de neige, cette femme pâle aux yeux clairs et glacés?... Mille tonnerres! il y a cinq ans, à Amsterdam, je ne sais par quel malentendu, je lui ai baisé la main... brrr... c'était froid comme du marbre par une nuit de décembre, et... il m'a fallu boire au moins vingt verres d'eau-de-vie pour me réchauffer les lèvres.

Nazelles voulant mettre fin aux sarcasmes de Latréaumont, et sachant, que lui répondre avec impatience serait exciter encore l'insupportable taquinerie du matamore, Nazelles parut se résigner de bonne grâce, et lui dit en soupirant : — Que voulez-vous, digne colonel, est-on maître de

son cœur et de sa figure? Je suis laid et j'aime Clara Maria, elle est insensible et me méprise; en vain je me suis mis en pension dans l'école que son père est venu tenir en France, mon amour n'y gagne rien, tout cela est vrai, je l'avoue encore... aussi n'est-il pas généreux à vous, heureux Céladon, de vous moquer ainsi.

— Moi? heureux Céladon! — s'écria le colonel, — avec cela que j'en ai l'encolure! non, non, je céladonne pour mes pistoles... et si les pistoles me manquent, ou si j'aime mieux les garder pour acheter des aubes à M. le curé, comme on dit, eh bien, par Hercule! quoiqu'il n'y ait jamais de Lucrèces parmi mes amours! mort-Dieu, moi, je Tarquinise! Allez allez! faites comme moi, c'est le plus sûr! remplacez la *Carte du Tendre* par la carte du brutal; petits soins et billets doux, par ordres et menaces; au lieu de supplier à genoux, commandez la canne haute; si on ne frémit pas de plaisir, on frémira de peur, et si on ne vous donne pas, vous ravissez, triple-dieux!!

— Je suis loin de nier l'efficacité de vos

procédés en amour, mon vaillant Tarquin; seulement, comme je suis dans des conditions différentes avec Clara Maria, je m'en abstiendrai, et continuerai d'aimer sans espoir. Mais pour revenir à votre affaire, croyez-vous que Van-den-Enden voudra se charger de cette nouvelle mission auprès de Monterey?

— S'il voudra?... d'abord, *on veut toujours avec moi,* compère; mais quant au docteur, il sera aux anges, car il verra la possibilité de réaliser ainsi un projet qu'il regardait presque comme une chimère il y a cinq ans, lorsque je le connus à Amsterdam, et que j'allai, de sa part, voir ce faquin de l'Isola, et le pauvre Jean de Witt!... Jean de Witt... indignement massacré comme son frère par ces brutes de Hollandais, qui ont dépecé et attaché au pilori les membres de ces deux grands hommes, comme on accroche des quartiers de bœuf à l'étal d'un boucher! — dit Latréaumont, en fronçant ses noirs sourcils comme s'ils eût été affecté passagèrement par un souvenir pénible.

— Avouez pourtant, colonel, — reprit

l'avocat, — que rien n'est plus étrangement fatal que l'arrivée de Van-den-Enden en France : n'est-ce pas un jeu singulier de la destinée, que l'établissement de ce vieux docteur à Paris? ne dirait-on pas qu'il y vient juste à point pour vous donner les moyens de renouer des projets de rébellion rompus depuis cinq ans? Et ce, grâce aux intelligences que, malgré sa proscription, Van-den-Enden, a conservées avec des gens considérables de Hollande? sans compter encore qu'il faut qu'il soit doué d'une rare énergie pour aller, à soixante-quatorze ans, traverser à cette heure deux armées afin de rencontrer M. de Monterey à Bruxelles.

— Mais le vieux forcené, irait au diable et sur la tête pour trouver matière à appliquer ses rèvasseries de liberté, soit en Hollande, soit ici; ça a toujours été sa marotte... et depuis que nous avons reparlé de ce projet, que vous soyez roué vif! compère, s'il ne m'a pas montré dix plans de gouvernements républicains, tous applicables à cette grasse Normandie, une fois que nous l'aurons arrachée aux griffes de Sultan XIV, et

tous plus admirablement libres les uns que les autres; un véritable âge d'or, tout sucre et miel, des lois toutes embaumées de charité, de bonté, d'égalité, de fraternité, que sais-je, moi! une manière de *régénération sociale* enfin, comme il appelle cette imagination d'estomac creux, grâce à laquelle les bas Normands d'abord, et le reste des hommes ensuite, iront tout droit au paradis..., dès que les ailes leur seront poussées.

— De fait, le père de mon infante, comme vous dites, est un digne rêveur de l'école de cette pécore de Jean de Witt! — reprit dédaigneusement Nazelles.

Pour la seconde fois depuis le commencement de la conversation, au nom de Jean de Witt, la physionomie de Latréaumont perdit son expression habituellement insolente et railleuse, et prit un caractère sérieux. — *Je ne veux pas*, — dit le colosse en appuyant sur ces mots, — je ne veux pas qu'on parle mal de Jean Witt devant moi!

— Voilà qui devient du dernier piquant!

— s'écria Nazelles, — Latréaumont défendant la mémoire de Jean de Witt, ce candide imbécile!!

— Tonnerre et sang! je vous dis que *je ne veux pas* qu'on parle mal de Jean de Witt devant moi! — répéta Latréaumont irrité; — honneur et respect à ce nom-là.

— Et pourquoi plutôt à celui-là qu'à tout autre? — dit négligemment Nazelles.

— Parce que ce nom-là est celui du seul homme devant lequel Duhamel de Latréaumont se soit jamais trouvé triste et interdit!

— Triste!... interdit!... vous! devant Jean de Witt! — dit Nazelles en scindant pour ainsi dire chaque mot, par un éclat de rire dédaigneux.

Le géant furieux se leva à demi, et, serrant ses deux poings énormes, attacha un regard étincelant sur le maigre avocat, dont le blême visage se colora une seconde; mais bientôt reprenant son sang-froid, le colonel ajouta : — Mort-Dieu, j'avais bien envie de vous rosser d'importance, et ensuite de vous tirer une pinte de sang, pour voir

si vous avez dans les veines autre chose que du venin.

— Telle soif que vous ayez de cette rouge liqueur, mon brave spadassin, il y a quelquefois loin de la coupe aux lèvres, — dit froidement Nazelles en jetant un coup d'œil significatif sur son épée pendue à la muraille.

— J'entends... j'entends, — dit Latréaumont avec insouciance. — Oui... je sais que vous maniez bien un rapière, et que vous êtes en état de vous défendre, même contre moi!... c'est pour cela que je vous parlais de cette pinte de sang jouée à *Pointe-Pointe;* mais comme j'aurais d'abord commencé par vous briser les os, la partie de *Pointe-Pointe* n'eût plus été égale, aussi j'y renonce.

— Vous n'auriez pas commis cette lâcheté! — s'écria de Nazelles, effrayé malgré lui en songeant à la force colossale de son adversaire.

— Non, vous dis-je, vous le savez bien... Mais voyez-vous, complice, nous sommes tous deux bons à pendre, mais pas à dépen-

pendre ; nous sommes deux sacripans sans foi ni loi, capables ou coupables de tous les crimes; mais, mille tonnerres! je ne sais pourquoi je suis aise que vous ne compreniez pas ce que j'ai éprouvé, moi, à la vue de Jean de Witt! et ce dont je suis plus aise encore, c'est de n'avoir vu ce grand homme qu'une seule fois.

— Et pourquoi, compère?

— Parce qu'à la seconde fois je me serais peut-être familiarisé, et qu'à la troisième je l'aurais sans doute tutoyé!

A ce moment, la conversation du partisan et de l'avocat fut interrompue, car on ouvrit la porte de la salle inoccupée qui précédait leur cabinet (prudente précaution qui permettait aux deux convives de parler aussi confidemment), et un valet de la Guerbois vint gratter timidement à la serrure.

— Mille triples-dieux, — s'écria Latréaumont en se levant avec vivacité, — enfin! voici la Gazette de Hollande, qui va nous dire si Monterey accepte... ou s'il n'accepte pas!!!

CHAPITRE XVI.

—

La Gazette de Hollande.

Ocyor et cœli flammis et tigride feta.
(LUCAIN, v. 405.)

Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits.

— En effet, un garçon entra.

— Eh bien, mort-Dieu! et cette gazette? — dit Latréaumont.

Mais le garçon, pâle comme un mort, tenant son bonnet à la main, et tendant les

bras d'un air suppliant, répondit au colonel d'une voix tremblante :

— Par le martyre des Saints-Innocents, mon gentilhomme, ce n'est pas faute de lui avoir répété vingt fois, je vous le jure!

— Répété quoi? — demanda brusquement Latréaumont.

— Mon gentilhomme, lui avoir bien répété que vous l'attendiez, et que c'était pour vous!

— Mais quoi, triple butor?

— La Gazette! mon gentilhomme......

— La gazette est ici, et je ne l'ai pas! — s'écria le colonel furieux, et saisissant le malheureux par sa cravate, il le secoua rument.

— Grâce, mon gentilhomme! — disait celui-ci, — ce n'est pas ma faute, c'est monseigneur le marquis de Châteauvillain qui l'a prise, bien malgré moi, je vous le jure!

— Misérable! — continua Latréaumont exaspéré.

— Compère! compère! — s'écria Nazelles, songez donc que cet imbécile ne s'appelle pas le marquis de Châteauvillain!

— C'est juste.. mon épée!... mon épée!... — dit le colosse en repoussant vigoureusement le pauvre valet, qui courut à la muraille, décrocher l'épée de Latréaumont, et la lui présenta, encore tout tremblant, mais fort aise de voir une aussi terrible colère prendre un autre cours.

Le colonel sifflant entre ses dents, sans dire un mot, saisit sa rapière, la tira du fourreau, examina sa lame, la fit ployer en appuyant son extrémité sur le bout de son soulier, craignant sans doute, qu'en se servant du carreau pour cet essai, la pointe du fer ne s'émoussàt; puis, maniant son arme par la poignée pour sentir si elle lui était bien en main, il la remit au fourreau, toujours dans le plus grand silence; pendant que Nazelles, qui s'attendait probablement à être le second du colonel, se livrait aux mêmes expériences sur la souplesse et l'acuité de sa lame.

— Maintenant, — dit Latréaumont en s'adressant au laquais, — parle vite, dis ce qui est arrivé, et n'aie pas peur, car il ne s'agit pas ici de ta maigre échine ?

— Mon gentilhomme, vous allez tout savoir, — reprit le pauvre hère, qui, la gorge desséchée par la crainte, semblait, après chaque mot avaler une gorgée de breuvage. — Mon gentilhomme, le messager a donc apporté la gazette.. Petit-Pierre que j'avais placé là exprès, la prend, la donne à Jacques en lui disant : Va tout de suite porter cette gazette à M. de Latréaumont au no 6... tu sais? le grand gentilhomme qui n'aime pas à attendre...... Mais alors; Dieu du paradis..... voilà que M. le marquis de Châteauvillain entendant cela, arrache la gazette à Petit-Pierre et lui dit : « Maintenant va dire à ce monsieur qui « n'aime pas à attendre, et qui veut qu'on « le nomme, que tu l'as nommé, et que « malgré ça, moi j'ai gardé la gazette. » Alors, par les Saints-Martyrs je.. ...

— Assez!... mène-moi vite à ce marquis, — dit Latréaumont en interrompant le garçon, puis il ajouta : — Nazelles, vous en êtes?

Tels furent les seuls mots que prononça Latréaumont, en se précipitant vers la porte

avec une rage froide, plus terrible à voir qu'aucun emportement.

Nazelles, qui avait répondu d'un signe affirmatif à la question de Latréaumont, le suivit, et tous deux descendirent précédés du garçon, qui, ne se souciant pas sans doute de servir d'introducteur à Latréaumont, fit un détour en arrivant au bas de l'escalier, et disparut par un obscur passage.

Mais Latréaumont, qui connaissait parfaitement la maison, traversant un couloir, arriva bientôt à la porte de la grand'salle des *Trois-Cuillers*, où se tenaient alors M. de Châteauvillain et ses amis.

Le colonel ouvrit violemment cette porte.... et, suivi de Nazelles, entra, tenant son épée sous son bras.

— Où est le marquis de Châteauvillain? — demanda Latréaumont de sa grosse voix, en jetant un regard circulaire et hautain autour de la salle.

A cette interrogation, faite d'un ton si provoquant, et en prévoyant sans doute les suites, la Guerbois, vieille hôtesse depuis

longtemps habituée à de pareilles scènes, courut d'abord fermer au verrou la porte du cabaret qui s'ouvrait sur la cour, puis disparut laissant le champ clos et libre aux acteurs et aux spectateurs de ce démêlé.

Alors aussi, les tranquilles citadins, qui, attirés par le renom des *Trois-Cuillers*, y étaient venus faire paisiblement une petite débauche, commencèrent à se regarder tristement, et à regretter de n'avoir pas suivi le prudent exemple de l'hôtesse; mais craignant de paraître trop timides, ils se résignèrent à demeurer témoins de la querelle qui menaçait; tandis qu'au contraire, la majorité des convives, composée de gens d'épée et de jeunes courtisans, prêtaient un vif et ardent intérêt à ce qui s'allait passer.

— Ah çà, mort-Dieu! et ce marquis de Chateauvillain.. où est-il donc? est-ce qu'il se cache parce que Duhamel de Latréaumont le cherche? — répéta le géant de sa grosse voix retentissante.

A ces mots, un beau jeune homme à vaste perruque blonde, vêtu d'un justaucorps bleu de ciel, brodé d'argent et garni d'une

profusion de rubans et d'aiguillettes de satin rose, croisant sur son genou une de ses jambes chaussées de bas de soie à coins d'or, se balança sur sa chaise, aspira bruyamment une forte prise de tabac d'Espagne, et, secouant la dentelle de sa cravate, dit en grasseyant à un de ses compagnons :

— Eh bien, qu'est-ce que cela, vicomte? quel est le rustre qui ose ici beugler mon nom de la sorte? quelque porteur de chaise ou de falot, j'imagine, qui vient réclamer un écu pour des coups de bâton que je lui aurai donnés hier étant ivre? Holà! le Basque, Lorrain, Bourguignon! qu'on me débarrasse de cet étourdissant maraud à grand coups d'étrivières!

En prononçant ces mots, M. de Châteauvillain, assis sur une chaise, tournait le dos à la porte, et conséquemment ne pouvait apercevoir Latréaumont, bien qu'il l'eût reconnu à sa voix et à son interrogation.

Le colonel ne répondit pas un mot, mais usant de sa force atlétique, de sa main droite il saisit par son dossier la chaise où était assis le marquis, et avant que ce dernier n'eût

eu le temps de la quitter, il la souleva et lui imprima un mouvement de rotation tel, que M. de Châteauvillain se trouva face à face avec lui.

Ce revirement fut d'ailleurs exécuté avec tant de promptitude et d'adresse, que le marquis ne s'en trouva pas déplacé ; aussi, demeura-t-il assis avec le plus merveilleux sang-froid du monde, et dit à l'abbé : — Le drôle a le poignet vigoureux, aussi le ferai-je vigoureusement étriller ?

— Moi, j'aime à voir avec qui je parle ! — dit Latréaumont au marquis, en le parcourant des pieds à la tête d'un air insolent, puis il ajouta : — Et j'y gagne, car on ne peut, triple-dieux ! rencontrer un muguet plus galamment troussé ! C'est seulement dommage que j'aille tout à l'heure rudement tracasser ces dentelles et ces rubans-là, car, mon joli plumet, vous êtes le marquis de Châteauvillain, je suppose ?

Et Latréaumont, debout, dominant et regardant du haut de sa taille énorme son adversaire toujours imperturbablement assis, s'approcha près de lui à le toucher, en ba-

lançant avec arrogance ses larges épaules.

Mais le marquis conservant son sang-froid, croisant ses bras et penchant sa tête en arrière, regarda fixement le colonel, et lui répondit d'un air aussi dédaigneux qu'insultant: — Et vous, vous êtes l'homme à la gazette, je suppose?

Depuis le commencement de cette scène, les spectateurs, de plus en plus inquiets, s'étaient rapprochés, tandis que l'abbé, le vicomte de Dreux et les autres amis de Châteauvillain s'étaient levés; mais comme rien jusqu'alors n'avait outre-passé les limites de l'attaque et de la défense, le plus profond silence régnait dans la salle, et on attendait avec une muette anxiété le dénouement de cet étrange dialogue.

— Je ne me nomme pas l'homme à la gazette! entendez-vous, l'homme aux rubans roses! — s'écria le colonel qui perdait patience, — je m'appelle Duhamel de Latréaumont, je vous l'ai dit.

M. de Châteauvillain se tourna vers le vicomte, et lui dit avec une rare expression de mépris, en montrant Latréaumont d'un

geste de tête des plus impertinents : — Et ça ose se nommer encore ! se nommer tout haut! devant une compagnie d'honnêtes gentilshommes! — Puis regardant Latréaumont en face:—Puisque vous avez eu vous-même l'impudence de vous nommer! que voulez-vous, monsieur Duhamel de Latréaumont? il n'y a pas ici de joueurs friponnés à intimider par ces forfanteries-là.

Ce dernier sarcasme fit perdre à Latréaumont le calme qu'il avait conservé jusque là; ses yeux étincelèrent, il frappa violemment du pied, et s'approchant plus près encore du marquis, il lui dit d'une voix terrible et éclatante : — D'abord, monsieur de Châteauvillain ! quand je me suis nommé, et que je parle debout ! je veux qu'on me réponde debout !

— Il dit, je veux! — répéta le marquis en haussant les épaules et s'adressant à l'abbé.

— Oui, et je veux ce que je dis ! Allons, debout, mort-Dieu, debout! — s'écria Latréaumont exaspéré ; et ce disant, il saisit le marquis par les épaules, et de force le planta sur ses deux pieds.

Lors de l'espèce de lutte qui se passa avant que le marquis ne fut levé, à cette voie de fait de Latréaumont enfin, plusieurs amis de M. Châteauvillain, se jetant entre lui et son adversaire, l'arrachèrent des mains du colonel, auquel ils reprochèrent sa brutalité.

Cependant le marquis s'écria au milieu d'épouvantables emportements.

—Et ce misérable a osé me toucher! être obligé de croiser mon épée avec un pareil drôle!

De son côté Latréaumont répondait en le bravant du poing

— Il a bien fallu du temps pour te décider à te mettre debout, impertinent faquin!

— Oui,... et vous allez payer cher cette offense! — dit le jeune gentilhomme, pâle de colère.

— Payer? payer? j'y serai pour mon écot, et vous pour le vôtre..... mais comme je tiens fort à la peau dont maman m'a fait cadeau le jour de ma naissance: je ferai de mon mieux, mort-et-Diable! pour que vous n'y fassiez pas d'accroc! vu que je n'ai pas

de quoi en changer! — dit le colonel de son air fanfaron et moqueur. — Mais avant tout, — ajouta-t-il, — j'ai une réclamation à faire, et j'espère que l'honorable compagnie m'approuvera. Il s'agit d'abord d'une gazette de Hollande que vous m'avez retenue, monsieur le marquis de Châteauvillain, voulez-vous me la rendre, oui ou non?

— Il s'agit bien ici de gazette! --- s'écria le marquis furieux; --- il s'agit, puisque je veux bien y condescendre, d'aller à l'instant ici près, derrière le cimetière Saint-Jean, nous couper la gorge, et là, morbleu! j'espère bien prouver que si le torreador ne lutte pas de force brutale avec le taureau sauvage, il peut du moins l'abattre à ses pieds!

– Tudieu! mon jeune Cid, c'est du Rodrigue tout pur; mais avant tout, la gazette! la gazette!

--- Encore une fois, monsieur, sortons! -- s'écria le marquis; --- il ne s'agit pas de gazette, entendez-vous!

-- Comment, mort-Dieu! il ne s'agit pas de gazette! mais c'est justement là l'objet

de la querelle. Or, je vous demande encore une fois, à la face des témoins que voici, monsieur le marquis de Châteauvillain, si vous voulez, oui ou non, me rendre la gazette de Hollande que vous avez? j'ai des raisons particulières pour fort insister à ce sujet.

— Eh bien! puisque vous voulez continuer cette insolente et misérable raillerie, — dit le marquis avec rage, en prenant la gazette qui était demeurée sur la table, et la montrant au colonel qui ne l'avait pas vue : — Cette gazette, la voici! maintenant venez la prendre!

Et cachant la gazette dans son pourpoint, le marquis mit l'epée à la main.

— Ici dans cette salle?.. soit, — dit Latréaumont, qui dégaina pareillement; — puis il ajouta d'un air *grave :* — Pour la dernière fois, monsieur le marquis, vous ne voulez pas me rendre cette gazette?

— Encore! -- s'écria le marquis exaspéré, car il prenait l'insistance du colonel à ce sujet pour une insultante plaisanterie; — non, non, mille fois non.... défendez-vous... défendez-vous!

— Ah çà, bien décidément ici, dans cette salle?

— Oui, oui, au plus vite et au plus près!

— Allons..... allons, bel impatient...... on va vous servir, — dit Latréaumont en ôtant sa perruque pour se trouver plus à l'aise.

Et le colonel et le marquis se préparèrent au combat.

Les trois fenêtres qui éclairaient la grand'salle du cabaret étant assez près du sol pour qu'on pût voir du dehors ce qui se passait à l'intérieur, un des assistants alla prudemment tirer les rideaux de serge cramoisie; de sorte que le jour traversant cette étoffe, chaudement colorée, jetait sur la salle et sur toutes les figures émues qui la remplissaient, un rouge et sombre reflet, parfaitement en harmonie avec la scène sanglante qui allait se passer.

Enfin, témoins et spectateurs se plaçant sur les tables et les siéges rangés le long des murs, chacun attendait avec anxiété le commencement du duel.

Latréaumont tomba pesamment en garde;

son torse à soulever un monde était si carrément assis sur ses reins larges et cambrés, il semblait si inébranlable, si solidement étayé sur ses jambes d'Hercule, qu'on eût dit une tour sur une arche de pont!

Aussi, les assistants ne purent s'empêcher d'admirer la mâle et puissante attitude du partisan, qui eût fait l'envie ou la terreur du spadassin le plus raffiné.

Le marquis, au contraire, mince, frêle, élégant, ayant des poignets de femme et une taille à laquelle une jarretière de Latréaumont eût servi de ceinture, paraissait aussi svelte qu'agile; et la bizarre position qu'il prit sous les armes, sembla d'abord déconcerter le colonel, qui, rigoureux et parfait académiste, s'était mis sévèrement en garde, dans toute l'excellente pureté des principes pratiqués à Paris, à Venise ou à Tolède.

En un mot, M. de Châteauvillain voyant que la force et la stature colossale de Latréaumont, habilement employées, devaient toujours donner à ce dernier un immense avantage, en cela qu'il pouvait atteindre son adversaire de beaucoup plus loin, le tenir

à une plus grande distance, ou maîtriser impérieusement son épée par sa vigueur extraordinaire ; M. de Châteauvillain voulant donc égaliser les chances de ce duel, en opposant la vitesse et la légèreté de sa main, au bras de fer de Latréaumont ; et par la mobilité de son jeu, neutraliser l'avantage que trouvait son ennemi dans une taille gigantesque; se mit en garde, la tête basse, accroupi, ramassé sur lui-même et rasant de si près le sol enfin, qu'il eût pu y appuyer le pommeau de son épée.... Puis.... d'un bond il s'éloignait ou se rapprochait de Latréaumont.

De cette manière, le colonel, au lieu de se trouver face à face avec son ennemi, au lieu de pouvoir, en croisant le fer avec lui, pressentir, ou parer le coup qu'on lui allait porter, grâce à ce tact exquis, à ce sentiment si fin et si inexplicable... (électrique peut-être), qui fait qu'à une pression insensible de l'épée, l'épée semble tressaillir et répond instinctivement à l'épée! au lieu de pouvoir essayer enfin sur son adversaire, par un regard fixe et continu, cette espèce de fascination magnétique, qui souvent in-

terdit ou décourage les faibles, Latréaumont était donc obligé de baisser les yeux à terre pour chercher un ennemi dont il ne voyait le plus souvent que la nuque, qui tantôt s'avançait en rampant comme un reptile, tantôt bondissait en arrière comme un chat sauvage, et qui jamais ne lui livrait son fer !

Au bout de quelques minutes, le colonel, avec sa haute expérience des armes, vit qu'il avait à combattre un homme aussi adroit qu'intrépide, rempli de prudence et de sang-froid, qui pouvait faire preuve ainsi que lui d'une extrême régularité d'escrime, mais qui espérait d'avantage de ce jeu hasardé, bizarre, et terriblement dangereux pour lui surtout, Latréaumont, qui brillait moins par la vivacité de l'attaque, que par une riposte prompte comme la foudre et fournie à fond, avec une irrésistible impétuosité.

Aussi, était-ce un spectacle d'un intérêt terrible et saisissant, que ce duel, où la force et l'adresse se livraient un combat si acharné ; les assistant respiraient à peine,

et, dans le plus profond silence, chacun en attendait l'issue!

Ce silence, qui depuis quelques instants n'avait été interrompu que par de rares froissements d'épées, déplut sans doute au colonel, qui sentait toujours le besoin de *se griser*, pour ainsi dire, par ses propres paroles.

Or, tous en restant sur la défensive, pour étudier le jeu de M. de Châteauvillain...... suivant des yeux tous ses mouvements avec une infatigable présence d'esprit, parant ou rispotant avec calme, mais ne se livrant pas encore, ne voulant attaquer qu'avec une chance certaine, —Latréaumont dit au marquis d'un ton moqueur :

— Ah! notre infante! quelle vaillante méthode d'escrime! elle vous a été enseignée, mort-Dieu, dans une académie tenue par un lézard et un crapaud, car vous rampez comme l'un, et vous sautez comme l'autre!.... Ah! bien fourni ce coup droit, s'il m'eût atteint! — ajouta le colonel en rompant et parant une rude attaque de son adversaire, qui d'un bond fut hors de portée.

— Allons, allons, mille diables! vous voilà encore à une lieue de moi, beau papillon doré! — continua Latréaumont en marchant contre son ennemi. — Prenez garde! car si je mets le pied sur vous, sang-Dieu!... à peine restera-t-il la poussière de vos ailes!

— Bien poussé, éléphant criard! — dit à son tour le marquis en évitant un dégagement du colonel; — vrai coup de bélier contre le plumet d'une toque! — Mais ce disant, M. de Châteauvillan froissa vivement l'épée de Latréaumont et se fendit sur lui avec la rapidité de la foudre.

Le coup fut terrible! aussi franchement porté qu'adroitement paré par Latréaumont, qui riposta aussitôt à fond avec une telle impétuosité, que les assistants ne purent retenir un cri d'effroi!

Mais le marquis se courbant avec une incroyable agilité, le fer passa au-dessus de lui; puis se redressant presque corps à corps avec le colonel, M. de Châteauvillain tâcha de lui faire une dangereuse remise d'épée, à laquelle Latréaumont opposant vivement

une parade de quarte basse, riposta dans cette ligne, par un coup si furieusement fourni, que le marquis tomba à la renverse.

Heureusement le fer s'était arrêté sur les dernières fausses côtes, ainsi la blessure était légère; une ligne plus bas, elle était mortelle!

— A moi cette fois, j'espère, la Gazette de Hollande! — s'écria Latréaumont en se remettant pourtant en garde de peur de surprise.

— C'est trop juste, — dit le marquis soutenu par plusieurs des assistants. — Vous l'avez gagnée, monsieur, la voilà, — et il la lui donna.

— Mort-Dieu! nous allons donc savoir ce qu'il nous faut savoir! — s'écria le colonel en jetant son épée: puis déployant ce journal, il le parcourut avec une curiosité avide, qui indigna les témoins de ce malheureux combat.

Mais tout-à-coup il s'écria, ne pouvant maîtriser sa joie, et s'adressant à Nazelles: — Compère, écoutez donc les nouvelles de Hollande! — et il lut:

On écrit de Paris le 6 avril 1674 :

« *Que S. M. partira pour se rendre à*
« *Compiègne avec la cour le 19 ou le 20,*
« *et qu'elle y fera deux maréchaux de*
« *France.* »

Puis Latréaumont ajouta d'un air non moins rayonnant : — Et plus bas, compère, Ecoutez :

On écrit de Bruxelles :

« *Qu'il arrive un courrier extraordi-*
« *naire d'Espagne.* »

(C'était l'adhésion formelle de Monterey à la révolte de Normandie.)

Mais Latréaumont, pour donner une feinte explication de cette joie inopportune, s'approcha du marquis déjà pâle, et dont le sang coulait en abondance.

— Je vous demande pardon, monsieur, — lui dit-il, — de m'être ainsi réjoui devant vous, qui êtes blessé.... mais c'est que l'un des maréchaux de France qu'on doit nommer, est l'oncle d'un de mes meilleurs amis, et le courrier d'Espagne dont on parle, a dû apporter la nouvelle qu'un galion des Indes, dans lequel je suis intéressé, était

arrivé à bon port : aussi vous m'excuserez, monsieur, si de pareilles nouvelles m'ont fait oublier ce que je devais à votre état, qui, mort-Dieu ! je l'espère, ne sera pas le moins du monde inquiétant.

Puis Latréaumont saluant le marquis, et serrant précieusement la gazette dans son pourpoint, se réhabilla et sortit avec Nazelles.

Une fois dehors du cabaret, le colonel s'écria : — A cheval, à cheval, Adieu, compère, je vais vite à Saint-Mandé retrouver Rohan à la Logette au Diable.

CHAPITRE XVII.

—

La Logette du Diable.

« Faites le signe de la croix, et recommandez votre âme à « Dieu, car le voici.... »

BURKE. — *La femme folle.*

Depuis le commencement de cette année, 1674, le chevalier de Rohan, ruiné complètement et vivant au jour le jour de modiques rentrées ou de quelques emprunts difficiles, occupait à Saint-Mandé, près Vin-

cennes, une vaste maison; inhabitée depuis longues années.

Quant à la cause de l'abandon de cette demeure, elle était fort concevable pour ce temps du moins, où les idées superstitieuses avaient encore singulièrement cours, alors qu'on parlait hautement; et avec quelque créance de sortilége et de magie, et que *La Voisin* et *La Vigoureux* par leurs épouvantables secrets, préparaient cette scène étrange, dans laquelle un magistrat demandait sérieusement à M. le maréchal de Luxembourg, jeté sur la sellette de la Bastille pour l'affaire des poisons, *s'il avait véritablement vu le diable?*

En un mot, la maison qu'habitait M. de Rohan ayant été autrefois, disait-on, hantée par des esprits, avait gardée le surnom de la *Logette au Diable;* aussi, le propriétaire de cette terrible retraite, M. Lhuillier, conseiller au parlement de Rouen, s'était-il trouvé fort heureux de la louer à vil prix à Latréaumont. Ce dernier, loin d'être effrayé de cette diabolique réputation, avait au contraire, pour plusieurs raisons, conclu le mar-

ché, au grand regret de M. de Rohan, qui, on l'a dit, croyait quelquefois aux événements surnaturels. Mais, comme toujours, l'impérieuse volonté de Latréaumont l'emportant sur les craintes du chevalier, il se résigna, reconnaissant d'ailleurs qu'un logis aussi désert serait merveilleusement approprié aux conciliabules du complot à venir.

Il faut avouer que l'extérieur lugubre et abandonné de cette maison semblait aussi donner quelque vraisemblance aux bruits effroyables répandus sur cette antique demeure: rien de plus triste et de plus dévasté; on y arrivait du côté de Saint-Mandé par une haute et large porte de chêne, encadrée dans des assises et un lourd entablement de pierres, noircies, dégradées par le temps, et sur lesquelles poussaient une infinité de plantes pariétaires, de chaque côté de cette porte vermoulue, s'étendait une grille de fer, rouillée, derrière laquelle on avait établi une sorte de palissade en planches grossières, sans doute pour que l'œil des passants ne pût pénétrer dans la *cour d'honneur*.

Mais, hélas! malgré son titre ambitieux,

cette cour, ainsi que le reste du logis, témoignait de la négligence du propriétaire ou des habitants; à l'exception de deux sentiers, dont l'un conduisait à l'écurie situé à gauche, et l'autre au vestibule de la maison, cette cour, quoique pavée, était couverte d'une herbe épaisse et verdoyante, car on était au mois d'avril, et les pluies avaient été abondantes pendant l'hiver de 1674. — Enfin, comme pour compléter ce tableau de ruines et de désolation, le toit se dégradait en plusieurs endroits; les cheminées penchaient à moitié renversées, les murailles se lézardaient en tous sens, et la plupart des volets, déplacés de leurs gonds, pendaient çà et là le long des fenêtres.

Le matin même de ce jour, où Latréaumont venait de conquérir si vaillamment la Gazette de Hollande sur M. le marquis de Châteauvillain, le ciel sombre et couvert de nuages, les longs murmures du vent, le bruit de la pluie qui tombait à torrents, tout concourait à donner un caractère plus mélancolique encore à la Logette au Diable.

Il était huit heures..... Un homme vêtu

d'un vieux justaucorps vert, portant un large feutre rabattu, et de grandes guêtres de chamois toutes trempées d'eau, poussa une petite porte située à l'une des extrémités de la grille, et après avoir regardé dans la rue avec précaution, entra dans la cour, portant son fusil sous le bras, et sur son dos un sac, d'où s'échappaient les pattes d'un lièvre, et le col pourpre et azuré d'un faisan.

Se dirigeant alors vers les bâtiments de l'écurie, cet homme, qui n'était autre que *L'Andouiller*, fils de La Fanfare, l'ancien maître valet de limier de la vénerie du roi, que l'on n'a peut-être pas oublié, déposa son sac dans une petite chambre délabrée où était un pauvre grabat, et suspendit son fusil au-dessus en l'accrochant à un bois de cerf planté dans le mur.

A l'entrée de l'ancien veneur, un vieux chien noir, marqué de feu, dont on se souvient peut-être aussi, *Met-à-Mort*, son limier, sortit de dessous le lit, et témoigna la joie qu'il avait de voir son maître, par ses caresses empressées.

Accueillant les avances de *Met-à-Mort*

avec distraction, *L'Andouiller* s'assit sur le grabat, et tira de son sac un faisan, deux lièvres et une perdrix, que le brave chien courant flaira avec une sorte de dédain.

— Hélas! par Saint-Hubert! mon vieux Met-à-Mort, — lui dit son maître, — tu méprises la plume.... Mais c'est fini du temps où nous travaillons gaiement ensemble quelque vaillant dix-corps par une belle matinée d'automne, sous la futaie de Fontainebleau, pour donner à courre au roi.... Maintenant tu restes ici pendant que je vais braconner, au risque de me faire pendre!... et cela pour aider à vivre celui dont ma famille a toujours mangé le pain... et que mon pauvre père avant de mourir m'a recommandé de ne jamais quitter.

Et L'Andouiller poussa un profond soupir.

Deux mots suffiront pour expliquer la présence de ce brave homme à Saint-Mandé dans la *Logette au Diable.*

En 1669, lors du différent qui s'éleva entre M. de Rohan et M. de Villarceaux, La Fanfare et son fils ayant été déclarés coupables de voies de fait envers un gentil-

homme d'un des équipages du roi, furent condamnés à passer par les verges et à être emprisonnés durant deux années. Le vieux La Fanfare mourut d'un coup de sang causé par sa rage, pendant qu'on le fustigeait, L'Andouiller, son fils, subit les verges et la prison, et lorsqu'il en sortit, M. de Rohan, cause involontaire, mais pourtant réelle, du triste sort de ces malheureux, le prit à son service.

Tant que le chevalier posséda quelque argent, il eut un petit équipage de chiens d'Écosse, avec lequel il allait chasser sur les terres de plusieurs de ses amis, qui, peu soucieux de cet exercice, lui donnaient toute latitude à cet égard. Mais sa ruine étant tout à-fait consommée, il ne put garder ni chiens ni chevaux, à l'exception pourtant de son cheval barbe, *Selim,* que Colbert lui voulut acheter à tout prix pour le haras du roi, et que le chevalier, bien que réduit à la gêne la plus extrême, ne voulut jamais vendre, tant il était attaché à ce bel animal, seul debris de son ancienne splendeur.

L'Andouiller resta donc au service du

chevalier, autant par attachement que pour tenir la promesse faite à La Fanfare de ne jamais quitter son maître; aussi ce fidèle serviteur non plus qu'un vieux cocher et un ancien valet de chambre de M. de Rohan, ne voulurent pas abandonner ce dernier, bien qu'ils n'en reçussent pas de gages réglés, mais seulement quelques écus çà et là lorsque le chevalier touchait un peu d'argent à l'insu de Latréaumont.

Quant à L'Andouiller, dès que le temps et la nuit étaient favorables, bravant les peines infamantes et même capitales portées contre ceux qui braconnaient sur les plaisirs du roi, il allait à l'affût dans le bois de Vincennes et des environs, et en rapportait presque toujours quelques pièces de gibier, destinées à augmenter le menu du diner de son maitre, et conséquemment aussi celui de l'office dont l'ancien veneur était commensal, avec maitre François le cocher, et Dupuis le valet de chambre.

Ayant donc déposé son gibier dans son taudis et bu quelques gorgées d'eau-de-vie pour chasser le froid de la nuit, *L'An-*

douiller se dirigea vers une petite écurie où il comptait trouver Selim, car le brave homme s'était réservé le droit de soigner ce noble animal; mais quel fut son étonnement lorsque s'apprêtant à ouvrir cette Box dont il gardait, et pour cause, toujours la clef sur lui, il vit la porte brisée et ne trouva plus son cheval favori! L'exclamation de surprise que poussa ce fidèle serviteur fut si violente qu'elle éveilla un dormeur placé dans l'écurie voisine, car aussitôt une grosse voix demanda : — Qui est là?

— C'est moi, c'est moi.... Mais où diable est donc Selim? — dit L'Andouiller en allant trouver maître François le cocher, gros homme à nez d'un rouge de cuivre, à longues moustaches grises, et pour l'heure enfoui dans une sorte de boîte remplie de litière et chaudement enveloppé d'une couverture de laine, pour se préserver de l'humidité de cette immense écurie, qui ne contenait que deux chevaux et aurait pu en renfermer vingt.

— Où est donc mon cheval, maître François? est-ce que monseigneur est sorti? il

faut alors qu'il se soit levé de bon matin, car je suis parti d'ici à trois heures.

— Monseigneur ! monseigneur !.... est-ce que monseigneur a le droit de dire ou de faire quelque chose céans ! — s'écria maître François, d'un air brusque et irrité, en secouant la paille dont il était couvert, puis s'asseyant sur sa litière. — Eh ! sarpejeu, c'est ce damné monsieur *Tout-à-moi* (Latréaumont) qui ce matin à six heures a fait sauter la porte de votre écurie à grands coups de buche, et a pris Selim sur lequel il est sorti sans lui laisser manger une avoine, voilà ce qui en est !

— Ainsi, par cet épouvantable temps, le pauvre animal est à attendre au froid, à la pluie, dans la boue, attaché sans doute aux barreaux d'une fenêtre, comme le roussin d'un boucher ! — s'écria L'Andouiller avec indignation. — Et monseigneur, qui justement m'avait expressément défendu de laisser jamais monter *Selim* par cette tonne de chair. Mais pourquoi cet enragé n'a-t-il pas pris, comme toujours, vos chevaux et votre carrosse, maître François ?.....

— Nos chevaux? c'est-à-dire ceux que M. de Sourdeval a prêtés à monseigneur, n'est-ce pas?.... Tenez.... regardez..... si ce n'est pas à fendre l'âme.....

Et se levant furieux, maitre François fit voir à L'Andouiller deux pauvres chevaux maigres, efflanqués, fatigués, arqués, au poil mort et hérissé, qui avaient tristement le nez dans leur mangeoire, et dont l'un semblait si cruellement souffrir d'une de ses jambes de derrière qu'il la tenait demi fléchie.

— Voilà pourtant comme ce monsieur *Tout-à-moi* arrange des chevaux qui ne sont seulement pas à nous! — dit maître François avec un soupir désespéré; — ils sont tellement fourbus qu'ils ne peuvent bouger; car depuis que monseigneur ne sort plus à cause de sa blessure, moi et ces malheureux animaux, nous avons été à toute heure, nuit et jour, sur pied pour voiturer le gros et grand vilain corps de ce monstrueux éléphant, et rester à l'attendre des journées et des nuitées entières au tripot et au cabaret.... J'ai eu beau me plaindre, mais bath!.... vous savez bien comment cela se passe ici, Mon-

seigneur m'a promis qu'il *lui* parlerait... et il s'en est bien gardé. Maintenant je vous le demande un peu, *L'Andouiller*, vous qui connaissez les chevaux, une telle besogne est-elle raisonnable? avec cela, que maître Brunet, grainetier, nous fournit du fourrage que c'est pitié, du vrai fourrage de crédit, du rebut, et même depuis hier il n'a plus voulu en donner du tout, disant que depuis cinq mois il n'avait pas encore vu la couleur de nos pistoles... mais qu'en revanche il avait vu plus d'une fois la grande canne de M. *Tout-à-moi*.

— C'est donc parce que le carrosse n'a pu sortir, qu'il a pris mon cheval, — dit L'Andouiller surtout préoccupé du sort de *Selim*.

— Sans doute, M. *Tout-à-moi* est arrivé ici ce matin rayonnant, pimpant, avec des habits neufs, sur ma foi, qu'il avait pêchés le diable sait où, sans doute dans la bourse de monseigneur, et il me dit de son air insolent « Allons! mon vieil ivrogne, vite.... le carrosse! » *Son* vieil ivrogne, répéta maitre François, Dieu merci non, je ne suis

pas *son* vieil ivrogne, car je n'ai bu de ma vie un verre de vin à sa santé. Enfin il me dit : « Attelle le carrosse. » Le carrosse de monseigneur? lui ai-je dit? çà ne se peut pas, monsieur; les chevaux de monseigneur boitent. « Fais-les sortir que je les voie, me dit-il. » Vous savez si l'on ose refuser quelque chose à ce démon; je sors donc les chevaux en main; à chaque pas les pauvres bêtes buttaient et boitaient à fendre l'âme. « Ah bath, çà irait comme un enterrement, et je suis pressé ; alors selle-moi Sélim? » dit M. *Tout-à-moi*, voyant bien que le carrosse ne pouvait servir. Mais, monsieur, monseigneur ne veut pas, et d'ailleurs, L'Andouiller a emporté la clef de l'écurie, lui dis-je, mais, sans me répondre, le vilain géant prend une poutre qui était là, en deux coups il défonce la porte, me fait seller ce pauvre Selim, et part......

— Selim! porter un poids pareil!.. mais c'est à l'écraser........ comment cet énorme corps a-t-il osé seulement l'enfourcher?

— Ah bien! s'il a osé! vous savez d'ailleurs qu'il monte à cheval comme Drécar(1)

(1) Grand homme de cheval de ce temps-là.

on ne peut pas lui refuser cela; aussi *Selim*, sans doute chagriné du poids, a commencé par vouloir pointer et se défendre; mais bath! il a fallu voir comme les coups de canne et les coups de poing sur la tête l'ont eu vite réduit, car ce colosse de M. Tout-à-moi ferait peur à un taureau!

— Tenez, maître François! — s'écria L'Andouiller furieux, — si j'avais vu battre ainsi *Selim*, qui est doux comme un agneau et joue avec moi comme un chien, j'aurais fait quelque malheur..... Et monseigneur! monseigneur! que va-t-il dire?....

— Eh, mon Dieu, mon pauvre garçon, ce qu'il dit toujours quand ce gros corps n'est pas là; qu'il le chassera, qu'il le fera jeter par les fenêtres! et puis, sitôt que M. *Tout-à-moi* parait seulement, c'est une autre chanson, monseigneur devient aussi calme qu'un cheval qui a le caveçon à double scie sur le chanfrein.

— Ah! par saint-Hubert! si je me croyais, voyez-vous, maître François, quand je pense à tout cela, et à ce qu'il a fait à Selim, je chargerais ma vieille carabine à deux lingots avec une bonne bourre de cuir bien grais-

sée et j'enverrais le tout dans la casaque de ce sanglier !

— Hum.... hum.... mon brave veneur... — dit maître François d'un air de mystère en secouant la tête, — il faudrait peut-être auparavant infuser vos lingots dans l'eau bénite ; car ce n'est pas parce que nous habitons la *Logette du Diable*, comme ils disent dans le bourg, mais le sanglier dont vous parlez, pourrait bien n'être jamais forcé que par la meute du chasseur noir !

— Tout ce que je sais, maître François, répondit L'Andouiller qui n'était pas fort au-dessus des craintes superstitieuses de l'époque, — tout ce que je sais.... c'est que je ne crois pas monseigneur en bonne compagnie pour le salut de son âme ! Avez-vous vu ce grand fourneau avec des machines de cuivre, et ces bouteilles qu'il a dans son cabinet ?.... Tenez, tenez, maître François, tout cela ne me parait guère chrétien.

— Et puis, L'Andouiller.... avez-vous vu ce vieux Hollandais en robe noire et en chaperon qui vient ici souvent ?

— Van-den-Enden, le maître d'école de Picpus!

— Lui-même.... et cet autre avocat, Nazelles..... comme ils l'appellent, je vous le demande, L'Andouiller? Un avocat et un maître d'école, est-ce cela une société pour monseigneur? pour un prince de la maison de Rohan?

— Ah! le fait est, maitre François, dit L'Andouiller d'un air tristement pensif, — qu'on ne voit jamais les nobles cerfs s'accompagner de blaireaux, ou de renards, et autres vermines et bêtes puantes... Aussi, je crains bien, mon garçon, qu'il ne se passe ici quelque chose d'extraordinaire; et si ce n'était que je me suis juré à moi-même de ne jamais quitter monseigneur, à moins qu'il ne me dise: Maître François, va-t-en! j'aimerais mieux être ailleurs.

— Ce n'est pas non plus pour me plaindre, maitre François; mais enfin.... j'ai toujours du guignon depuis 1669. Mon pauvre vieux père est mort... ma femme est morte pendant que j'étais en prison, j'avais placé

une petite somme d'argent chez un receveur des tailles; il s'est enfui avec... Ah! maître François! maitre François! est-ce qu'il serait vrai qu'il y a des maisons qui vous portent malheur?....

Maître François allait sans doute répondre, mais le bruit d'un carrosse qui s'arrêta à la grille, attira l'attention des deux domestiques, qui sortirent la tête de l'écurie pour voir quel était ce nouvel arrivant.

Au même instant, une femme bien enveloppée dans ses coiffes, et dont le visage était caché par le masque de velours qu'on portait encore alors, ouvrit la petite porte par laquelle était entré L'Andouiller, et malgré la pluie se dirigea d'un pas rapide et sûr vers le vestibule.

Bien que cette femme fût masquée, elle n'était sans doute pas inconnue à maître François ni à L'Andouiller, car ce dernier dit d'un air sérieux à son camarade en lui jetant un regard expressif:

— Après tout, maître François, s'il y a un diable en enfer, il y a aussi de bien bonnes âmes sur la terre.

Et tous deux rentrèrent discrètement dans l'écurie, pendant que la femme dont on a parlé poussait la porte du vestibule, qui cria tristement sur ses gonds rouillés...

CHAPITRE XVIII.

—

Le Bon Génie.

Et d'ailleurs, que peuvent avoir de si triste et de si rigoureux des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite ?
(Massillon. — *La pécheresse.*)

Une fois la porte du vestibule fermée derrière elle, cette femme s'arrêta un moment, et dénoua les cordons de son masque.

C'était mademoiselle Renée-Maurice d'O** qu'on a vue en 1669, fille d'honneur de la

reine, éprouvant déjà pour M. de Rohan une passion profonde et irrésistible.

Or, depuis ce temps, cette passion n'avait pas failli: à cet inexplicable amour, Maurice avait eu le triste courage de tout sacrifier : famille, position sociale, devoirs, orgueil, respect de soi.

Jeune fille, maîtresse absolue d'elle-même et de sa fortune, elle avait refusé tout mariage, quitté les siens pour venir dire à Rohan : *Je vous aime*, et depuis elle avait toujours vécu solitaire et loin du monde.

Cet amour avait résisté aux plus terribles épreuves.

De M. de Rohan, Maurice avait tout souffert: humiliantes infidélités, égoïsme brutal, doutes offensants, lâches mépris, jalousie folle, injuste et féroce... à M. de Rohan elle avait tout pardonné!

Jamais une plainte, jamais un reproche, seulement des larmes.... des larmes amères et silencieuses qu'elle pleurait en voyant celui auquel elle avait offert et donné son existence entière, ne pas sembler le savoir.

Seulement des larmes! en sentant son

amour méconnu, vivre pourtant et respirer en elle, ainsi qu'une mère sent tressaillir son enfant!

Seulement des larmes.... oh! bien cruelles celles-ci.... en songeant avec terreur qu'au lieu de comprendre le sens religieux et profond de cet amour sans bornes, au lieu d'y compter comme sur un trésor inépuisable de consolations pour les jours mauvais, celui qu'elle adorait était assez insensé, assez malheureux pour n'y voir qu'un épisode flatteur de sa vie galante, qu'un lien fragile et sans racines qu'il pouvait indifféremment briser.

Car, ainsi que la plupart des hommes à bonnes fortunes, et d'un esprit étroit, par cela qu'on lui avait beaucoup cédé, M. de Rohan avait la plus mauvaise opinion des femmes, chacune de leurs bontés devenant à ses yeux une nouvelle preuve de leur faiblesse, il ne croyait à la vertu ou à la sincérité de l'amour d'aucune d'elles, et Maurice n'échappait pas à ce dédain général.

Puis, soit par un étrange retour sur lui-même, soit comble d'orgueil, ou d'humilité

hargneuse ou méchante, M. de Rohan en était venu à ne plus juger les sentiments des autres pour lui, que par la comparaison de ce qu'il éprouvait ou de ce qu'il avait éprouvé pour les autres. Ainsi, parce que dans sa vie il avait souvent trompé; ainsi, parce qu'il avait feint à merveille un amour menteur et intéressé, il devait en être de même de celui de Maurice!

Façon de voir aussi fausse qu'odieuse, quant à cette pauvre femme, du moins, qui l'aimait du plus pur et du plus profond amour, aussi qu'on se figure Maurice éplorée, trouvant dans son désespoir et dans la sainte vérité de son affection, un de ces mots déchirants, un de ces cris à la fois suppliants et impératifs, arrachés à cette âme si belle et si irréprochable, par l'atroce douleur de se voir aussi méconnue! et entendant M. de Rohan lui répondre avec un froid sourire d'incrédulité, surtout causé par les calomnies dont Latréaumont avait empoisonné son cœur : — « Et moi aussi, pour cacher un « autre amour, je trouvais de ces mots; ma « voix tremblante était émue; pourtant tout

« était faux et menteur.... pourquoi n'en
« serait-il pas de même de ce que vous me
« dites, Maurice?

Mais, — répondit l'infortunée, — pourquoi vous mentirai-je? ne suis-je pas libre? qui me force à vous dire que je vous aime, si je ne vous aime pas? Depuis cinq ans, à quel dévouement ai-je failli? inconstance, froideur, mépris; à quoi ne me suis-je pas résignée!

Eh bien, soit qu'il fut exaspéré par d'atroces médisances, soit qu'il eut l'âme trop aigrie pour comprendre encore les pensées grandes et généreuses, soit qu'il obéit à ce fatal instinct des esprits mauvais qui cherchent toujours une cause ou une arrière-pensée honteuse aux plus nobles inspirations, M. de Rohan répondait : — « Si vous n'aviez
« pas d'autres amours à vous reprocher,
« vous ne souffririez pas si patiemment mes
« dédains; » — puis il pensait sans oser encore le dire tout haut : — « Elle veut, par cet apparent dévouement, m'amener sans doute à lui donner ma main, et ensuite rire de moi avec mes rivaux. »

Or, il faut le dire, cette idée infernale lui avait été mise au cœur par Latréaumont, qui trouva ce seul moyen d'expliquer l'irrécusable résignation de l'amour de Maurice pour M. de Rohan.

Horribles doutes! horribles arrière-pensées! qui, grâce à l'odieuse obsession du partisan, venaient ainsi flétrir les seuls moments de calme et de bonheur que le malheureux M. de Rohan aurait pu goûter encore, malgré l'épouvantable infortune qui l'écrasait!

Qu'on se figure donc encore une fois l'affreuse existence de Maurice. N'eût-ce pas été à en mourir, si la jeune femme n'avait voulu religieusement accomplir jusqu'au bout la magnifique mission de dévouement qu'elle s'était imposée; et si Rohan, assez malheureux pour subir l'influence de doutes aussi infâmes, ne lui eût surtout paru profondément à plaindre, et réclamer ainsi d'elle les consolations les plus instantes?

Car Maurice, en contemplant souvent dans toute la sérénité de son cœur, l'horizon si pur et si radieux de son amour immense, se désolait amèrement d'être seule à jouir

de cette splendeur ignorée, qui eût ravi deux âmes croyantes jusqu'aux plus enivrantes régions du bonheur possible !

Alors, c'étaient encore des larmes brûlantes qu'elle versait, des larmes arrachées par sa tendre et ineffable pitié pour Rohan; pour cette pauvre âme aveugle et malade, pour toujours privée d'aussi divines clartés ; pour Rohan qu'elle voyait, avec une angoisse déchirante, côtoyer pour ainsi dire chaque jour une félicité durable qu'il ne soupçonnait même pas, et dans laquelle il aurait pu retremper à jamais son avenir.... Ainsi, le voyageur du désert, haletant et désespéré, meurt auprès de la source fraîche et vivifiante qu'il ignore et qui l'aurait pu sauver.

. . . .

Le pâle et beau visage de Maurice, déjà d'une expression si mélancolique, révélait alors plus que jamais les souffrances d'un chagrin incurable et d'une angoisse mortelle.

Enveloppée de ses coiffes, vêtue d'une longue robe de tabis noir, ce fut d'un pas

précipité qu'elle traversa les sombres appartements de cette habitation, aussi lugubre à l'intérieur qu'au dehors.

Ces pièces vastes et froides étaient à peine garnies de quelques vieux meubles dépareillés, couverts de poussière, mal en ordre, et qui semblaient perdus dans l'immensité de ces salons; partout les murs nus et gris étaient sans tentures, le sol sans tapis et dallé de carreaux que l'hummidité rendait verdâtres. Les fenêtres, mal jointes, n'avaient pas de rideaux; les portes, sans portières, criaient sur leurs gonds; enfin, pendaient çà et là aux solives dorées du plafond, de longs cordons de soie tout poudreux, qui jadis avaient dû soutenir des lustres, tandis que les épaisses toiles d'araignées qui envahissaient l'angle des corniches ou obscurcissaient les vitres des croisées, témoignaient de l'abandon sordide où on laissait cette demeure; tout en un mot, jusqu'à l'inexprimable odeur de moisi et de renfermé, particulière aux logis inoccupés, donnait à cette habitation un caractère étrangement triste, glacial et dévasté.

Arrivant au bout d'une galerie aussi déserte, Maurice monta quelques degrés, traversa une petite antichambre, et; suivant un couloir obscur, se trouva tout proche d'une porte vitrée, recouverte d'un rideau de soie.

Le pas de la jeune femme était si léger, que M. de Rohan, alors renfermé dans ce cabinet, n'avait rien entendu, bien qu'un des carreaux de la porte fut pourtant brisé.

Maurice allait mettre la main sur la clef pour entrer, mais elle s'arrêta au bruit d'un profond soupir, suivi de ces mots, prononcés avec un accablement indicible: — *Ah! mon Dieu! mon Dieu! ayez donc pitié de moi!*

Plainte solitaire et déchirante qui semblait sortir d'une âme écrasée par un désespoir infini.

Suspendant son souffle, Maurice souleva un coin du rideau, et regarda...

M. de Rohan était à moitié couché dans un grand fauteuil de velours rouge, sa pose languissante, l'étrange paleur de ses beaux traits souffrants et amaigris, rendue plus saisissante encore par la couleur foncée du haut

dossier qui leur servait de cadre; ses yeux levés vers le ciel et humides de larmes; sa bouche, douloureusement contractée par un sourire de sombre résignation; les rides précoces qui creusaient ses joues, tout enfin donnait à sa physionomie une expression navrante.

Il était vêtu de velours brun, et semblait avoir veillé toute la nuit; une écharpe de soie noire serrait son bras blessé contre sa poitrine, tandis que sa main gauche, toujours blanche et charmante, bien que cruellement effilée par la maladie qui laissait trop voir le réseau bleu des veines, retombait affaissée sur la frange cramoisie qui garnissait le bras du fauteil.

Les objets qui entouraient le chevalier, résumaient pour ainsi dire sa vie présente et sa vie passée, la magnificence et les joies des anciens temps, comme aussi les tristes désastres du jour.

Ainsi, dans cette chambre délabrée, on voyait, d'un côté, un creuset placé près du foyer éteint, des débris de charbon, deux ou trois feuilles de carton couvertes de figu-

res cabalistiques, et une baguette divinatoire, qui prouvait que le chevalier avait tout récemment encore cherché la *poudre de projection*, ce mystérieux arcane, qui, changeant tout en or, devait lui fournir des richesses inépuisables. Plus loin, c'était un christ de bronze aux pieds duquel M. de Rohan s'agenouillait parfois, alliant ainsi la superstition la plus outrée à un irrésistible instinct religieux. Ailleurs, sur une table grossière, c'était un téorbe incrusté de nacre et d'or, qui avait autrefois résonné sous les doigts de madame de Montespan; ici un précieux coffre d'ivoire, don récent et amoureux de l'électrice de Bavière; au mur délabré, était suspendu un portrait de la belle duchesse de Mazarin, représentée en Diane chasseresse; plus loin Selim, peint par Vander Meulen; puis épars çà et là, des livres de magie, des dés, des cartes, des exploits d'huissier, des requêtes menaçantes, de ces billets froids et humiliants par lesquels on refuse un service demandé, et enfin une dernière et terrible lettre de madame la princesse de Guémenée, lettre d'un laconisme

effrayant, et accompagnée d'un factum imprimé, dans lequel cette mère hautaine et inexorable répondait à son tour aux nombreux libelles de son fils, en retraçant avec une attérante vérité toutes les prodigalités, toutes les fautes de M. de Rohan, et parlant pour la première fois de l'enlèvement des papiers de famille, dont il s'était rendu coupable, en forçant l'hôtel de Guémenée ; conduit d'ailleurs, on l'a dit, à cet acte blâmable, par l'infernale influence de Latréaumont qui le voulait perdre à jamais.

C'était donc en se voyant sans biens, sans appui, sans amis, méprisé de quelques uns, indifférent à tous, détesté du roi, haï de sa mère... c'était donc en songeant avec désespoir au néant et à la vanité de ses souvenirs, aux exigeances implacables du présent, et au menaçant fantôme de l'avenir, que M. de Rohan avait poussé cette exclamation si poignante, qui, un instant, avait attéré Maurice sur le seuil du cabinet.

Pourtant elle entra...

Le premier mouvement de M. de Rohan, en voyant Maurice, mouvement qui ne put

échapper à la malheureuse femme, exprima le dépit et la honte, comme si le chevalier eût rougi d'être surpris dans un pareil accablement.

— Ah... déjà! — tels furent les seuls mots qui accueillirent Maurice.

— Oui, Louis, *déjà*, je viens mal à propos peut-être ; mais excusez-moi, car j'étais bien inquiète.

— Inquiète, et de qui? — dit-il brusquement.

— De qui? — répéta-t-elle en secouant la tête d'un air de doux reproche! puis avec un soupir de résignation, elle continua :

— Ecoutez-moi, Louis ; cette nuit, j'ai été cruellement agitée ; était-ce ce temps orageux? le bruit plaintif du vent?... je ne sais ; mais j'ai été assaillie de terreurs involontaires ; et puis, j'ai fait des rêves si étranges!... l'un était affreux! oh, affreux! — dit Maurice, en passant la main sur son front, comme pour en chasser un souvenir pénible, puis elle continua :

— Mais l'autre, oh! l'autre m'a consolée du premier. Enfin, comme il s'agissait de

vous dans ces rêves, je n'ai pu résister au besoin que j'avais, de venir me rassurer en vous voyant... c'est qu'aussi je suis si faible, si superstitieuse quand j'ai peur pour vous!

— Eh bien! vous le voyez, vos craintes ne signifiaient rien, maintenant... laissez-moi!

— Vous laisser! quand vous êtes ainsi?.. Louis? permettez que je demeure; vous souffrez, oui, vous souffrez, je le sens bien, moi! puis, malgré votre blessure, je le vois, vous ne vous êtes pas couché cette nuit, quelle imprudence!

— Ah! c'est la jalousie, maintenant!

— La jalousie?... non, Louis, non, ce n'est pas la jalousie qui m'amène; je viens, parce que j'ai de graves choses à vous dire.

— Au fait, oui, le véritable amour seul est jaloux, et peut-être vous vous intéresseriez davantage à ce que feraient M. de Lorraine ou M. d'Effiat, — dit amèrement M. de Rohan, en détournant ses regards de Maurice.

— Ah! qu'osez-vous dire, Louis? Encore ces horribles soupçons? mais, mon Dieu,

mon Dieu, que faire, pour vous prouver que c'est une calomnie infâme?

— Je ne sais... faites que je vous croie! la vérité doit toujours savoir convaincre, dit durement M. de Rohan.

— Mais enfin de quoi m'accusez-vous? que me reprochez-vous, Louis? quelle preuve avez-vous contre moi?

— Aucune... sans doute... oh! vous êtes adroite!..— dit le chevalier avec une ironie méprisante.

— Ah! c'est affreux, cela! — s'écria douloureusement la malheureuse femme comme si on l'eût frappée au cœur; puis elle ajouta avec un triste sourire, en se rappelant soudain qu'elle n'essayait plus depuis longtemps de convaincre M. de Rohan à ce sujet. — Tenez, Louis, ne parlons plus de cela... vous vous lasserez plutôt de m'accuser que je ne me lasserai de vous aimer... encore tout à l'heure, Louis, vous vous êtes écrié: *Mon Dieu, ayez pitié de moi*, et cela avec un accent si déchirant... Ah! Louis!... ne vous suis-je donc rien, plus rien? rien même dans le malheur, et pourtant, le ciel

sait si, à cette heure, vous avez besoin d'un cœur qui vous soit dévoué!

— Je ne prie personne de me plaindre, et quant à ce cri de douleur, eh bien, soit, — dit impatiemment le chevalier, — puisque vous étiez là,... à m'épier, vous m'avez entendu invoquer Dieu, demain probablement j'invoquerai le diable! ce sera moins monotone pour vous... si vous venez encore écouter à cette porte.

— Louis,... ne riez pas ainsi,... vous me faites frémir... Par grâce, songez donc à votre blessure!... Vous savez ce qu'a dit Maréchal : que les veilles vous étaient funestes.

—Vous avez raison, Maurice,— continua Rohan avec une amère ironie, — songeons à ma blessure, glorieusement reçue devant Maëstricht sous les yeux du plus grand roi du monde! Songeons à ma blessure, qui m'a valu tant de reconnaissance de sa part... A propos, S. M. n'a-t-elle pas envoyé un de ses gentilshommes s'informer de mes nouvelles, ce matin, Maurice?

— Louis, ne parlez pas de cela, vous savez combien ce sujet vous irrite.

— Vous avez raison, Maurice, cela est triste, parlons de sentiments plus doux, du cœur d'une mère, par exemple; parlons de la tendresse de madame la princesse de Guéménée pour moi,... cela sera plus gai, n'est-ce pas?

— Louis! Louis!

— Tenez, voici sa lettre et son factum imprimé, oui, de par Dieu, bel et bien imprimé, dans lequel elle fait tout au monde pour déshonorer le nom de son fils! Allons, courage, l'aîné de la maison est fou! et le puîné sera bientôt un traître!

— Ah! Dieu du ciel, mon rêve! — s'écria Maurice avec terreur; puis ne voulant point laisser voir à M. de Rohan combien elle était émue, elle continua... — Louis, je vous en conjure,... laissons à cette heure d'aussi affreuses plaisanteries, parlons de vous.

— Soit, parlons de moi! Voyons, par où commencerons-nous? par mes dettes? par le scandaleux procès qu'on m'intente? par le hideux abandon où me laissent tant de gens que j'ai obligés? par la haine implacable dont le roi, son ministre et sa maîtresse me

poursuivent? Voyons, choisissez, divine consolatrice, choisissez!... les sujets sont nombreux, et encore... voyez: Oreste oubliait Pylade, j'omettais mon intime ami le digne sieur de Latréaumont.

— Par pitié, pas le nom de cet homme! — dit Maurice avec un insurmontable effroi.

— Ah! vous êtes bien difficile à contenter. Je vous ai pourtant assez donné de sujets de conversation à choisir! murmura M. de Rohan, dont l'exaltation nerveuse et passagère céda bientôt à un abattement profond. Aussi, laissant retomber sa tête sur le dossier de son fauteuil, le chevalier mit sa main sur ses yeux, et après un long silence, s'écria: — Oh! que je souffre!!!

Il y avait quelque chose de si déchirant, dans ce long sarcasme, ainsi brusquement terminé par un cri de douleur et d'accablement, que Maurice ne put retenir ses larmes; puis elle s'approcha silencieusement de M. de Rohan, s'agenouilla à ses pieds sur un carreau, et le contemplant avec tristesse, elle attendit...

Bientôt, le chevalier, poussant un pro-

fond soupir, et tenant toujours ses yeux fermés, laissa languissamment retomber sa main sur le bras du fauteuil.

Maurice prit cette main brûlante et amaigrie avec une sorte d'hésitation timide, tant la pauvre femme craignait d'irriter, même par une caresse inopportune, cette nature si chagrine; mais voyant que M. de Rohan ne retirait pas sa main, Maurice jeta au ciel un regard de reconnaissance, et la baisa pieusement.

M. de Rohan ouvrit les yeux, et voyant l'expression angélique du beau visage de Maurice, dont les larmes continuaient de couler abondantes et muettes, il se sentit profondément ému, et lui dit avec tendresse : — Pardon à mon tour, Maurice, j'ai été bien cruel tout à l'heure. Ah! voilà comme on se fait haïr!

— Non,... Louis,... non,... voilà comme on se fait aimer puisqu'on se fait plaindre profondément. Mais puisque vous êtes plus calme, laissez-moi revenir sur un sujet qui vous a violemment ému tout à l'heure. Pardon, mon ami, mais il le faut; je vou-

lais vous en parler d'abord; mais voyant combien vous étiez nâvré, j'ai dû, au contraire, tâcher de vous distraire de cette pensée; aussi, maintenant, puis-je croire qu'ayant de la sorte exhalé toute l'amertume de votre âme, vous pourrez m'entendre avec tranquillité!

— Que voulez-vous dire, Maurice?

— Ecoutez-moi, Louis — reprit la jenne femme d'un ton solennel — sans pouvoir m'expliquer l'influence des songes et des présages, je ressens pourtant les craintes qu'ils éveillent en nous; aussi, j'ai la conviction qu'aujourd'hui, doit être pour vous un jour fatal et décisif, un jour duquel doit dépendre votre perte ou votre salut: Louis, vous êtes ruiné, vous êtes abandonné de tous; votre vie, en un mot, est devenue un supplice de chaque heure, un supplice si affreux, que vous n'espérez sortir de l'affreuse position où vous êtes... que par un crime! par une révolte armée contre votre souverain!

— Mort et furies! oui, cela est vrai! je tirerai l'épée contre lui... il le faut! il faut

que je me venge de mon abaissement et de ses dédains, dût-il m'en coûter la tête, — s'écria Rohan, sentant sa haine contre Louis XIV se réveiller à ces mots.

— Risquer votre tête! Louis, tel est donc le seul avenir qui vous reste?

— Le seul!

— Le seul, Louis, quel abîme!

— Eh! ne vaut-il pas mieux mourir ainsi que de mener l'éxécrable vie que je mène? Dévorer des outrages sans nombre, sentir à chaque heure mon sang se révolter contre mille exigeances basses et ignobles; souffrir les insolences d'un complice! n'avoir jamais un moment de calme, de sécurité; toujours se dire: que ferai-je?... que deviendrai-je? Ah! que cela est affreux!!...

— Oh! n'est-ce pas, Louis, que cela est bien affreux? — dit Maurice, en voyant avec une satisfaction secrète M. de Rohan quitter le ton ironique ou emporté qu'il avait conservé jusqu'alors, et s'appesantir avec une profonde tristesse sur l'horreur de sa position.

— Et en être arrivé là!... déjà là! moi

qui avais tant de chances de bonheur! moi! à qui tout souriait dans la vie!... moi! il y a six années encore, un des plus grands et des plus heureux seigneurs de la cour de France! en être là, mon Dieu!... Haï et méprisé de tous... traître et sacrilége... prêt à vendre mon pays à l'étranger! prêt à tirer l'épée contre mon souverain!... Quand le duc de Rohan tirait la sienne, lui! c'était pour servir une sainte cause! c'était pour défendre ses frères qu'on égorgeait, et qui lui criaient: *Secourez-nous!!* C'était beau! c'était grand, cela!... Mais moi! qui me pousse?... l'appât de l'or! le désir d'assouvir une misérable vengeance! et c'est pour cela pourtant que je vends mon nom!... le nom de Rohan! comme si ce nom était à moi seul!... C'est pour cela que mon complice, le rebut des hommes, colportant partout ma honte, envoie proposer à l'étranger de lui vendre ce nom, pour servir d'enseigne à une infâme trahison, sans être sûr seulement qu'on en veuille de ce nom!! Car on peut me refuser; on peut me trouver même trop faible et trop lâche pour faire un traître! O misère!

ô crime! ô mes beaux jours passés! Mais Dieu est sans pitié! il n'envoie le repentir que quand l'espoir est impossible! — dit M. de Rohan, en levant au ciel ses yeux désolés.

— Il se repent, mon Dieu! il se repent! il peut donc enfin être à moi! — s'écria Maurice, en poussant un cri de joie presque sauvage, et serrant le chevalier dans ses bras avec un geste de possession d'une énergie sublime.

Puis, avant que M. de Rohan, stupéfait, eût pu prononcer une parole, la jeune femme prit la main du chevalier dans les deux siennes, tourna vers lui son adorable visage rayonnant de bonheur, et lui dit: — Pas un mot, Louis, pas un mot après celui-là: *repentir!* oh! ce mot dans votre bouche! il dit tant... il dit tout pour moi!!... Aussi, laissez-moi vous contempler un moment ainsi... heureux comme vous l'êtes à cette heure dans ma pensée... heureux comme vous pouvez l'être si vous le voulez! Heureux! Louis! heureux! oh laissez-moi joindre ce mot à votre nom; cela me semble un bon présage de plus!

— Enfin, Maurice, me direz-vous... ?

— Oui, je vous dirai, mon Louis bien aimé, je vous dirai tout! Vous allez savoir mes deux rêves! le bon et le fatal... oui, le fatal aussi!... car j'hésitais encore de vous confier ce que j'avais à vous dire... mais après ce mot: *repentir*, après les espérances infinies qu'il éveille en moi, je me sens maintenant du courage.

— Eh bien, ces rêves? ces rêves?

— Ces rêves, Louis, résumaient les deux seuls partis qui vous restent à prendre... l'un bon et l'autre fatal, comme ces songes.

— Mais le fatal, le fatal, qu'annonçait-il?

— Dans celui-là, — dit rapidement Maurice, comme si chaque mot lui eût brûlé les lèvres: — Je vous voyais aujourd'hui décidé à conspirer; et au même instant... derrière vous, se dressait une horrible et gigantesque figure... c'était Latréaumont; il avait une hache sanglante à la main... Ah!..

— Latréaumont!! — s'écria Rohan, pâle d'effroi. — Latréaumont!

— Oui, — dit Maurice, respirant à peine; — enfin... il était... le bourreau, et vous étiez sur l'échafaud...

— Sur l'échafaud! — répéta sourdement le chevalier... — sur l'échafaud!

Un assez long silence suivit ces paroles.

Plusieurs fois Rohan eut malgré lui quelques tressaillements nerveux; il éprouva de vagues terreurs; son front se mouillait de sueurs... puis, peu à peu il se calma... Maurice essuya ses larmes et reprit bientôt, comme si elle se fût sentie soulagée d'un poids énorme.

— Ecoutez-moi bien, Louis; voici mon autre rêve... mon seul rêve maintenant... Aussi, peut-être serai-je diffuse; car l'image est douce et riante... Ecoutez-moi: Tout au fond de la Bretagne, au bord de la mer, presque caché dans les grands bois, près Saint-Pol de Léon, il existe un vieux manoir...

— Ah! mon pauvre château de Penhoet, — dit M. de Rohan avec un soupir de regret, en songeant qu'il avait vendu à vil prix cette terre dont parlait Maurice.

— Eh bien! dans mon rêve, au lieu de continuer ici cette vie misérable et dégradante dont vous rougissez! cette vie dont le

terme est un horrible et sanglant abîme, c'était dans ce château qui vous appartenait encore, que vous vous retiriez avec les trois fidèles serviteurs qui vous restent! — continua Maurice.

Et d'un mouvement plein de grâce, elle imposa silence à M. de Rohan qui voulait parler.

— Mais avant de quitter Paris vous alliez trouver madame la princesse de Guémenée...

—Revoir ma mère? jamais!!! par le ciel, jamais!

— Dans mon rêve, vous alliez trouver votre mère, — reprit gravement Maurice, — et vous lui disiez: « Madame, j'ai eu de « grands torts, je vous en demande pardon; « oubliez-les, je pars... mais que ce ne soit « pas du moins en emportant le courroux « d'une mère, car vous m'avez maudit, « madame! »

— Jamais je ne reverrai ma mère! et d'ailleurs qu'importe sa malédiction?

— La malédiction d'une mère est toujours fatale et terrible, Louis, — dit Maurice en montrant le ciel; — aussi, je vous

le répète, vous alliez trouver votre mère; alors madame de Guémenée, qui a été bien sévère pour vous, Louis, touchée de votre soumission, vous pardonnait... ensuite vous demandiez une audience au roi.

— Vous êtes folle, Maurice... mille fois folle, en vérité!

— Dans mon rêve, Louis, vous disiez au roi: — « Sire, je le vois... j'ai toujours le « malheur de déplaire à Votre Majesté ·... « Je quitte donc à jamais la cour, inconso-« lable, pauvre et blessé. De tant de splen-« deurs évanouies par ma faute, je ne re-« grette amèrement qu'une chose... l'hon-« neur que j'avais de vous servir; mais à « cette heure, Sire, laissez-moi vous deman-« der à genoux une grâce qu'on ne refuse « ni aux exilés ni aux mourants.... le pardon « et l'oubli de mes torts. »

M'humilier encore une fois devant lui! plutôt mille fois la mort!... Continuez, Maurice, bien que ce soit une triste raillerie.

— Je n'ai jamais plus sérieusement parlé, Louis, vous allez le voir: n'ayant donc plus

rien à vous reprocher ni envers votre mère ni envers le roi, vous payiez vos dettes, vous partiez et vous arriviez en Bretagne. Le château de Penhoet est petit, mais logeable... votre goût faisait le reste ; sa position est sauvage et majestueuse, et bien souvent, mon Louis, je vous ai entendu vanter la fraîcheur et la beauté de ses eaux. Peu à peu votre santé, si chancelante, se retrempait à cet air vif et pur de la Bretagne ; votre âme se rassérénait au milieu de ces solitudes riantes et tranquilles ; les bois sont immenses, et vous pouviez vous y livrer à votre passion pour la chasse, puis vous aviez de bons livres, du repos et une conscience paisible ; chaque jour enfin vous trouvait sinon joyeux, du moins calme.

— Oh ! le calme... le calme ! — dit Rohan avec un accent de regret déchirant,

— Ensuite, continua Maurice, comme vous êtes bon et humain, comme vos vassaux sont pauvres, vous leur faisiez un peu de bien pour vous distraire, et ces doux soins vous aidaient encore à vivre ; enfin, cette existence était simple, monotone peut-être,

mais heureuse et indépendante entre toutes, si on la compare aux terribles jours que vous menez ici ; de plus, il était digne de votre nom ; car c'était quelque chose de noble et de touchant à la fois, que de voir un jeune prince d'une des plus illustres maisons de France, ayant l'énergie de sa position, se résigner avec courage à cette vie solitaire et bienfaisante !

Encore une fois, il faut se rappeler l'existence inquiète et tourmentée, les privations même de plus d'une sorte que supportait M. de Rohan, ainsi que l'extrême versatilité de son caractère, pour comprendre avec quelle sorte d'avide curiosité il se prit à écouter Maurice lui peindre ces jours si paisibles et si heureux ; aussi, se laissant aller à son impression du moment, il dit :

— Mais, Maurice, est-ce que dans votre rêve je vivais seul... tout seul à Penhoet ?

— Non, Louis, — dit-elle timidement, — dans ce rêve, vous m'aviez permis de vous accompagner. Vous aviez en moi une amie dévouée, toujours attentive à chasser le moindre souci de votre front, à prévenir

vos vœux, à tâcher de varier tous les moments de cette existence retirée, par les ressources inespérées que peut donner le désir de plaire; aussi, dans ce rêve de bonheur et d'amour, j'arrivais enfin à vous rendre... à vous voir complètement heureux.

— Ah! Maurice! Maurice! — dit tristement M. de Rohan, — que cela est cruel à vous de jouer de la sorte avec le bonheur, chose sacrée s'il en est! Et quand je pense, — ajouta-t-il en poussant un profond soupir, — qu'avec ce que j'ai mille fois hasardé sur une carte, je pourrais aujourd'hui réaliser ce rêve!

— Eh bien, ce rêve que Dieu m'a envoyé... grâce à sa bonté, sans doute... il peut exister... Dites un mot, dites que vous le voulez seulement, et ce rêve devient une réalité. Oui, car si je suis venue ici, c'était pour vous demander à deux genoux que cela fût ainsi, — s'écria Maurice en épiant le regard de M. de Rohan avec une indicible anxiété.

— Comment?

— Louis... mon Louis bien-aimé, ce rêve

peut se réaliser en acceptant ce que je vais vous proposer !

— Mais dites... au nom du ciel... dites donc.

— Pour la première fois depuis cinq ans, Louis, laissez-moi vous rappeler avec bonheur, que je suis venue à vous, et que je vous ai tout sacrifié; ce n'est pas un reproche que je vous fais au moins, Louis, non! Je vous dis cela, seulement pour vous prouver que ce que je viens vous offrir à cette heure, est bien peu auprès de ce que je vous ai déjà donné; en un mot, Louis, il vous faut payer vos dettes, partir et vivre honorablement, vous devez cent mille livres; la terre de Penhoet en vaut le double... elle est à vendre... Je suis libre de ma fortune... acceptez de moi ces trois cent mille livres et partez!

— De l'argent à moi, madame! de l'argent!... un prêt qu'il m'est impossible de vous rendre, ah! — s'écria M. de Rohan en se levant avec un fier dédain.

Maurice le regarda un moment en silence; puis bientôt rougissant d'indigna-

tion, elle s'écria avec amertume : — Allez ! c'est infâme ce que vous dites là... Et voilà pourtant les hommes ! voilà pourtant ce qu'ils osent appeler leur délicatesse ! Quelle misérable dérision !... Ainsi moi, pour cet homme, j'ai oublié mes devoirs, ma famille, la position que ma naissance m'avait faite ; à cet homme j'ai offert tout cela, et il a tout accepté, sans scrupules et sans remords ! Sans scrupules et sans remords, il a flétri, aux yeux des hommes, ce que les trésors du monde ne pourraient jamais payer, la réputation d'une jeune fille ! Sans pitié... il m'a déshonorée enfin ! ! Et puis à cette heure viennent les nobles sentiments, comme ils disent. Et pourquoi ? pour accepter un peu d'or que j'ai. Mais, âme sordide et vénale que vous êtes ! vous mettez donc l'argent bien au-dessus de l'honneur, puisque vous n'osez pas prendre l'un, et que vous osez abuser de l'autre ?

— Mais de l'argent,... Maurice,... de l'argent,... encore une fois songez donc que c'est une honte !

— En vérité ! — s'écria Maurice avec une

éclatante ironie. — La honte vaut les scrupules; il reçoit de l'argent de l'étranger, pour commettre un crime, pour s'armer contre son roi, pour risquer sa tête sur un échafaud, et il hésite maintenant à accepter un misérable service d'une femme qu'il a perdue!

— Maurice,... Maurice,... cela est impossible... Scrupule ou folie,.. cela ne se peut. Je ne puis... Je ne dois pas accepter.

— Mais, mon Dieu! mon Dieu! que voulez-vous donc faire alors? Nous perdre tous deux? car, vous le savez bien, désormais comme toujours, je vivrai de votre existence! Ma vie est en vous et à vous, de près ou de loin. que vous le vouliez ou non, elle est enchaînée à la vôtre! Encore une fois non... non je ne puis plus long-temps vous voir aussi malheureux, je vous le dis, Louis! ces rêves sont un avertissement du ciel; par grâce, ne me refusez pas : que voulez-vous que je fasse de cette fortune, moi? à quoi me sert-elle puisqu'elle ne vous est rien? Par pitié! acceptez, Louis, acceptez!!

—Non! non! vous dis-je... mille fois non.

Après avoir longuement attaché sur Rohan un regard pénétrant, Maurice sourit tristement, et dit en lui tendant une lettre :
— Tenez, pauvre âme malade,... lisez.

Et Rohan parcourut la lettre que Maurice lui présenta. — Que vois-je ! vous, Maurice?... vous, chanoinesse du chapitre de Munich?

— Oui, Louis, ce dernier mot de moi assure mon entrée au chapitre, toutes les formalités sont ainsi remplies.

— Mais à quoi bon?

Maurice répondit avec une calme et noble simplicité :

— Pardon, Louis,... mais je vous ai deviné... Oui, vous sachant assez malheureux pour ne pas croire à un dévouement saint, religieux, sans arrière-pensée, j'ai voulu m'engager par des liens indissolubles, afin que si vous acceptiez mes offres, jamais vous ne puissiez vous croire lié à mon avenir par la reconnaissance.

— Ah! — s'écria Rohan en se cachant la figure, écrasé de honte, car il sentait que Maurice avait justement pressenti qu'il ré-

pondrait à une offre loyale et grande par une basse et ignoble défiance; qu'il craindrait enfin que le but caché de Maurice, en se montrant si généreuse, ne fût de se *faire épouser plus tard*. Mais en reconnaissant tout ce qu'il y avait de dévouement et de prévoyante tendresse dans l'action de la jeune femme, M. de Rohan parut si douloureusement accablé sous le poids de la confusion et du remords, que Maurice se sentit prête à pleurer.

— Oh! mon Louis bien-aimé! — lui dit-elle avec un accent de tendresse inexprimable, — si vous saviez combien je vous plains d'avoir de telles pensées! de ne pouvoir croire à rien de noble et de pur!... Pauvre âme! n'est-ce pas vous qui en souffrez le premier, et le plus cruellement? Mais enfin, qu'importe, je saurai bien vous forcer à croire à mon amour, et un jour... *mon jour* viendra!... Ainsi, Louis, acceptez, je vous en conjure, acceptez et partez!! Si vous voulez me permettre de vous accompagner, si la vie dont je vous ai parlé vous convient, je puis vous suivre en Bretagne, car la rési-

dence au chapitre n'est pas obligée ; si vous préférez partir seul, je me rends à Munich. Mais, avant toutes choses, acceptez et partez ! Au nom du ciel, partez ! vous m'épouvantez ici... Ne voyez-vous pas que ces songes-là sont un avertissement du ciel ? Ah ! cet homme surtout ! cet homme ! il me fait horreur, c'est lui qui a causé toutes vos infortunes ; à tout prix fuyez-le, Louis, fuyez-le ! car, j'en suis sûre, c'est votre mauvais génie ! !

— Oui, comme tu es mon bon ange, toi ! — s'écria le chevalier avec ivresse en se jetant aux pied de Maurice.

— Louis, que dites-vous ?

— J'accepte !... j'accepte !

— Il est sauvé... O mon Dieu ! mon Dieu ! je te rends grâces, il est sauvé ! dit Maurice en tombant à genoux devant le crucifix, et joignant ses mains avec ferveur.

— Oui, j'accepte ! reprit M. de Rohan avec un inexprimable élan de confiance et de tendresse ; oui, mon ange, ma bien-aimée Maurice ! j'accepte ! j'accepte... Ah ! tiens, je le sens là, le bonheur arrive, le malheur

s'en va! jamais cette voix ne m'a trompé. J'accepte... Je ferai tout ce que tu voudras, demain je verrai ma mère, demain je verrai le roi!

— Louis! mon bien-aimé Louis! — Et Maurice pouvant à peine le croire le regardait en extase.

— Et puis, nous partons pour Penhoet... Mais, je ne pars qu'à une condition... c'est que cette admission au chapitre de Munich est nulle! — et Rohan la déchira; car, j'ai mes droits aussi, madame, à vous posséder! et si le chapitre de Munich est le plus noble de l'empire, la maison de Rohan ne lui cède en rien! — dit le chevalier avec une grâce charmante.

— Et tu acceptes? et tu verras ta mère?... tu verras le roi?

— Je verrai ma mère! je verrai le roi, et j'accepte, te dis-je!!... j'accepte tout avec bonheur!!... avec fierté... avec orgueil; parce que, vois-tu, Maurice, maintenant, cette pensée, que je te devrai tout, m'enivre et me transporte! parce que cette pensée double pour moi le prix de tout! ainsi, être

heureux, sera encore te prouver ma reconnaissance! puisque tout sera pour toi ! puisqu'enfin je ne pourrai pas même respirer le parfum d'une fleur, sans me dire : Encore merci à Maurice, à qui je dois tout! merci à Maurice qui m'a rendu à ma mère, à mon roi, à mon pays!! Merci, enfin, à toi, mon Dieu, qui m'as envoyé cet ange, de ton saint paradis!

— Louis, Louis... ah! je suis bien heureuse.

— Et puis, vois-tu, quand, à force d'amour, je t'aurai fait oublier ma vie d'autrefois, ces cinq années pendant lesquelles tu m'as rendu dévouement et tendresse, pour froideur et cruauté!!... quand enfin je me serai fait pardonner tant de méchants souvenirs, et que tu me trouveras digne d'être à toi devant Dieu! comme je l'ai été devant ton amour... Alors, Maurice, alors, à deux genoux devant toi, ma bien-aimée, je te dirai : Viens, le chapelain nous attend!

— Ah! Louis! pardonne-moi, mais je voudrais que nous pussions partir à l'heure même!

— Folle, tu crains ma faiblesse, n'est-ce pas? tu crains mon caractère indécis et changeant?... Ah! moi aussi, comme toi j'aurais craint cela tout-à-l'heure!... mais plus à présent, Maurice... plus à présent. L'homme qu'une main divine arrache de l'abîme... sert bien fort cette main dans les siennes, va!... et il n'y a pas de puissance humaine capable de l'en séparer.

— Oh! vrai, dis? oh! je t'en supplie, rassure-moi... tiens... je ne sais... mais je te crois... et malgré cela, j'ai peur...

— De qui? de cet homme de ton rêve, de ce misérable, que j'ai recueilli chez moi par pitié?... Assez long-temps, Maurice, j'ai toléré ce sauvage matamore!... C'était l'ours privé qu'on tient à la chaîne.... il me divertissait parfois, je l'avoue.... mes jours étaient si vides et si longs! mais à présent, Maurice, à présent que j'ai un avenir immense devant moi, mais à présent que j'ai à expier toute une vie de désordre et de faiblesse, par une vie plus noble! mais à présent, Maurice, que j'ai à me rendre digne

d'un nom, que je ne te donnerai que resplendissant d'honneur et lavé de toute souillure... à présent, le temps de l'insouciance et du désordre est passé... Qu'à cette heure on me chasse cet homme ! Dans la splendeur de leur cour souveraine, mes ancêtres avaient aussi de ces gladiateurs bouffons et insolents, pour amuser leurs hôtes ; mais s'ils devenaient à charge ou trop familiers, on les chassait sur l'heure.

— Ah ! ah ! nous allons donc voir, mille triple-dieux. si ce sera toi ou cette gaupe qui me chasserez de céans, monsieur l'homme aux ancêtres souverains ! — dit tout-à-coup une grosse voix moqueuse.

C'était Latréaumont;... depuis dix minutes, il écoutait à travers le carreau brisé de la porte.

Maurice poussa un cri terrible, ouvrit une petite porte placée près de la cheminée, et disparut...

Le chevalier de Rohan, pâle comme un mort, demeura d'abord debout, immobile ; regardant Latréaumont d'un air fixe et ha-

gard, tandis que sa main crispée serrait convulsivement l'angle de la table sur laquelle il s'appuyait.

— A nous deux maintenant, cher fils repentant! cher sujet soumis!... Tonnerre et sang! beau tourtereau! comme nous traitons nos amis absents! ah! ah! tu mérites les étrivières et tu les auras bonnes, mon petit saint du paradis! ajouta le colosse en jetant sur le chevalier un regard audacieux et méprisant.

CHAPITRE XIX.

Le Mauvais Génie.

. . . . Rheni mihi Cœsar in undis
Dux erat. . . . hic socius : facinus quos inquinat, æquat.

(LUCAIN, v. 289.)

Au passage du Rhin, César était mon général ; il est ici mon compagnon : le crime rend égaux les complices.

Il y eut ensuite un moment de silence terrible, pendant lequel Latréaumont et M. de Rohan se mesurèrent des yeux ; enfin ce dernier, sortant de sa stupeur, saisit une épée accrochée au mur, et se précipita sur le colonel, qui, vêtu comme on l'a vu aux

Trois-Cuillers, avait sa rapière au côté; la tirant aussitôt, il attendit le chevalier d'un air insouciant et dédaigneux.

— Sors d'ici ou je te tue! — dit M. de Rohan en brandissant son épée de la main gauche, la seule qu'il eût de libre.

— Je résterai et tu ne me tueras pas, — dit le partisan, tandis que d'un vigoureux liement de fer il désarmait le chevalier. L'épée de M. de Rohan tomba aux pieds de Latréaumont, qui la prit aussitôt, la brisa sur son genou, en jeta les morceaux par la porte, puis remettant sa rapière dans le fourreau, il dit de son air insolent et railleur :

— Comment! nous avons bobo à notre pauvre petite menote droite? nous ne savons pas tirer de la gauche, et nous voulons lutter avec la griffe de fer de l'ours? hein?... de l'ours, qui saute pour avoir sa pitance, de cet honnête ours qui nous divertit, et que pourtant nous voulions chasser tout-à-l'heure?

— Enfer!... enfer!... — dit sourdement M. de Rohan.

— Ah. oui, c'est fâcheux, — reprit le

colonel, en s'asseyant lourdement dans un fauteuil, et mettant son épée sur ses genoux, — c'est fâcheux? Adonis voudrait bien avoir les bras d'Hercule! mais le bon Dieu est juste et n'a pas voulu. Ah! çà, ce que je veux, moi, avant de causer, c'est boire, et dans mon grand verre... car je crève de soif! — Et l'impudent personnage tira la sonnette dont le cordon pendait près de lui.

Ce dernier trait d'audace exaspéra le chevalier, qui, saisissant Latréaumont au collet, lui cria : — Hors d'ici, te dis-je.. hors d'ici.

— Allons, voyons, essaie! — dit Latréaumont en éclatant de rire, et ne faisant autre chose pour rendre vains les efforts de M. de Rohan, que de rester immobile, le chevalier étant trop faible pour seulement remuer cette masse énorme.

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! — s'écria M. de Rohan avec désespoir en levant les yeux au ciel; — et je suis sans force et blessé!!

A ce moment, Dupuis, vieux valet de

chambre, entra, averti par la sonnette.

— A boire, drôle! et dans mon grand verre! — lui dit Latréaumont.

— Dupuis! — s'écria le chevalier, balbutiant de colère et montrant Latréaumont, — chasse-moi cet homme, chasse-le... jette-le dehors à l'instant, et s'il résiste .... tue-le comme un chien!!

Dupuis trouvant sans doute la commission peu facile, et d'ailleurs habitué à ces sortes de scènes, malheureusement trop fréquentes entre son maître et Latréaumont, demeura pâle, interdit, et se contenta de répondre : — Mais, monseigneur...

— Comment! je ne serai pas obéi chez moi!... mais, misérable... je te dis de le chasser... de le tuer... m'entends-tu?

— Hélas! monseigneur! — Et Dupuis montrant ses cheveux blancs au chevalier, fit un mouvement significatif qui témoignait de sa faiblesse et de la force athlétique du colonel, qui, d'un sang-froid révoltant, ses mains croisées sur son énorme ventre, sifflait une fanfare en faisant tourner ses pouces, et n'interrompit son sifflement que

pour dire à Dupuis : — Je t'ai déjà demandé à boire, vieux drôle... et dans mon grand verre ! !

— Mais François, mais L'Andouiller sont là ! — s'écria M. de Rohan, écumant de colère ; — dis à L'Andouiller de charger sa carabine et de venir... Je te dis que je veux qu'on me le tue ! ! !

— Monseigneur, — dit Dupuis tout tremblant, — ni L'Andouiller, ni maître François ne sont là... et...

— Ah ! — fit M. de Rohan en portant la main à son front avec un geste désespéré ; puis son regard retombant sur la table, il y vit un pistolet, le saisit et ajusta le colonel, en disant : — Je t'échapperai donc enfin ! — Il tira...

— Miséricorde, au secours ! au secours ! — s'écria Dupuis en se sauvant épouvanté, — au secours ! !

Le coup parti, la fumée dissipée, le chevalier vit avec terreur Latréaumont sous son immense perruque noire, toujours assis, toujours sifflant, toujours tournant ses pouces... il n'était pas blessé.

Le chevalier stupéfait regarda le mur auquel s'adosait le colosse ; la trace de la balle n'y paraissait pas.

— Si tu es Satan, si la balle s'évapore, voyons donc la crosse ! — dit-il ; — et dans sa rage il lança le pistolet à la tête de Latréaumont ; mais l'arme mal dirigée n'atteignit le colonel qu'à la joue, légèrement, il est vrai, mais assez pour lui causer une vive douleur.

— Tonnerre et sang ! — s'écria le géant en se dressant furieux, et se précipitant sur le chevalier en levant sur lui sa large main.

— Ne me frappez pas ! oh ne me frappez pas ! ce serait infâme... je suis blessé ! — s'écria le malheureux chevalier avec une expression de honte et de frayeur impossible à décrire, en étendant son bras suppliant vers le colosse.

— Mais alors, — dit ce dernier en reprenant son sang-froid, et abaissant violemment le bras délicat et frêle que lui tendait M. de Rohan, dont il serra le poignet à le briser : — mais alors, puisque tu es blessé,

mon fils soumis, pourquoi lever la main sur moi! hein?

Et il avança d'un pas lourd, dominant de toute sa hauteur M. de Rohan, qui, presque machinalement, recula aussi d'un pas, à demi ployé en arrière... les yeux hagards et fixes... — On eût dit la statue gigantesque du commandeur, serrant le débile poignet de don Juan dans sa formidable main de pierre!!

— Pourquoi vouloir tuer son tendre ami, mon sujet fidèle et repentant? — hein? — dit le colosse en avançant un autre pas sur le chevalier, qui reculait à mesure, les cheveux hérissés, le regard attaché sur celui du colonel, avec une indéfinissable terreur.

— Pourquoi vouloir séparer nos deux tendres cœurs? pour aller faire le tourtereau à Penhoet. Pourquoi nous quitter? nous qui sommes si bien ensemble, hein?... Mais bath! Je suis bon homme; tu en seras quitte pour *des manchettes,* et papa Latréaumont te pardonne!

Et le géant, ayant ainsi conduit M. de Rohan à reculons, pas à pas jusqu'à son

fauteuil, le força rudement à s'y asseoir, ce que fit le chevalier en poussant un cri de douleur, car Latréaumont lui avait fortement froissé le poignet.

Et M. de Rohan, tombant anéanti, cacha sa tête sur son bras ; et dans un accès de rage impuissante, il pleura. . . . .
. . . .

Latréaumont attisa le feu, et alla se rasseoir dans un fauteuil, en disant : — Avec tout ça, je n'ai pas bu.... et je crève de soif!

Il sonna... Personne ne vint.

Cette scène avait été horrible ; le jour était sombre et bas ; la pluie fouettait les vitres ; le vent gémissait à travers les immenses pièces démeublées qui conduisaient au cabinet de M. de Rohan ; le plus effrayant silence régnait dans cette solitude, et le malheureux chevalier s'y trouvait seul, blessé, faible et souffrant, à la merci de son terrible complice, toujours prêt à abuser de sa force athlétique, et pouvant, là surtout, le faire impunément.

Quant au coup de pistolet, Latréaumont,

habitué aux emportements du chevalier, et qui s'attendait un jour ou l'autre à un tel accident, avait prudemment, depuis longtemps, ôté la balle de cette arme.

M. de Rohan, nerveux comme il l'était, continuait de pleurer : on entendait ses sanglots.

— Nous avons donc toujours du chagrin ? — dit le colosse de son air impudent.

A ce dernier sarcasme, le malheureux chevalier redressa son beau visage, pâle et défait, se leva, essuya ses yeux, et d'une voix entrecoupée par une sorte de tremblement saccadé, il dit à Latréaumont :

— Monsieur... vous êtes le plus fort... je suis faible et blessé ; je ne puis vous mettre à cette heure hors de chez moi ; c'est donc à moi de sortir !

— Pas de ça, mon doux berger, mille triple dieux! Nous irions tout de suite demander pardon à maman Guémenée, ou vouloir le bon roi Louis XIV. — Et Latréaumont ôta la clef de la porte par laquelle Maurice s'était enfuie, et alla fermer celle de la galerie.

— Bien, bien, — monsieur, dit Rohan avec un sourire convulsif; — j'attendrai....

— Soit; alors, en attendant, causons de nos affaires, et quand tu m'auras entendu, tu changeras d'idée.

Le chevalier fit un mouvement de dédain, prit son mouchoir qu'il mordit, pour calmer son irritation fiévreuse, et ne prononça pas une parole.

Alors, Latréaumont tira la Gazette de Bruxelles de sa poche, la jeta sur la table devant Rohan, et lui dit : — Lis cela! car je l'ai bien gagnée à *Pointe-Pointe*, mille espadons!

Rohan détourna la tête.

— Soit; ne lis pas, et pourtant c'est la Gazette de Bruxelles, qui va te faire ouvrir de fameuses oreilles; car Monterey accepte, mon cher; il donne cinquante mille livres d'avance pour commencer la rébellion; plus cinquante autres mille livres dans un mois; et aussitôt que les derniers arrangements seront pris à Bruxelles, six cent mille livres à compte sur les deux millions, pour jouer notre grand jeu et commencer le branle!

C'est pourtant ainsi que je fais tes affaires... moi! vilain ingrat!! et quand j'arrive, je te trouve tout coups d'épée et de pistolet à mon égard!!... Mais allons! en faveur de cette bonne nouvelle, je serai bon prince... Voyons... venez baiser papa Latréaumont, et dire que vous ne le ferez plus!

Rohan ne répondit pas à cette insolence, et continua de mâcher son mouchoir avec une rage muette.

— Ah! nous ne voulons pas faire causette aujourd'hui, petite capricieuse? eh bien, je parlerai pour deux. — Et élevant la voix, le colosse ajouta : — Monterey, gouverneur général des Bays-Bas, accepte ton nom, chevalier de Rohan-Montbazon-Guémenée-Soubise! et te reconnaît pour chef suprême du complot dont le but est 1° d'établir violemment la république en Normandie d'abord, puis en France. Ensuite 2° d'abattre le roi Louis XIV de son trône, à l'aide d'un soulèvement, appuyé des armes étrangères. Y es-tu, à cette heure, mon fidèle sujet?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur... Comme je ne puis pas plus vous

empêcher de parler, que d'être chez moi,... continuez si bon vous semble!

— Ah! très-bien. Monterey n'attend donc plus pour agir que nos dernières instructions; la flotte hollandaise, aussitôt qu'il les aura reçues, croisera devant Honfleur et Quillebœuf avec les troupes de débarquement à bord, jusqu'au moment où nous aurons fait le signal convenu: maintenant je crois que nous ferons bien d'envoyer de nouveau Van-den-Enden à Bruxelles...... Dans un mois il sera de retour, et nos affaires seront en bon train, car il est fort compté là-bas, Monterey en fait grand cas... et sous mille rapports, c'est un parfait émissaire. Hein? que t'en semble?

— Monsieur, — répondit Rohan, avec ce calme forcé que donne la conscience d'une colère impuissante, — désormais je veux, et j'entends demeurer seul et maître chez moi; j'aviserai aux moyens d'y parvenir sûrement; et une fois guéri, vous me ferez raison de tant d'outrages. Quant aux propos que vous tenez contre le service du roi, comme je ne suis pas un délateur, je vous

donne ma parole de gentilhomme que cela restera entre vous et moi ; mais je vous dirai de plus, monsieur Duhamel de Latréaumont, et vous devez me comprendre, que *je n'ai conspiré*, *ne conspire et ne conspirerai jamais* contre le service de S. M. Est-ce clair, monsieur ?

— Et moi je te dis, monsieur de Rohan-Montbazon-Guémenée-Soubise, *que tu as conspiré, que tu conspires, et que tu conspireras* contre le service de S. M. Est-ce clair ?

— Je vous défie, monsieur, de me prouver d'abord que j'ai conspiré !

— Ah ! tu n'as pas conspiré !... ah ! tu ne conspire pas ?

— Les preuves, monsieur ?

— Les preuves !...

— Oui, les preuves, les *preuves écrites ?*

Latréaumont fronça ses sourcils, se mordit les lèvres, mais après quelques minutes de silence il répondit froidement :

— Ah ! nous jouons ce jeu-là, belle infante ? J'avais prévu le cas, et mes précautions sont prises... Ecoute-moi bien, che-

valier ; — et le colonel prit un ton beaucoup plus sérieux qu'il ne l'avait eu jusque là ; — puisque tu oublies ainsi tes promesses, ta vengeance, ton espoir et ton ambition ! moi qui n'oublie rien, je veux ton nom et ta personne pour notre complot, et mille massacres ! je l'aurai ! comme je m'appelle Jules Duhamel de Latréaumont, ou sinon prends bien garde !

M. de Rohan fit un sourire de dédain.

— Louis ! pour la dernière fois, il s'agit de conspirer ? Est-ce oui ? est-ce non ?

— C'est non ! non ! mille fois non ! et encore non ! — s'écria Rohan.

Latréaumont attacha un instant sur le chevalier son regard pénétrant, et continua :

— Puisque c'est mille fois non, il ne te reste donc que deux partis à prendre : ou dénoncer le complot, ou t'en aller avec ta Maurice, sans conspirer davantage ! !...... Quant à dénoncer, tu n'oserais pas, il y a en toi trop de noble et vieille race ; c'est un sot scrupule, mais tu l'as, tu ne dénonceras donc pas le complot !... Il te reste alors à

t'en aller et à n'y plus prendre part!... Or, tu sais si, quand je veux, je veux ! ! Eh bien, aujourd'hui, comme demain, comme toujours... à l'avenir, enfin, du moment où je te vois hésiter une minute.... tu entends bien, hésiter une minute à continuer de conspirer, la minute d'après, *toi, Van-den-Enden, Nazelles, ta Maurice et moi* nous sommes tous cinq jetés à la Bastille, comme coupables d'un complot contre la vie du roi et la sûreté de l'État... complot dont tu es le chef, comprends-tu ?

Rohan demeura stupéfait, il ne comprenait pas encore.

— Or, sur le pied de faveur et de tendresse où tu en es à cette heure avec Pacha XIV, son visir Louvois, et sa Sultane Montespan... tu vois clair et net ce qui t'attend, mon doux agneau égaré, bêlant après le bercail ? — Et le colonel fit un horrible geste circulaire en se contournant le cou avec la main.

Le souvenir de l'affreux rêve de Maurice, dans lequel Latréaumont lui avait apparu sous la figure d'un bourreau, traversa la

pensée de M. de Rohan, brûlante et aiguë comme un trait de feu; souffrant, nerveux, accablé par tant d'émotions si rapides et si contraires, les idées du chevalier commencèrent à se troubler; il regarda Latréaumont avec une stupeur égarée, et ce fut d'une voix éteinte, vague et inarticulée, qu'il répondit au colonel : — Je ne sais pas ce que vous voulez me dire, moi! — et M. de Rohan frisonnait malgré lui.

— Non?... Eh bien, voilà ce que je veux te dire, moi! si tu refuses de conspirer davantage... Je prends une de ces plumes-là... et là... devant toi... sur cette table-là... je t'écris... tu m'entends bien? je t'écris à toi, monsieur Louis de Rohan, une longue lettre confidentielle, dans laquelle je développe et je raconte, point par point, nos plans, mes voyages et mes tentatives en Normandie, l'explication de *la Gazette de Bruxelles*, le projet des Hollandais, les propositions que je viens de faire en ton nom à Monterey, la réponse de ce ministre, les formules de république et les placards que Van-den-Enden a écrits de sa main; dans

ma lettre je nomme Nazelles et ta Maurice sachant l'affaire; je t'annonce qu'il y a bon espoir, j'ajoute force injures contre le grand monarque, force allusions à ta haine contre lui, et à ses mépris pour toi, un mot cruel et insultant sur Louvois, un autre idem sur la Montespan, etc... puis, je fais tomber le tout dans les mains dudit marquis de Louvois. Comprends-tu maintenant?

Ce projet était si infernalement conçu, que Rohan, épouvanté de son audace, respirait à peine : — Mais vous vous perdez vous-même, — dit-il presque machinalement.

— Est-il enfant!! Eh! mille échafauds! certainement oui, je me perds!... que m'importe à moi? qu'ai-je à risquer maintenant? Je suis ruiné puisque tu es ruiné, je suis trop connu et trop vieux pour faire d'autres dupes... ce complot est ma dernière ressource; pour qu'il réussisse, il nous faut ton nom; si tu le retires, le complot avorte, et je suis réduit à la dernière misère ou à me brûler la cervelle! Or mourir ainsi ou de la main du bourreau, que m'importe à moi? et au moins en te menaçant d'agir comme je

ferai... et tu sais si j'en suis capable, j'ai la chance de te forcer à continuer de conspirer; sinon, je fais qu'on nous arrête,..... et je me figure que la fin du monde est arrivée!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! — Ce fut tout ce que put dire le chevalier en joignant les mains avec une terreur croissante.

— Vois si la trame est bien tissue, hein? Me perdant moi-même, tout étant vrai d'ailleurs, qui pourrait douter du complot? J'aurais bien pu aller trouver Louvois, te dénoncer pour obtenir ma grâce et quelque argent, mais quoique criminel, c'est une lâcheté qui ne me va pas; tandis que si je partage ton sort, beau pastoureau, je n'ai rien à me reprocher, c'est toi qui l'auras voulu. Quant aux accessoires de la révélation, dans le cas où Van-den-Enden, Nazelles, toi et moi (car j'en aurais une velléité, mille tonnerres! pour compléter la scène), nous voudrions *nier* ce que j'aurai si longuement expliqué, il est, de par les souterrains de la Bastille, certaine bonne dame vêtue de rouge, ayant pour mains des

tenailles de fer, et qui est si insinuante, qu'au bout d'un quart-d'heure de conversation, elle a tous vos secrets et même ceux des autres; ainsi donc, gagné par les caresses de cette bonne dame *Torture*, ainsi qu'on la nomme, nous avouerons tout, nous te chargerons tous; et d'ailleurs, quand tu serais innocent (et tu es mille fois le contraire), la haine du roi, de son favori et de sa maîtresse, te perdait à coup sûr. Alors donc, un beau soir, mon jeune prince, un beau soir, au chant des trépassés, on t'emmènera en procession vers une belle estrade tendue de noir, au milieu d'une belle place publique... et là... certain compère, mari de dame Torture, comme elle vêtu de rouge, tenant sa hache à la main, s'approche de toi...

— Et ne voulant que faire une atroce plaisanterie, Latréaumont se dressa brusquement, et s'avança sur le chevalier.....

— Ah! — s'écria M. de Rohan en se jetant en arrière, et en interrompant le colonel par un cri terrible; puis il ajouta, en proie à un affreux délire de frayeur: — Mau-

rice, au secours! ton rêve..... Maurice, au secours!

Et il tomba évanoui.

Depuis quelques minutes, le malheureux chevalier, épuisé par sa blessure, brisé par tant d'épouvantables secousses, sentait sa pensée lui échapper, à mesure qu'il entendait Latréaumont développer ses épouvantables menaces, d'une exécution si facile, si sûre et si affreusement en rapport avec l'indomptable caractère du partisan.

Puis ses idées superstitieuses revenaient de plus en plus effrayantes à son esprit troublé; joignant au rêve de Maurice les souvenirs du chasseur noir, et de l'orage, au milieu duquel Latréaumont lui était apparu à Fontainebleau, tout enfin, jusqu'au singulier effet produit par le pistolet, qui l'aurait seulement étonné, dans son état normal, tout enfin concourait alors à frapper d'une superstitieuse terreur cette imaginatien déjà si affaiblie par la douleur; aussi n'est-il pas étonnant que lorsque le géant, par une de ces effroyables plaisanteries qui lui étaient familières, s'approcha du chevalier, le geste

qu'il fit, les mots affreux qu'il prononça, retraçant encore à M. de Rohan le songe de Maurice, il eût, dans le délire de la fièvre et de la terreur, pris un instant Latréaumont pour quelque fantôme effrayant.

M. de Rohan resta évanoui assez longtemps; et, il faut le dire, Latréaumont parut touché de l'état de souffrance atroce où paraissait plongé le malheureux chevalier; il le porta sur un sofa, rebanda sa blessure, dont l'appareil s'était dérangé; et lorsque M. de Rohan revint à lui, s'éveillant comme d'un songe, il vit Latréaumont, agenouillé près du sofa, et attachant sur lui ses gros yeux gris à fleur de tête....

Le premier mouvement de M. de Rohan révéla son effroi... Il repoussa Latréaumont et s'éloigna de lui avec horreur; puis passant la main sur son front brûlant, il regarda autour de lui avec angoisse.

Ayant enfin tout-à-fait repris ses sens, le chevalier voulut se lever du sofa où il était assis, mais ses forces le trahirent, et il y retomba en cachant sa tête dans ses mains.

— Eh bien! Louis, comment te trouves-

tu à cette heure ?.... tu parais toujours bien faible! — lui dit le partisan, tâchant de prendre une inflexion aussi affectueuse que possible.

— Si vous avez l'ombre de pitié, monsieur, — répondit M. de Rohan d'une voix affaiblie, — laissez-moi; demain je vous répondrai, aujourd'hui je ne le puis.. vous le voyez bien..... je suis brisé, je n'ai plus la tête à moi, je délire! ayez donc un peu de pitié, que vous ai-je fait, mon Dieu! pour me torturer ainsi ?

— Voyons.... voyons.... calme-toi, nous causerons apres..... que diable! aussi, tu m'exaspères! J'avoue que j'ai été un peu cru tout-à-l'heure dans mes menaces! mais aussi tu n'es ni juste, ni raisonnable!

— Vous êtes un infâme!

— Bon, je suis un infâme! pourtant, mon pauvre Louis, voyons un peu, tu me traites en véritable scélérat, tu m'accueilles en chien enragé: faisons donc nos comptes, et sans reproches, mort-Dieu! tu verras que je ne suis pas non plus si diable que j'en ai l'air!

En parlant ainsi, l'accent de Latréaumont

était toujours rude, mais il y perçait une sorte de cordialité brutale, car, on l'a dit, le misérable état dans lequel se trouvait le chevalier eût attendri le cœur le plus dur; et d'ailleurs, Latréaumont, en sacrifiant impitoyablement tout à sa cruelle personnalité, avait trop de sens et n'était pas assez foncièrement méchant, pour ne pas éprouver parfois comme un remords confus du mal qu'il causait, ce qui sans doute le rendait plus coupable encore, en cela qu'il avait ainsi la conscience de ses crimes, et plus dangereux aussi, car le moindre mot d'affection dans la bouche de ce sacrispan féroce était d'un effet d'autant plus assuré, qu'il contrastait fortement avec la dureté habituelle de ses manières.

— Voyons, mon pauvre Louis, — reprit le partisan, — faisons donc nos comptes; aujourd'hui, tu as voulu me tuer deux fois.. de plus, tu m'as frappé au visage. Moi.... je t'ai sauvé la vie une fois à Fontainebleau, une autre fois à Maëstricht, en te dégageant des mains de cinq hulans de Spuzheim; une autre fois encore j'ai fait mieux, je t'ai sauvé

l'honneur, c'était au camp de Worms! te le rappelles-tu? Tu te trouvais dans un de tes jours nerveux où tu te laisserais battre par un enfant, et où tu es, malgré çà, taquin comme une vieille dévote, dans une discussion avec le comte de Syran, tu tournais à l'aigreur, Syran le prend sur le haut! tu t'intimides, je voyais le moment où il allait abuser de son avantage pour t'insulter; qu'est-ce que je fais?.. pour déplacer la querelle qui s'envenimait, je saute à la perruque de Syran, en lui reprochant de me regarder de travers depuis une heure (il était louche), il me rend un soufflet, nous courons à nos épées, nous sortons de la tente... et hourra pour la bonne cause! ma rapière le cloue sur la bruyère, comme un papillon sur une carte! *Total*, tu as voulu me tuer deux fois et tu m'as frappé au visage une fois, moi, je t'ai sauvé la vie deux fois et l'honneur une fois... est-ce vrai?

—Oui, monsieur, cela est vrai sans doute, mais vous faites aussi cruellement payer vos services,—dit M. de Rohan avec amertune, et non sans une secrète frayeur d'entendre

Latréaumont, au lieu de le menacer, prendre ce ton de brusque bienveillance et lui rappeler ses souvenirs.

— Soit..... je suis hors de prix, — dit le colosse!—mais admettons que je te redoive; pour cela, voyons? qu'as-tu fait pour moi, toi? Tu m'as laissé grignotter le bord de quatre ou cinq cents pauvres mille livres, à même desquelles tu mordais à belles dents? Or, sans moi, tu les aurais mangées tout de même? et pas si gaiement, peut-être.

— C'est parce que je vous ai accueilli chez moi, et que je vous ai rendu des services, misérable! qu'il est infâme à vous de me traiter comme vous faites!

—Tu m'as rendu des services? oui, mort-Dieu..... tu m'en as rendu! je ne rougis pas de l'avouer; et je dirai plus, je voudrais que tu pusses m'en rendre encore! mais aussi, moi, en devenant ton commensal, n'ai-je pas été à toi nuit et jour? soir et matin? toujours bon et prêt à tout? Quand tu étais dans tes humeurs sombres, qui te remontait? qui t'égayait? qui savait te donner du cœur au ventre? Latréaumont! qui te portait au lit

quand tu étais ivre? qui dressait tes chevaux d'arquebuse? qui mettait mieux ta meute sous le fouet, que pas un veneur? Latréaumont! qui a enseigné nos dogues à mordre les culottes des recors et des huissiers, en les excitant contre un vieux sarrau noir? Latréaumont! qui reçoit nos créanciers à coups de pieds dans le ventre, les paie à coups de canne, et les renvoie à coups de pieds dans le...... encore Latréaumont...... toujours Latréaumont!.... Et dernièrement, en Bavière, au risque de se faire pendre, et pour te délivrer un moment, toi et ton électrice, de l'espionnage de cet animal d'électeur, qui, mieux monté que vous, ne vous quittait pas, qui donc dans une halte, profitant de la distraction de ce meynherr jaloux, qui vous épiait de tous ses gros yeux, qui donc a trouvé le moyen de mettre un petit morceau de mèche de carabine, tout allumé, dans l'oreille du cheval électoral? de façon que ledit cheval, furieux, a tout-à-coup pointé, rué, bondi, et fini par emporter aux cinq cent mille diables l'électeur épouvanté, qui poussait des cris de paon! et

à sa suite toute sa cour effarée, comme une bande de moutons après leur bélier? de façon que restant seul avec l'électrice, tu as profité du moment pour t'assurer de ton premier rendez-vous? à qui dois-tu çà?.... encore à Latréaumont... enfin, est-ce vrai? est-ce vrai?

— Laissez-moi; — dit Rohan, qui, par une incroyable versatilité de caractère, n'avait pu s'empêcher de sourire, malgré lui, en se souvenant de ces grossières facéties du partisan, et qui sentait avec une angoisse horrible sa colère contre ce dernier perdre peu à peu de sa première violence.

— Allons, voyons, Louis, causons donc en hommes, mort-Dieu! et non pas en caillettes. Je te parle de tes folies, puisque les choses sérieuses t'effarouchent; car on ne sait, mille diables! comment te prendre.

— Laissez-moi..... laissez-moi, vous dis-je; vous m'effrayez plus maintenant que tout-à-l'heure! c'est ma ruine! c'est ma mort que vous voulez!

— Ah çà! que diable veux-tu que je fasse de ta mort, puisqu'elle entraînerait la

mienne! et quant à ta ruine, je voudrais bien, triple-dieux! avoir encore à la vouloir; car nous serions plus riches que nous ne le sommes, mon garçon.... Mais puisque ça est consommé par ta faute, par notre faute, si tu veux, qui, maintenant, tâche de te relever de cette ruine? qui, le premier, a pensé au complot de Normandie? Latréaumont! car voyons, as-tu assez de tête pour machiner une conspiration? pour trouver des adhérents? pour soulever des mécontents? Non, tu es mou, tu es indolent, tu te décourages; et moi, pendant ce temps-là, j'organise tout; j'écris en Hollande; j'obtiens des résultats! je fais tout enfin; et pourtant, si l'affaire succède bien, qui sera le chef suprême de la république de Normandie? M. de Rohan; et qui aura tout préparé? M. de Latréaumont. Et voilà pourtant comme j'agis...... et pourquoi? pour assurer la grande position d'un ingrat!

— Un ingrat!

— Mais oui, d'un ingrat; car dans tout cela, qui aura la part du lion? ce ne sera, mort-Dieu pas le lion, n'est-ce pas? Ainsi,

tu dois m'être reconnaissant de tout ce que je fais, de tous mes sacrifices!

— Vous! vous! des sacrifices!

— Moi! Est-ce que, s'il le faut pour le bon succès de notre complot, je ne suis pas prêt à sacrifier la tranquillité de mon neveu, Auguste Des Préaux, mille-Catons! la perle des garçons! brave comme son épée, doux comme un agneau; qui, à l'heure qu'il est, ne pense qu'à épouser en paix une femme riche et charmante qu'il aime depuis dix ans! Eh bien, j'aurais pourtant le courage de te sacrifier tout çà!

— A moi? Vous êtes fou.

— Encore une fois, à toi, puisque tu es le chef, et que le meilleur de l'affaire te revient. Or, parce que Des Préaux est mon propre neveu! çà n'est pas moins dur. Cordieu! je sais ce que je fais, et ce que valent Auguste et sa jolie veuve! je sais bien aussi le chagrin terrible qu'il vont avoir, d'être obligés de passer leur lune de miel dans tous les tracas d'une conspiration!..... eux qui n'y pensent pas le moins du monde! Et toi, triple-dieux! au lieu d'être reconnais-

sant, au lieu de te remettre bravement et à franc collier dans le complot, tu t'amuses à lanterner des bergerades! je t'ai bien entendu!

—Tenez, ne me rappellez pas cette scène! car, par l'enfer!..... je ne sais pas de quoi je serais capable.

— Si.... je veux au contraire te rappeler cette scène.. Allons, calme-toi; tu feras ce que tu voudras; tu t'en iras en Bretagne avec ta Maurice, si cela te plaît.

— Vous me laisserez partir..... vous renoncerez à votre affreux projet de tout révéler?

— Peut-être....

Rohan, stupéfait, regardait Latréaumont avec un étonnement impossible à décrire: — vous renoncez à vos menaces de tantôt?

— Nous verrons, te dis-je... mais à cette heure, tout ce que je veux, c'est te faire comparer l'avenir que je t'offrais à celui qui t'attend avec ta Maurice; çà ne t'engage à rien, n'est-ce pas?

—Taisez-vous! ne souillez pas le nom de cet ange!

— Au contraire, triple-dieux! c'est moi qui m'épure en le prononçant! écoute-moi donc! Je veux d'abord que cet ange t'ait été fidèle pendant cinq ans, je veux que les bruits qui ont couru sur elle, sur Lorraine et d'Effiat, soient faux!

— Vous êtes un infâme calomniateur, taisez-vous.

— Ah! çà, mille grelots! est-ce que tu deviens fou? puisque je te dis au contraire que ces bruits sont faux! archi-faux!.... Te voilà donc l'époux de ta Maurice, et vivant aux crochets de ta femme dont la fortune est, dit-on, de 400,000 livres; elle en prend cent pour payer tes créanciers, il lui reste donc cent mille livres et le manoir de Penhoet, qui, lorsque ses fermiers la paieront bien, lui vaudra 5 à 6,000 livres de revenu. Te voilà bien et dûment installé en véritable gentillâtre! ne possédant pas une obole à toi, et demandant de temps en temps deux écus à ta femme pour faire le garçon. Du reste, par saint Hubert! je te vois fouettant bravement un lièvre avec cinq ou six bassets galeux, et revenant manger tondit lièvre

avec le pot au-feu de ta ménagère! puis le soir, si ton curé ou ton bailli parlent autre chose que le patois bas-breton, tu fais avec eux un cent de piquet. Voilà qui est éblouissant et magnifique! Hourra pour Lucullus!

—Eh! bien, oui... cette vie fût-elle aussi honteuse, aussi misérable que vous la dépeignez, je la préfère encore mille fois à celle que je mène ici! — dit impatiemment le chevalier.

— Voilà donc, — continua Latréaumont sans répondre à M. de Rohan, et sûr de l'avoir blessé dans son incurable amour-propre, — voilà donc la fin du brillant prince qui, l'an dernier encore, séduisait l'électrice de Bavière! du beau cavalier pour qui la belle duchesse de Mazarin avait tout sacrifié! du fier courtisan pour qui tous les cœurs soupirent! Te voilà donc enterré vif, à la grande joie de Lorraine, de d'Effiat, de Villarceaux, de Lauzun, de Cavoye, de tous tes rivaux enfin, qui se voient délivrés de toi et de tes succès qui les écrasaient. C'est bien! tu as fâché papa et maman, et tu vas toi-même te mettre en pénitence; c'est d'un

gentil et doux caractère! On en fera de bons contes à la cour, où l'on te jalouse si peu. Mais peux-tu me dire ce que tu gagnes à cette visée d'enterrement?

— J'y gagne le calme, le repos, la paix de la conscience!

— Tout ce phœbus pastoral veut dire que tu trouves en te mariant de quoi payer tes créanciers et avoir quelques milliers de pistoles devant toi...... Je comprends, tripledieux! je comprends.

— Et quand cela serait? ne savez-vous pas que je suis à bout? sans ressources et sans aucuns biens à cette heure?

— Mais, peste d'opiniâtre, tu es à bout, parce que tu veux y être! tu ne veux pas entendre que Monterey accepte!! Vois cette gazette, te dis-je! Or, puisqu'il accepte selon nos conventions, le marchand portugais doit délivrer aujourd'hui même 50 premières mille livres, dans un mois 50 autres, et dans trois mois 600,000 à compte sur les 2,000,000 demandés pour entrer en danse.

— Mais, misérable! cet argent est destiné à assurer l'existence du complot, et non

pas à payer mes dettes; détourner cet argent de son but, infâme, serait une autre ignominie!

— Mais, mille créanciers du diable! qui te parle de payer les dettes! Je compte bien, au contraire, qu'aucun de ces drôles à longs mémoires ne verra seulement l'ombre d'une de ces pistoles! Cet argent est chose sacrée s'il en fut, et absolument destiné à développer, comme tu dis si bien, l'*existence* du complot! or, comme l'existence du complot est incarnée en la nôtre, nous sommes forcés d'employer les écus de Monterey à développer largement et joyeusement notre dite existence, afin de nous faire une clientelle, de recruter des mécontents; or, pour cela faire, ne faut-il pas, cordieu! que le complot puisse avoir grande chère, gros jeu, bon vin et belles courtisanes! qu'il mène enfin une vie généreuse et folle, pour prendre des complices à ces friands gluaux; car on n'attrape pas, mille tonnerres! des mouches avec du vinaigre. Aussi nous empaumons de la sorte autant de complices que nous pouvons; et au mois de juillet, une fois

l'arrière-ban convoqué à Rouen, nous partons pour décider le soulèvement et préparer le débarquement des Espagnols.

— Je vous dis que cette révolte est une chimère, et lors même qu'elle pourrait se réaliser, je vous l'ai dit, ne comptez plus sur moi!

— D'abord, comme tu n'as jamais mis le pied en Normandie, tu ne sais pas si c'est une chimère; mais crois-tu donc, mordieu! que Monterey, fin renard, au moins aussi madré que l'était l'Isola, s'en irait avancer des sommes considérables, faire croiser vingt vaisseaux de ligne sur les côtes de Normandie, et encombrer ses vaisseaux de troupes, de munitions et d'objets de débarquement; que Monterey enfin mènerait aussi chaudement cette affaire s'il n'avait pas la presque certitude d'un bon succès? si les rapports de ses émissaires en Normandie ne s'accordaient pas avec les espérances que moi et Van-den-Enden lui avons données; enfin, réponds à celà?

M. de Rohan ne sut, en effet, que répondre à cette objection, car le raisonnement

de Latréaumont avait une grande apparence de solidité.

— Ainsi donc, — continua ce dernier, — il y a sinon certitude, du moins grande chance de succès. Maintenant, je suppose que le *Tiers et Danger* mettent déjà nos buveurs de cidre hors des gonds; bientôt notre or circule, les promesses tombent comme la grêle, les terreurs s'exploitent, enfin le soulèvement s'opère, la noblesse révoltée monte à cheval et s'assemble pour demander des états-généraux, la populace la suit en aboyant ; alors Des Préaux et ses chers amis te présentent aux hobereaux indomptés; tu t'appelles Rohan, tu as une perruque blonde, un magnifique justaucorps brodé, tu es beau comme un ange. tu traites le grand monarque de tyran, tu ordonnes de courir sus à la personne et surtout aux coffres-forts de tous les receveurs de tailles et employés du fisc, que tu déclares *Peste publique* (1)!...... Hourra! toute la gentilhommerie de la province t'appuie, et te

(1) Voir aux pièces le programme du complot.

voilà d'emblée, mordieu, reconnu comme général et chef suprême de la république normande, ainsi que Van-den-Enden demande qu'on appelle çà, en effet, le titre est bon pour commencer et affriander le populaire. Une fois donc la Normandie révoltée, se souvenant du duc de Rohan ton oncle, tous les huguenots mécontents du Dauphiné et de la Guyenne s'insurgent, le feu prend à la trainée, il n'y a pas dix mille hommes de troupes en France! où diable ceci peut-il s'arrêter! Mais alors, mille rancunes! vient le beau de l'histoire, nous marchons droit à Versailles, au plus gardé par deux mille hommes de la maison du roi, et nous mettons la main sur le Sultan, sur la Sultane, sur les Sultanillons et sur le Visir Louvois, je te laisse le sultan et la sultane, et je m'arrange du visir, à qui depuis long-temps j'ai à dire entre deux yeux le mot *potence!* Alors, vois-tu, dans ce jour de triomphe, cet orgueilleux despote qui t'a si souvent forcé de te courber devant lui pour t'insulter encore plus insolemment après... le vois-tu à ta merci? toi pouvant te venger,

l'avoir là entre tes mains, pouvoir aussi disposer du sort de quelques mignons de sa cour qui t'ont outragé à son exemple........ Lorraine, d'Effiat, Villarceaux! mille tonnerres..... comment! quand ce triomphe ne devrait durer qu'une heure, tu n'achèterais pas cette heure par.....

— Oh! par ma vie! l'avoir en ma puissance... une heure seulement, une heure, et mourir après! — s'écria Rohan exaspéré par le souvenir des récentes humiliations qu'il avait encore souffertes, et cédant avec une misérable faiblesse aux instincts de vengeance et d'ambition que les paroles de Latréaumont venaient d'éveiller de nouveau dans son âme.

— Eh bien, mort-Dieu! il y a mille et mille chances pour que tu aies Phœbus et ses rayons en ta puissance, et tu hésites encore! lorsqu'il ne s'agit pour toi que de vivre joyeusement pendant deux mois et d'attendre! car voilà tout ce que je te demande, attendre!... puisque je me charge de tout préparer avec Des Préaux, et que tu n'auras qu'à paraître au dernier moment.

— Oh ! ma faiblesse ! ma faiblesse ! — s'écria Rohan avec une frayeur croissante, se sentant ébranlé et subissant déjà l'influence des perfides insinuations de Latréaumont, qui le pénétraient presque malgré lui. — Puis reprenant encore courage, il s'écria : — Non, non, laissez-moi, odieux tentateur, laissez-moi, — jamais... jamais je n'y consentirai, laissez-moi partir.

— Eh pars, mort-Dieu ! — répondit Latréaumont avec impatience, je ne te retiens pas ! seulement, laisse-moi finir : Je te suppose donc, avec raison, à la tête de deux ou trois provinces révoltées, qui sait ensuite ce qui peut succéder pour toi ? Au point où la haine entière de l'Europe est soulevée contre Sultan XIV, serait-il donc bien impossible que l'empereur et le roi d'Espagne (j'en ai d'ailleurs touché deux mots à Monrey) (1), auxquels ta maison est alliée, afin d'abattre une bonne fois le grand monarque et sa gloutonne monarchie, te reconnussent comme prince souverain ou roi feudataire

(1) Voir le procès.

de l'Ile-de-France. Hein! c'est maigre sans doute auprès de la totalité du territoire français; mais, mille-couronnes fermées! c'est beaucoup auprès de la Logette au Diable à Saint-Mandé, royaume désert que nous prête S. M. Mr l'Huillier, conseiller au parlement de Rouen! qu'en dis-tu?

Le chevalier se trouvait dans une horrible perplexité; telles chimériques que parussent les espérances dont Latréaumont le voulait enivrer, on le répète, la prodigieuse influence que le duc de Rohan, traitant de roi à roi avec Louis XIII, avait exercée était si évidente, les troubles de la minorité étaient si récents, on y avait vu de si singuliers exemples de l'étrange fortune des partis, qu'une tête moins faible et moins glorieuse que M. de Rohan aurait pu faiblir et ajouter, comme fit le malheureux chevalier, une vague créance aux audacieuses visées de Latréaumont.

Aussi, M. de Rohan marchait à pas précipités, s'arrêtait, réfléchissait, se frappait le front avec désespoir, tandis que le géant, qui semblait tenir le fil au bout duquel vol-

tigeait si douloureusement cette âme en peine, se complaisant dans l'impression qu'il causait, ajouta: — Je dis roi feudataire de l'Ile-de-France, parce que tu sens bien que Van-den-Enden, avec ses imaginations de république, de liberté, d'égalité, d'âge de miel et de paradis sur terre, est la plus vieille bête que je connaisse; et je le tiens, triple-dieux, pour une fieffée pécore, s'il se figure qu'après la révolte, on ne lui donnera pas des camouflets avec la fumée de ses paperasses républicaines... Je lui laisse croire qu'on fera ce qu'il désire, parce qu'il nous sera bon pour aller négocier avec Monterey; mais une fois ton trône assuré, sire! moi, ton premier ministre, je ferai pourrir dans un cul-de-basse-fosse, ou plutôt pendre, c'est plus sûr, ce vieux rêveur véritablement dangereux pour tout pouvoir établi.

— Que faire! que faire, maintenant! — dit le chevalier avec une horrible anxiété. — Oh! ma bonne résolution de tantôt!.... oh! mon calme d'une seconde! Mon Dieu! que faire?

— C'est bien simple!... Conspire;... ou ne conspire pas et épouse: si tu conspires, tu feras un heureux; si tu te maries, un malheureux!

— Que voulez-vous dire?

— Si tu conspires, l'heureux sera moi! si tu te maries, le malheureux sera Lorraine, car tu lui prendras sa maîtresse pour en faire ta femme.

— Mais des preuves... des preuves, misérable!... donne-moi une preuve, seulement une preuve! et je ne revois Maurice de ma vie?

— Où diable veux-tu que je te donne des preuves? je n'en ai pas; ce sont de simples *on dit*, des bruits que tout le monde répète. Après tout, il est possible que ce soit faux; alors épouse, et je verrai ce que j'aurai à faire...

— Des bruits... mais ils courent ces bruits! et le monde accueille si vite et si bien ce qui est bas et infâme, qu'une calomnie répandue devient à ses yeux une réalité!... Alors si, moi, j'allais passer pour la dupe de Lorraine! pour avoir, pour un peu d'ar-

gent, épousé bassement une femme qui a été sa maîtresse! — Quelle honte! Mais, venant à se rappeler la grandeur et la noblesse de dévouement de Maurice, et l'angélique et constante pureté de son caractère, il s'écria : — Mais non! c'est impossible! cette voix touchante, ces larmes, cette fierté, ces accents émus, ces mots entraînants, tout cela ne trompe pas; ce n'est pas là un vain jeu des lèvres! c'est un cri de l'âme la plus dévouée qui soit au monde! Aussi, tu mens, infâme! oui, tu mens! Laisse-moi... je le sens... mon bonheur est avec Maurice; car j'étais si heureux tantôt! je me sentais si grand! si fort! si puissant! mes nobles résolutions me donnaient tant d'énergie! ma route me paraissait si belle et si riante! tandis que maintenant, oh! maintenant, misérable! grâce à toi, tout est ténèbres autour de moi! — dit le malheureux chevalier avec un élan de croyance désespérée: — Non! non! Maurice m'aime; je ne la quitterai pas. Maurice m'est fidèle; encore une fois, de tels accents ne sont pas menteurs!

— Allons, je t'accorde que Maurice soit

sincère, — dit Latréaumont avec insouciance ; — pourtant écoute : Ne m'as-tu pas mille fois raconté, que sortant chaque matin de chez je ne sais quelle Laïs de bas étage, dont tu étais affolé, pour te rendre chaque jour chez la belle duchesse de Mazarin, tu savais pourtant tellement ensorceler cette dernière par ta voix, par tes larmes, par tes mots émus et par cent mille *et cœtera*, que tout cela, mort-Dieu, paraissait aussi à la duchesse : un cri de l'âme *la plus aimante qui fût au monde !* et pourtant c'était faux; tu trompais la Mazarine! Nous nous en moquions, et devant moi tu répétais, par dérision, ces mêmes phœbus si convaincants, à ces damnées sauteuses bohémiennes avec qui nous soupions quelquefois dans ces temps-là !

— Oh ! c'est horrible, horrible,... cela est vrai ! — dit le chevalier avec amertume, — j'ai bassement menti et souillé ce qu'il y a de plus saint au monde ! pourquoi ne ferait-elle pas de même à mon égard ? — Puis, voulant tenter un dernier effort de croyance : — Mais enfin, quel intérêt peut

avoir Maurice à se faire épouser par moi?... Ne voulait-elle pas se faire chanoinesse?

— Oui, comme moi je veux me faire chanoine! Est-ce que si elle l'avait sérieusement voulu, elle serait venue te dire *je le ferai?...* non, elle l'aurait fait d'abord, et puis t'aurait dit *cela est,* maintenant acceptez ou n'acceptez pas.

— Mais, encore une fois, quel intérêt peut-elle avoir à m'épouser?

— Eh! mais, cent diables, elle veut faire une fin! Qui s'est présenté pour cela jusqu'ici? Personne. Dans deux ou trois ans elle sera vieille fille ou jeune femme; et, si les bruits sont vrais, avec le peu de fortune qu'elle a, c'est mort-Dieu trouver une prodigieuse retraite, je pense, que d'entrer dans la maison de Rohan, et d'épouser un des plus grands et des plus charmants seigneurs de France? et cela, après avoir joyeusement rôti le balai, comme on dit; sans compter qu'elle y trouverait à se venger après, en se moquant de toi avec Lorraine! Et, entre nous, mille tortures! tu n'auras pas volé une perfidie! car enfin,

l'as-tu assez maltraitée? assez écrasée de mépris et d'insultes? T'imagines-tu qu'elle n'en a conservé aucun ressentiment? Est-ce que tu crois, mille rancunes! que si elle était aussi innocente qu'elle le dit, elle souffrirait de toi tout ce qu'elle a souffert depuis cinq ans? Non, non, la noble pureté s'indigne et se rébecque;... la tromperie se courbe lâchement sous les outrages, suit opiniâtrement son but, et sa haine cachée s'augmente de chaque insulte!!

Grâce à sa profonde connaissance du caractère de M. de Rohan, Latréaumont n'avait pas en vain employé cet infernal raisonnement; car il savait, on l'a déjà dit, que le chevalier, par une conséquence de son détestable caractère, tout en rendant Maurice la plus malheureuse des femmes, avait la conscience du mal qu'il lui faisait, et son âme, aigrie par l'infortune, ne pouvait pas croire que Maurice, ainsi méconnue, eût assez de générosité pour oublier ces cruautés, et n'y répondre que par une affection, impassible dans son dévouement; en un mot, M. de Rohan ne pouvait compren-

dre cette résignation douce et pieuse, qui est à la tendresse, si cela se peut dire, ce que le *courage civil* est au courage d'action. Aussi, l'infortuné, dans son aveuglement, attribuait-il l'amour opiniâtre de Maurice à une dissimulation haineuse, qui marchait sourdement à la vengeance.

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire?... comment sortir de ce doute,... de ce chaos? C'est horrible! — disait le malheureux chevalier.

— Que les mille millions de tonnerres et éclairs du bon Dieu te servent de lanterne pour en sortir! mais décide-toi, conspire ou épouse, oui ou non,... je verrai ce qui me reste à faire. Tu sais tes deux destinées, maintenant choisis, décide-toi, et dis-moi: Je suis à toi, *foi de Rohan!*

— Ah! si j'étais sûr que Lorraine... si tu étais sûr...

— Mille diables! je ne suis sûr que d'une chose, c'est que Monterey accepte, que tu peux espérer un trône, et que tu hésites entre une couronne et une gentilhommière de Bretagne.. Voyons?. est-ce oui?. est-ce non?

— Au fait, — dit Rohan avec un accent de résolution désespérée, et se jetant pour ainsi dire les yeux fermés dans l'abîme que Latréaumont avait ouvert sous ses pieds, — j'épouserais Maurice demain, et elle serait innocente, que la source de toute croyance est à jamais empoisonnée en moi; ainsi, vivre solitairement toute sa vie avec une femme que l'on soupçonne, ou jouer sa tête pour une couronne... le choix n'est pas douteux; Latréaumont, c'est peut-être l'arrêt de ma mort que je signe... — Et le chevalier hésita un moment, puis il ajouta rapidement : — FOI DE ROHAN... je suis à toi... je conspire!

— Et foi de Latréaumont! tu fais bien... C'est, entre nous, à la vie, à la mort. — Et Latréaumont embrassa cordialement le chevalier.

A ce moment, un bruit épouvantable retentit; la porte de la galerie tomba sous des coups de hache, et l'Andouiller, armé de sa carabine, Dupuis d'une vieille hallebarde, et maître François d'une fourche, se précipitèrent dans le cabinet en criant : — Tuons

le scélérat! s'il ne l'est pas, tuons-le!!

Cette brusque invasion fut un contraste d'autant plus grand, que Latréaumont tenait encore la main de Rohan dans les siennes.

—Qu'est-ce que cela?—demanda le chevalier en fronçant le sourcil.

— Monseigneur, — dit Dupuis, — vous m'aviez ordonné d'aller chercher L'Andouiller et François; je viens de les trouver, et nous venions...

— Nous venions, monseigneur, pour... —dit l'Andouiller en mettant Latréaumont en joue.

— Dupuis est un vieux fou; il a pris une plaisanterie pour une chose sérieuse... Allez... retirez-vous, — dit M. de Rohan en faisant un signe de main qui stupéfia ces dignes serviteurs.

— Ah çà! Dupuis, vieux drôle, — dit le colonel, — à boire, mille diables! et dans mon grand verre! car avec tout çà je n'ai pas bu, et je crève de soif. Et toi, maître François, — ajouta-t-il, — attèle tout de suite tes deux rosses, vieil ivrogne, si elles peuvent se traîner ce soir.

— Monseigneur ? — dit ce dernier en s'adressant à M. de Rohan d'un air interrogatif.

Comme le chevalier hésitait, Latréaumont lui dit à l'oreille : — Ne faut-il pas aller tout de suite faire partir le vieux de Piquepuce ?

M. de Rohan soupira et dit : — Attèle, maître François.

Et les domestiques stupéfaits se retirèrent.

— Allons, le temps est calmé, — dit Latréaumont ; — en revenant de Piquepuce nous irons faire un tour à Vincennes, et après, pour te distraire, si tu veux, nous irons souper chez la Duchesnet, et, vive Dieu ! dire deux mots à ses nièces après le pharaon qui suivra le souper !

— Non, non... je veux rentrer ici.

— Soit ! je te disais cela, parce qu'il doit y avoir un jeu d'enfer ! Louvigny me l'a dit hier en sortant des *Trois-Cuillers*... Ah ! à propos, une bonne histoire, tu ne sais pas qu'il m'a fallu dégaîner pour avoir cette gazette.

— Et contre qui ?

— Contre Châteauvillain ! qui a, mille diables! embourssé un fruit savoureux de ma quarte basse.

— Bravo! je le hais, il est des amis de Lorraine !

— C'est ça qui m'aura, sang-Dieu! porté bonheur; allons, viens, appuie-toi sur moi! mais avant de partir, laisse-moi boire ce que m'offre ce drôle. — Et Latréaumont, après avoir bu un grand coup de vin que lui apportait Dupuis, fit une grimace horrible, et s'écria : — Ah çà!... je ne veux désormais boire ici que du vin de Bourgogne de chez la Guerbois! tu m'entends, vieux drôle... et veille toi-même à ce qu'on ne s'y trompe pas...

— Le carrosse de monseigneur, — dit tristement L'Andouiller.

Et Rohan, soutenu par Latréaumont, traversa la galerie. Arrivé au perron dévasté, maître François se pencha sur son siége, et dit... selon les habitudes de cocher de ce temps-là : — Monseigneur, où faut-il toucher?

— A Piquepuce, chez maître Van-den-Enden, vieil ivrogne ! — dit Latréaumont.

LATRÉAUMONT.

CINQUIÈME PARTIE.

LE COMPLOT.

CHAPITRE XX.

—

Le Complot.

Le poison lui-même peut, je crois, grâce à un heureux naturel, être ennobli par un salutaire usage....

SCHILLER. — Don Carlos, act. 3, sc. x.

Ces mots HÔTEL DES MUSES, qu'on se souvient peut-être d'avoir lus au commencement de cet ouvrage, sur l'enseigne de l'école que maître Affinius Van-den-Enden tenait à Amsterdam en 1669, pouvaient alors se lire à Paris, et servaient au même

usage, car *l'Hôtel des Muses* se trouvait transporté faubourg Saint-Antoine, tout proche le couvent des révérends pères Picquepuce.

A part quelques différences de localité, rien ne paraissait changé dans l'entourage et les habitude du vieux docteur, qui avait alors plus de 74 ans ; c'était toujours l'aigre et criarde dame Catherine, c'était toujours Clara-Maria, fille aînée du philosophe, qui le suppléait, comme en Hollande, dans ses leçons de langues anciennes ; car aux humanités se bornaient alors les enseignements de Van-den-Enden ; toute instruction politique, selon qu'il l'eût entendu, lui étant naturellement interdite en France. Néanmoins, l'austère et incorrigible républicain, souvent entraîné malgré lui par la puissance irrésistible de ses convictions, s'échappait de temps à autre, jusqu'à se permettre quelque allusion démocratique hasardée, qui plaisait à ceux-ci, effrayait ceux-là, ou semblait indifférente à l'autre.

De terribles événements avaient amené Van-den-Enden en France, à savoir : le ra-

vage des sept Provinces-Unies par les armées de Louis XIV, et le massacre des frères de Witt, conséquences rigoureuses et inévitables des trahisons multipliées de ce roi, assassinat d'une férocité inouïe, à l'instigation duquel on ne disait pas non plus le prince d'Orange étranger.

Comme Van-den-Enden avait été fort des amis et admirateurs du *Grand Pensionnaire* Jean de Witt, le vieux docteur fut obligé de s'expatrier pour se soustraire aux premières réactions exercées par Guillaume d'Orange contre tous les Hollandais soupçonnés d'être républicains ou du parti *français;* ces deux appellations étaient devenues synonymes, en cela que le vertueux et intègre Jean de Witt, si lâchement trompé par Louis XIV, à l'alliance et à la bonne foi duquel il croyait aveuglément, avait constamment soutenu de toutes ses forces, les intérêts de la France, contre la politique anglaise et espagnole, qui appuyait au contraire le parti de Guillaume d'Orange.

Le *Grand Pensionnaire* avait toujours

redouté l'influence de ce prince, qu'il prévoyait sûrement devoir être un jour le destructeur du gouvernement démocratique, que lui Jean de Witt et la faction de Louvestein défendaient depuis longues années, avec l'énergie d'une conviction profonde et expérimentée ; car cet état de choses avait, en effet, porté les sept Provinces-Unies à un degré de puissance et de prospérité inouïe jusque là.

Ainsi donc, malgré la haine et la jalousie cupide que Louis XIV nourrissait contre cette république, telle était aussi la rage de ce roi contre Guillaume d'Orange, que se présenter comme persécuté par ce prince, était presque se recommander sûrement auprès du gouvernement français. Aussi Van-den-Enden put-il librement résider à Paris, et s'y vouer à l'enseignement des langues, de la médecine et de la chimie.

Quelque temps après son arrivée à Paris, le docteur avait retrouvé Latréaumont, qu'il avait vu au camp de Norden lors de l'invasion de la Hollande par nos troupes ; car fuyant les persécutions du Stathouder, Van-

den-Enden avait été forcé de demeurer pendant quelques mois réfugié dans une masure proche de ce camp, avec sa femme et ses enfants.

Alors la ruine de M. de Rohan était consommée, le philosophe et le partisan reparlèrent de leurs anciennes visées, des chances de renouer à ce sujet, avec l'étranger, les négociations jadis interrompues, et se donnèrent rendez-vous à Paris, où le docteur devait aller, ainsi qu'on vient de le dire; ils s'y rencontrèrent et reprirent leurs projets du camp de Norden, auxquels Des Préaux s'était fait initier, on expliquera plus tard pourquoi. Latréaumont, de nouveau poussé à ce complot par l'ambition et la cupidité, Van-den-Enden, par son incessant et irrésistible désir de voir se réaliser ses utopies (car il n'avait accordé cette fois encore, son intervention en Hollande, qu'à la condition expresse de rédiger seul et à son gré les statuts politiques de la future *libre République* Normande).

A l'étranger, le docteur pouvait être véritablement l'âme de cette conspiration. La

proscription dont il avait été frappé par le prince d'Orange, prouvait que l'influence du philosophe était considérable. En effet, à Amsterdam, la haute vertu, le savoir et le courage civil de Van-den-Enden étaient depuis vingt ans aussi populaires que l'inébranlable fermeté de ses opinions démocratiques. Dès l'arrivée de M. le comte de Monterey à Bruxelles, le baron d'Isola avait instruit ce nouveau Gouverneur général, des ouvertures relatives à la révolte de Normandie, autrefois à lui faites par Latréaumont. Ce projet, difficile à tenter et à appuyer en 1669, au milieu de la paix profonde où était la France avec l'Europe, devait sembler des plus opportuns en 1674, alors qu'on disait le mécontentement général en France, et que presque toutes les puissances se soulevaient contre Louis XIV. M. de Monterey parla de ses projets de rébellion au prince d'Orange; par cela même que ce dernier haïssait de voir les maximes républicaines se perpétuer dans un État qu'il voulait dès-lors gouverner despotiquement, il les regardait comme un levier terrible, précieux à em-

ployer pour miner ou renverser le trône de Louis XIV. Aussi Van-den-Enden put-il librement revenir en Hollande, dès qu'il eut écrit à M. de Monterey pour lui demander une entrevue au sujet des communications faites en 1669 au baron d'Isola.

Autant par conviction, par vraisemblance, que par son violent désir qu'il en fût ainsi, le docteur avait ajouté la foi la plus entière à tout ce que Latréaumont lui avait confié de nouveau, sur la disposition hostile et menaçante des esprits en Normandie; aussi, lors de son voyage à Bruxelles, où il alla vers la fin de 1673, Van-den-Enden fit-il aisément partager ses espérances à M. de Monterey et au prince d'Orange, non moins ardemment désireux que lui de voir les choses en cet état, et les laissa extrêmement disposés à soutenir la rébellion de Normandie; mais lors de la promulgation de l'impôt du *Tiers et Danger*, cet impôt parut et était si véritablement cruel, inique et exorbitant, que les deux personnages dont on a parlé, ne doutant pas un moment de l'imminence

d'une révolte en France (1), s'engagèrent à l'appuyer, et en donnèrent l'assurance positive aux conjurés, en faisant insérer dans la Gazette de Hollande les deux articles significatifs dont la teneur avait été rédigée par Van-den-Enden et Latréaumont, et envoyée en Hollande au moyen d'un marchand portugais, émissaire secret de Monterey.

On dira peut-être que malheureusement égaré par son aveugle esprit de prosélytisme, il était odieux à Van-den-Enden, réfugié à Paris, de trahir les lois de l'hospitalité en rêvant le renversement du roi qui lui accordait un asile ; — cela est vrai, bien que le philosophe pensât fermement doter la France des plus merveilleuses institutions

(1) On voit dans la correspondance diplomatique de M. de Pomponne (avril, mai, 1674) que la promulgation de cet impôt fut accueillie en Espagne et en Hollande avec une grande joie, tant on croyait son effet devoir être fatal au gouvernement de Louis XIV. On le répète, au pays de Normandie, ce droit *était du tiers du prix de la vente*, et la dixme, ou *danger*, de 2 sols par livre de tout le prix ; le total était donc de TREIZE LIVRES sur *trente livres*. Voir le Guidon des financiers. Ragneau, Glossaire du droit français. Paris, 1704, in-4°, f. 2643.

et assurer ainsi le bonheur du peuple qui l'avait accueilli ; — puis, aussi en se mettant au point de vue de Van-den-Enden, on verra que l'initiative de l'ingratitude la plus noire et la plus féroce appartenait à Louis XIV et à Louvois, qui, sans autre raison qu'une rage brutale et une ignoble cupidité, oubliant enfin les immenses services que la république et le parti de Jean de Witt avaient rendu à la France, portèrent malgré les traités les plus sacrés, les serments les plus saints, une épouvantable guerre d'extermination au sein des Sept-Provinces-Unies, patrie de Van-den-Enden. . . . .

. . . .

Maintenant, avant que d'introduire le lecteur dans le nouvel intérieur de l'Hôtel des Muses, on doit dire ici quels événements singuliers instruisirent M. de Nazelles du complot tramé par Latréaumont.

Logeant près du couvent de Piquepuce, et attiré comme beaucoup d'autres curieux par la naissante renommée de maître Van-den-Enden, M. de Nazelles avait assisté par

hasard à une des leçons de latinité professées par Clara-Maria.

Chose étrange, cette femme d'un aspect si austère et si glacial, énamoura tellement M. de Nazelles, que non seulement il devint un des auditeurs les plus assidus du docteur et de sa fille, mais encore, qu'il fit tant d'adroites démarches auprès de dame Catherine, qu'il parvint à être agréé dans l'école comme pensionnaire, à la grande joie de l'avare ménagère qui se voyait ainsi défrayée d'une grande partie de sa dépense par le revenu annuel de la pension de M. de Nazelles, généreusement portée par lui à quinze cents livres.

Bien que Van-den-Enden, et surtout Clara-Maria fussent très-loin de partager l'engouement de dame Catherine pour celui qu'elle appelait fièrement *son pensionnaire*, telle était la crainte qu'elle continuait d'inspirer dans cette pauvre maison, dont elle demeurait toujours la souveraine absolue, que, pour rien au monde, le docteur n'eût osé fermer la porte de son école au protégé de dame Catherine.

Quant à la connaissance que Nazelles eut du complot, elle s'explique ainsi qu'il suit :

Las d'être sans cesse rebuté par Clara-Maria, qui, le haïssant avec une indomptable persistance de mépris, savait toujours éviter les tête-à-tête qui auraient dû se rencontrer si fréquemment depuis l'admission de l'avocat parmi le domestique de l'Hôtel des Muses, voulant à tout prix trouver l'occasion de parler longuement de son amour, Nazelles s'était un jour imaginé, en l'absence du gendre de Van-den-Enden (le docteur Kerkerin, alors en Hollande), s'était imaginé de se cacher dans une espèce de petit oratoire où Clara-Maria se retirait souvent le soir pour lire, prier et méditer.

Par un hasard singulier, ce jour-là même Van-den-Enden, ayant à causer confidemment avec Latréaumont de la révolte de Normandie, et se croyant sans doute plus isolés dans le parloir de la fille, le docteur et le colonel s'y rendirent et conférèrent si longuement et si particulièrement de la rébellion projetée, que Nazelles fut instruit de tout. L'entretien fini, le partisan et Van-

den-Enden se séparèrent, et Nazelles sortit de sa cachette.

Le lendemain, comme Latréaumont se promenait sous les arceaux de la Place Royale, Nazelles l'aborda bravement, le prit à part au milieu de la foule, et lui dit : *Je sais tout.* — En vain le partisan stupéfait voulut nier ; mais l'avocat lui donna des détails tellement circonstanciés, qu'il lui fut impossible de persister dans ses dénégations. — Puis, comme le colonel s'emportait en menaces terribles, Nazelles lui répondit froidement « que tout ce qu'il avait surpris « touchant la conspiration était écrit de sa « main et déposé chez un notaire, son ami, « en manière de testament, de sorte que « dans le cas où Latréaumont lui tendrait « quelque sanglante embuscade, ledit gar« de-note avait mission de dévoiler aussitôt « la cause probable du meurtre et les dé« tails du complot, renfermés dans la lettre.»

— « Que voulez-vous donc alors? lui de« manda Latréaumont, » — « Rien, reprit « l'avocat ; je me contente de savoir ce qui « en est, et de tenir dans ma main l'exis-

« tence de ceux qui conduisent cette af-
« faire (1), qui d'ailleurs, j'espère, d'une
« façon ou d'une autre, pourra servir mon
« amour; aussi, quant à présent, *je ne veux*
« pas paraître instruit de tout ceci aux yeux
« de Van-den-Enden, non plus qu'aux yeux
« de M. de Rohan. »

Que faire dans une conjoncture aussi extrême? Tuer Nazelles. Mais son testament dirait tout. Lui offrir quelque argent sur les sommes que Monterey devait envoyer? Mais l'avocat avait refusé, ayant assez de fortune, assez peu de besoins, pour ne pas vendre son silence.

Latréaumont se résigna donc à subir la fortuite et dangereuse initiation de Nazelles, et se garda surtout d'en instruire M. de Rohan; car cette nouvelle chance d'être découvert eût sans doute encore augmenté les irrésolutions du chevalier.

Cette parenthèse épuisée, revenons à la scène qui se passait à *l'Hôtel des Muses*, ce jour-là même où Latréaumont venait enfin de décider M. de Rohan à conspirer, et où

(1) Voir le procès.

tous deux devaient demander à Van-den-Enden de repartir à l'instant pour Bruxelles.

Il était cinq heures du soir, Clara-Maria, encore assise dans sa chaire, et rassemblant ses livres épars, avait terminé sa leçon ; tous ses auditeurs venaient de sortir de la vaste salle de l'école, à l'exception d'un seul ; celui-là était Nazelles, arrivé depuis deux heures, du cabaret des Trois-Cuillers.

Soit que la jeune femme fût encore occupée de remettre ses livres en ordre, soit qu'elle ne voulût pas s'apercevoir de la présence de l'avocat, elle tenait ses yeux continuellement attachés sur sa table en rangeant quelques papiers ; aussi, fallut-il que M. de Nazelles s'approcha de Clara-Maria, presque à la toucher, pour qu'elle parût enfin le voir.

— Madame, — dit-il d'un air timidement patelin, — on ne saurait mieux professer que vous ne l'avez fait tout-à-l'heure ; et si la science n'avait pas déjà tant de charmes par elle-même, le bonheur d'être enseigné par vous, lui donnerait un merveilleux attrait.

— Excusez-moi, monsieur, mais je vais aller dans le jardin retrouver mon père, — dit Clara-Maria d'un ton bref et de son grand air si calme, sérieux et glacé.

Néanmoins, M. de Nazelles se plaçant proche de la petite porte qui fermait la chaire, s'appuya dessus, de façon que Clara-Maria n'en pouvait sortir.

— Veuillez, madame, me donner une seconde... un seul moment! — dit-il d'un air empressé.

— Que voulez-vous, monsieur? — dit la jeune femme, en levant sur l'avocat ses yeux bleus, clairs et assurés, devant lesquels il baissa le regard.

Après un moment d'hésitation, Nazelles arracha un soupir désespéré du fond de sa poitrine, et dit à voix basse : — Hélas! vous le savez bien, belle inhumaine, qui ne voulez pas entendre à mon amour!

Il est impossible de peindre le coup d'œil de hauteur et d'écrasant mépris que Clara-Maria, toujours pâle et grave, jeta sur cet homme; puis, sans même l'honorer d'un accent d'impatience ou de colère, elle lui

dit froidement, sans le regarder, en prenant à la hâte quelques livres :

— Ouvrez cette porte !

— Par pitié, madame.... un mot,.... un seul mot, écoutez-moi ! Ne m'exaspérez pas! — Et l'avocat s'accoudant sur le bord de la chaire, levait ses mains suppliantes.

— Cette porte, monsieur... cette porte ! — dit impérieusement la jeune femme en se levant droite et imposante dans sa longue robe noire, et s'apprêtant à sortir.

— Mais, madame, depuis bientôt un an... ma passion... vous est connue. Je meurs d'amour... ayez pitié de moi... Il faut que vous ayez pitié... il le faut ! — Et l'avocat, après avoir prononcé ces mots d'un voix haletante et entrecoupée, s'avança sur le bord de la chaire, et tâcha de saisir une des mains de Clara-Maria, qui se rejetant en arrière, et frissonnant comme si un hideux reptile l'eût approchée, s'écria :

— Ne me touchez pas..... Ah !.... ne me touchez pas!

Il y eut dans ces mots, dans le geste qui les accompagna, et sur le visage austère de

la jeune femme, une si insultante expression de dégoût et d'horreur, que M. de Nazelles ouvrit brusquement la porte de la chaire en rougissant de rage, tandis que ses yeux fauves brillèrent un instant d'un feu infernal.

Alors Clara-Maria descendit de l'estrade, sans regarder l'avocat, et portant ses livres sous son bras, traversa la salle d'étude avec une majestueuse lenteur.

M. de Nazelles, atterré, la suivit quelques moments du regard. Puis, faisant un geste de menace, et frappant du pied avec fureur, il sortit, pendant que Clara-Maria, irritée, mais toujours calme, allait au jardin rejoindre son père.

Van-den-Enden; n'ayant pas un grand nombre d'écoliers, la guerre et les obligations des charges laissant fort peu de désœuvrés à Paris, avait joint à son enseignement des langues anciennes, une école pour les enfants (1), auxquels le vieillard apprenait à lire avec une patience et une bonté toutes paternelles, et pourquoi ne le dirait-on pas? avec un intérêt plein de charmes pour lui.

(1) Voir le procès.

Contraste curieux et touchant, cet esprit sérieux et pensif, ce grand savant, ce mâle génie politique, descendant ainsi des hauteurs solennelles et mystérieuses de la méditation, ou sortant des profondeurs de la science la plus aride, trouvait un bonheur ineffable à venir rasséréner encore sa belle âme auprès de ces naïves petites créatures, à contempler ces trésors d'innocence, de jeunesse et de candeur, et à sourire pieusement à leurs joies enfantines; les seules peut-être que l'homme goûte jamais pures et sans remords!

Lorsque le temps et la saison le permettaient, Van-den-Enden faisait l'enseignement des enfants dans le vaste jardin de son école. —Or, la soirée de ce jour était aussi riante et aussi belle que la matinée avait été sombre et pluvieuse; la tiède brise du sud chassait lentement, sur le bleu foncé du ciel, de blancs flocons de nuages aux contours argentés, tandis que les frais et verts bourgeons du printemps montraient leurs premières pousses sur la brune écorce des lilas et des amandiers; l'air était doux, le soleil

avait séché le sable des allées, et le philosophe, assis à ses rayons, dans un grand fauteuil de bois, au milieu d'un quinconque de tilleuls, était entouré de quelques enfants dont le plus vieux n'avait pas six ans.

Il faut dire que le bon vieillard ne paraissait pas à leur égard d'une extrême sévérité; les uns insouciants jouaient gaiement entre eux, assis à ses pieds; tandis que d'autres, pensant à l'avenir, se montraient curieusement et sans envie il est vrai, mais avec une sorte d'inquiétude mal dissimulée, les deux savants de la bande, que le docteur finissait alors de faire lire.

C'était un gracieux tableau.

Van-den-Enden, vêtu de brun, courbé par l'âge, coiffé d'un chaperon de velours noir d'où s'échappaient ses cheveux blancs, souriait doucement.... Le soleil éclairait en plein sa figure vénérable, bien pâle, bien souffrante, il est vrai, bien profondément sillonnée par les veilles et les chagrins; mais qui alors avait une rare expression de bonheur et de quiétude. Il tenait sur ses genoux une grande bible peinte; et deux enfants

debout auprès de lui, se serraient côte à côte en suivant sa leçon.

L'un, frêle et joli, blanc et vermeil, à longs cheveux d'un blond doré, à la physionomie singulièrement fine et spirituelle, était vêtu d'une jaquette écarlate, et ouvrait attentivement ses yeux bleus vifs et intelligents, tandis que, du bout de son tout petit doigt rose à fossettes, il suivait d'un air sérieux et appliqué les lettres coloriées que le vieillard lui indiquait d'une main tremblante, et que l'enfant disait à mesure.

L'autre, au contraire, robuste et beau garçon, brun et déterminé; aux grosses joues fermes et hâlées, vêtu d'une jaquette verte, oubliait parfois le livre pour suivre de ses grands yeux noirs, résolus et distraits, les oiseaux qui voletaient dans les branches : aussi sa bonne voix hardie et décidée ne répétait-elle jamais les lettres, que lorsque son camarade les avait épelées de son petit accent doux et timide.

Mais, à la grande joie des enfants qui s'éparpillèrent aussitôt, la leçon fut interrompue par Clara-Maria qui vint rejoindre son

père, et lui dit d'une voix toute émue :

— Cela devient intolérable, mon père, encore cet homme!

— Van-den-Enden haussa les épaules, en disant tristement : — Ah, Catherine! Catherine!

— Mais, mon père, que faire? — je n'ai rien voulu dire à mon mari, car vous savez combien il est violent! les instances de cet homme me sont odieuses! encore une fois que faire? Sa position de pensionnaire ici lui donne mille occasions de me poursuivre de ces honteux propos. Je vous en supplie, mon père, dites à ma belle-mère de le chasser! — ajouta Clara-Maria, qui, on le sait, était fille du premier lit de Van-den-Enden.

— Que veux-tu, mon enfant! tu connais Catherine, à quoi bon des observations avec elle? ne sais-tu pas toi-même, hélas! que c'est vanité!

— Mon père, je lui parlerai donc si vous le permettez.

— Ah, mon Dieu! la voilà, — dit le docteur d'un air un peu craintif.

En effet, c'était dame Catherine, comme

toujours, vêtue de noir avec une fraise et un béguin blanc; on l'a dit, véritable figure d'Holbein, dure, sèche et pâle.

Clara-Maria s'apprêtait à lui soumettre ses griefs contre M. de Nazelles, lorsqu'elle fut prévenue par une violente explosion de la colère de dame Catherine; qui s'écria:

— Eh bien, jour de Dieu! j'en apprends de belles! je rencontre à l'instant *mon pensionnaire*, M. de Nazelles; moi je lui dis : « — Dieu vous garde, monsieur, nous souperons bien ce soir, car ce n'est pas pour me vanter, mais nous aurons un hochepot (1) et un potage au poisson qui ne dépareraient pas la table d'un chanoine. » — Qu'arrive-t-il? au lieu d'accueillir mes avances de hochepot, comme doit le faire un pensionnaire d'un appétit flatteur, M. Nazelles me répond d'un air à fendre l'âme: — « Merci, dame « Catherine, je n'ai pas faim, je ne soupe- « rai pas ce soir, je vais prendre mon feutre » et mon manteau pour sortir. » — Ne pas souper ! m'écriai-je, quand je vous annonce un pareil hochepot. Mais cela n'est pas na-

(1) Sorte de macédoine de viande et de légume.

turel. Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous, M. de Nazelles. Enfin après bien des *si* et des *mais*, la douce créature finit par m'avouer que c'est encore vous, madame! — et dame Catherine attacha un regard furieux sur sa belle-fille, — que c'est encore vous! qui, avec vos discours aigres et fâcheux, lui avez ôtez l'appétit!

— Il a osé vous dire cela, madame?

— Il a dit..... il a dit..... il n'a rien dit sans doute, la pauvre âme de pensionnaire qu'il est.... mais je l'ai deviné, car, comme il sortait de votre classe, ça ne pouvait être que vous qui l'ayez tourmenté. Mais je dois vous le dire une bonne fois pour toutes, cela m'ennuie à la fin! je tiens à mon pensionnaire comme au salut de mon âme. Grâce à ses quinze cents livres, nous vivons presque pour rien, car vous ne croyez pas sans doute, madame, que ce soient les soixante méchantes pistoles par an que nous donne votre mari, qui puissent nous avancer beaucoup, j'imagine!

— Ma femme! ma femme!

— Et vous! vous ne valez guère mieux

non plus! reprit dame Catherine en se retournant vers le philosophe, et le toisant d'un air irrité. — Pourquoi en veut-on ainsi à mon pensionnaire? Ne paie-t-il pas exactement sa pension? quinze cents bonnes livres du bon Dieu. Trouvez-donc un pensionnaire pareil? Aussi, encore une fois, que lui fait-on? Pourquoi le hait-on? que lui veut-on?

— Je ne le hais pas, madame; je le méprise, — dit Clara-Maria.

— Sainte Vierge! mépriser mon pensionnaire! et de quel droit, s'il vous plait?

— Madame, il est de ces choses qu'on ne peut dire, — reprit sévèrement la fille du docteur.

— Enfin, Catherine, puisqu'il faut vous l'apprendre, — dit le philosophe avec impatience, — M. de Nazelles fait la cour à ma fille, et l'obsède de propos déplacés.. Comprenez-vous à cette heure?

— Eh bien! après, voyez donc le grand mal. Est-ce que votre fille n'est pas honnête femme? Est-ce qu'elle ne peut pas bien se garder elle-même, sans pour cela maltraiter

mon pensionnaire, lui ôter l'appétit, le dégoûter d'un si bon hochepot, sur lequel je comptais tant pour m'attacher de plus en plus M. de Nazelles? Mais il le mangera! Affinius..... je vous le déclare, il faut qu'il le mange! ou au moins qu'il en goûte, entendez-vous!

— Si vous tenez si fort à ce que votre souper soit mangé, — dit le vieillard, ne pouvant s'empêcher de sourire de la fureur de sa femme, — voici un compagnon qui vous rendra aisément ce service, — et il lui montra Latréaumont, qui arrivait accompagné de M. de Rohan.

—Bon Dieu du ciel! c'est l'affreux géant! Je crois bien qu'il mangerait aisément mon souper et bien d'autres encore avec! — s'écria la ménagère en frémissant; — il aura sans doute eu vent du hochepot, car le voilà qui vous arrive avec ce seigneur,....... mais quel seigneur, mon Dieu! un mauvais seigneur ruiné, dit-on, car vous ne sauriez autrement choisir vos belles connaissances, vous! — dit dame Catherine avec mépris.

En apercevant M. de Rohan et Latréau-

mont, Van-den-Enden avait fermé son livre, pendant que Clara-Maria se retirait, et que Catherine suivait sa belle-fille, se souciant peu de supporter, comme d'habitude, les impertinentes plaisanteries de Latréaumont, et craignant sans doute pour la sûreté de son hochepot, bien que le colonel ne vint plus, ainsi qu'autrefois à Amsterdam, s'imposer comme son commensal habituel.

Le docteur resta donc seul dans le jardin avec ses deux hôtes.

— Eh bien, père La Sagesse, tu vas rire! — dit Latréaumont, qui s'était familiarisé avec ce vieillard à ce point qu'il le tutoyait insolemment; — tu vas rire dans ta barbe, Monterey accepte! et Rohan aussi... La *Gazette* est arrivée!

M. de Rohan fit un signe de tête affirmatif.

— Monterey accepte? — s'écria Van-den-Enden avec une expression de joie impossible à décrire, en levant au ciel ses mains tremblantes; il accepte... Enfin il a tenu la parole qu'il m'avait donnée! Mais montons chez moi, nous y serons plus retirés.

Et tous trois montèrent dans le cabinet

du docteur, pièce petite et sombre, éclairée par une seule fenêtre, et encombrée de livres et d'instruments de physique; véritable antre d'alchimiste.

Van-den-Enden ferma soigneusement la porte, s'assura que personne ne se trouvait dans une pièce voisine, et les trois conjurés s'assirent.

— Il accepte, il accepte! — répéta le vieillard.

— Tiens, — lui dit Latréaumont, — lis.. voici la *Gazette*.

Pendant que le docteur absorbé examinait ce journal avec attention, Latréaumont reprit :

— Voilà, j'espère; mon vieux Lycurgue, une belle occasion d'appliquer ton système, et de semer enfin ta chère république en Normandie, afin d'y faire pousser des anges. Eh bien!.... quand, il y a cinq ans, à Amsterdam, je te disais qu'il ne fallait pas te désespérer, et que je trouverais un nom pour servir d'enseigne et de chef à notre sédition?.. Hein? t'ai-je tenu parole?...... Est-il assez brave et assez noble, celui-là, Louis de

Rohan ?...... neveu du grand duc Henri de Rohan, cet indomptable révolté !

— Oh ! oui... très noble et très brave... — dit Van-den-Enden avec une singulière expression; — j'aurais pu choisir le chef de l'état républicain que je rêve depuis si long-temps.,... que mon choix fut certainement tombé sur M. de Rohan.

— C'est comme moi, — reprit Latréaumont. — Voyez un peu comme les belles âmes se rencontrent!

— Allons ! j'espère que tout ceci succèdera bien, — dit M. de Rohan avec une angoisse mal dissimulée, car la pensée de Maurice lui revenait à l'esprit ; — l'affaire est engagée, maintenant hâtons-là, pour Dieu ! hâtons-la !.... *car il n'y a pas de plaisir à rester ainsi long-temps dans le crime* (1) !

— Dans le crime ? — s'écria Latréaumont en riant. — Ah ca ! mille repentirs, si tu prends cela pour un crime, à présent ! Si te venger des dédains et des insolences d'un roi qui t'a offensé est un crime ! si te remettre à flots d'or quand tu es embourbé dans

(1) Voir le procès.

la ruine la plus fangeuse, et la plus noire! si tu appelles cela un crime...... alors je ne m'y connais plus.

— Un crime! — s'écria Van-den-Enden, qui ne daigna pas relever l'ignoble manière dont Latréaumont envisageait les fins de la conspiration, car le philosophe, ayant son noble but à lui, méprisait profondément les vues sordides de son complice; — un crime! s'écria donc le vieillard avec exaltation. — Ah! ne croyez pas cela, monsieur!.. Arracher ce malheureux pays au despote qui le décime et le ronge! délivrer vos frères des entraves qui les enchaînent! assurer la liberté, l'égalité et le bonheur de tous! faire enfin pour votre pays ce que ce grand martyr de la liberté, Jean de Witt, rêvait pour le sien! accomplir ce que votre oncle, monsieur, cet intrépide indépendant voulait accomplir pour les religionnaires.... oh! ce n'est pas là un crime!.... non, non, monsieur!..... C'est l'action la plus sainte et la plus grande qui puisse élever un homme au-dessus des autres homme, c'est pour l'avenir s'assurer un de ces noms sacrés que les peuples révoltés contre leurs despotes

crient pour ralliement en courant aux armes! un de ces noms vengeurs enfin, qui, écrits en traits de feu dans l'histoire, font bien souvent pâlir les tyrans sur leur trône....... comme Balthazar à son festin!

— Van-den-Enden était sublime en parlant ainsi, la fière énergie de cette conviction réagit puissamment sur M. de Rohan, qui, entendant ce vieillard si sage, si éclairé, si véritablement homme de bien, faire un pareil tableau de la révolte, se sentit comme rehaussé à ses propres yeux, regarda décidément les scrupules de Maurice comme dictés par la crainte ou la personnalité, et, partageant l'exaltation du vieillard, s'écria :

— Vous avez raison !.... Non, ce n'est pas un crime! et puisse mon nom se prononcer encore avec quelque gloire après celui du grand Rohan!

Rien ne pouvait mieux servir les vues de Latréaumont, qui dit vivement à Van-den-Enden :

—Maintenant, il te faut partir, mon vieux Brutus, et aller de nouveau trouver Monterey à Bruxelles pour prendre avec lui les derniers arrangements, puisqu'il a

toute confiance et créance en toi.........

— Je partirai !...:.

— Demain ?

— Demain!......

— Avez-vous de l'argent pour faire ce long voyage ? — lui demanda M. de Rohan.

— Non ! car c'est à peine si le peu que je gagne suffit à ma famille.

— Que vous faut-il ?

— De quoi faire la route!

— Deux mille livres? — demanda Rohan.

— C'est beaucoup trop, — dit le docteur en haussant les épaules.

— Mille livres ?

— C'est encore trop, je crois.... Mais je vous rapporterai ce qui restera.

— Brave homme ! — s'écria M. de Rohan.

Latréaumont reprit :

— Sais-tu, mon digne Lycurgue, que tu es bien vieux pour une telle entreprise ?

— Soixante et quatorze ans, né avec le siècle. Puissé-je seulement voir, un jour, le triomphe de la liberté, et mourir après!

— Sais-tu bien qu'il y a deux armées à traverser pour aller à Bruxelles ? — dit le colonel.

— Je le sais!!

— Qu'il y a de grands dangers à courir?

— Je le sais! je le sais! — dit avec une impatiente résolution, ce vieillard qui naguère tremblait devant sa femme.

Depuis quelques moments, M. de Rohan faisait signes sur signes à Latréaumont, pour lui donner à entendre qu'il prenait un singulier moyen d'engager le philosophe à se charger de cette dangereuse entreprise, en lui en exagérant ainsi tous les périls ; mais Latréaumont ne tenant compte de ces muettes recommandations, continua :

— Sais-tu, enfin, que si l'on t'arrête, on pourra bien te pendre comme espion?

— Convenons donc du chiffre, afin que je puisse vous écrire sûrement de là-bas, — répondit le vieillard en haussant les épaules, sans que son front eût sourcillé à la pensée des dangereux obstacles qu'il devait en effet braver pour remplir sa mission.

Alors, se retournant vers Rohan, Latréaumont lui dit en montrant Van-den-Enden :
— Je m'apercevais bien de tes signes, mais je voulais le pousser jusqu'au bout! Hein? vois quel homme! soixante-quatorze ans!

quel courage! et toi, tu hésitais pourtant!

— Ne vous ai-je pas donné ma parole *foi de* ROHAN? — dit le chevalier avec tristesse et dignité.

— C'est vrai, c'est vrai, aussi es-tu un Romain ou un Spartiate du vieux temps.... à ton choix.... Mais ta Maurice, te sens-tu là..... mort-Dieu, bien dépêtré de ses liens?

— Puisque je suis à vous.... n'est-ce pas rompre à tout jamais avec elle! et pourtant, si elle est pure et vraie... si elle était loyale dans ses offres...... ma conduite envers elle est un épouvantable crime! — dit M. de Rohan avec un soupir,...

— Oui, mort-Dieu, je dis comme toi, si elle ne voulait pas t'amener à l'épouser, pour rire après de toi avec Lorraine et d'Effiat, c'est un épouvantable crime.

— Les horribles doutes du malheureux chevalier étant de nouveau réveillés par cette perfide réponse du colonel; — il s'écria, — eh bien oui, n'y aurait-il qu'une chance sur mille! pour que cet odieux soupçon fut une réalité, pour que Maurice fùt capable d'une telle infamie,.... Je ne veux

pas même courir cette unique chance d'être couvert d'ignominie, et alors plus la secousse est violente! plus la rupture est assurée.

Pendant cette conversation à laquelle il était resté étranger, Van-den-Enden profondément absorbé avait écrit quelques notes à la hâte.

— Tenez, dit-il enfin à Latréaumont, voici, je pense, un chiffre qui sera bon pour communiquer sans crainte, car le secret des lettres est chaque jour violé. Ecoutez bien : lorsque j'aurai à vous écrire au sujet de notre affaire et qu'il s'agira de M. de Monterey, je suppose, je dirai *mon gendre Kerkerin*, à cette heure à Bruxelles; par *ma fille Marguerite*, j'entendrai les Etats de Hollande; et par *Clara-Maria* mon autre fille, les Etats de Flandres?

— Parfait, père la Sagesse, — dit Latréaumont; — ainsi : « J'ai vu *mon gendre* « *Kerkerin* au sujet de ce que vous savez, « mais avant de se résoudre il faut qu'il « consulte *ma fille Marguerite*,

Signifiera :

« *J'ai vu* Monterey *pour la conspiration*,

« *et il faut qu'il consulte* LES ÉTATS DE
« HOLLANDE.

— Assurément, — reprit Van-den-Enden qui continua ; — L'ARGENT que Monterey doit encore envoyer, s'entendra par *les diamants, le coche* signifiera LA FLOTTE ; *les paquets,* LES TROUPES ET OBJETS DE DÉBARQUEMENT, et enfin *la maison* signifiera LA PLACE QU'ON POURRA LIVRER (1).

J'y suis, reprit Latréaumont : ainsi KERKERIN *mon gendre enverra d'abord les diamants, et ensuite par le* COCHE *les* PAQUETS *que vous attendez, quand il aura la réponse de ma fille* MARGUERITE *et qu'il saura le numéro de la* MAISON *où il faut adresser le tout*, — signifiera : — MONTEREY *enverra d'abord* L'ARGENT, *et ensuite sur la* FLOTTE, *les* SOLDATS *et les* OBJETS *qui doivent être débarqués quand il aura consulté les* ÉTATS DE FLANDRES *et qu'il saura décidément la* PLACE *que l'on peut livrer.*

— C'est cela même, — dit le vieillard.

— Bravo! nous nous comprenons comme deux amants qui ont à tromper un jaloux, — reprit le colonel.

(1) Voir le procès.

— Ainsi, — reprit M. de Rohan, — nous convenons bien de ceci : puisqu'il serait désormais dangereux de l'écrire : — On demande à M. de Monterey six mille hommes de troupes pour le débarquement ; sur la flotte des armes pour vingt mille hommes, ainsi que des outils pour les fortifications.

— Et, — ajouta Latréaumont, — deux millions d'argent, dont six cent mille livres le plus tôt possible, pour disposer les masses, nous faire des créatures et enrôler des mécontents par l'entremise du seigneur Plutus.

— C'est entendu, — dit Van-den-Enden.

— Dès que la flotte hollandaise paraîtra sur la côte de Normandie, — continua Latréaumont, — « six gentilshommes iront « trouver l'amiral, quatre resteront en otage, et deux viendront mettre les Espagnols en possession de Quille-Bœuf. — « Alors, — dit Van-den-Enden, — la Normandie assurée de ce point, s'arme, reconnaît M. de Rohan pour chef, et se déclare en république libre et indépendante, « selon mes statuts politiques, c'est ma con-

« dition expresse, et cela, sans que les Es-
« pagnols y puissent prétendre aucune do-
« mination ! »

— Sinon Quille-Bœuf, — reprit Latréaumont, — qu'ils ne garderont que jusqu'à temps qu'on leur ait livré le Havre ou Abbeville, pour otage de la sûreté de leurs troupes !

— C'est entendu ainsi, — reprit Van-den-Enden.

— Mais, — ajouta M. de Rohan en se tournant vers Latréaumont, — en cas de revers, qu'as-tu décidé ? — car, avec une inconcevable insouciance qu'il faut sans doute attribuer à l'irrésolution où il était demeuré jusqu'alors, au sujet du complot, le chevalier avait laissé Latréaumont seul maître de toutes les conditions (1).

— « En cas de revers, — reprit Latréau-
« mont, — ainsi que Monterey l'a fait dire
« par le Portugais, on nous promet une re-
« traite assurée en Hollande ou en Espa-
« gne ; trente bonnes mille livres de pen-
« sion pour toi, vingt mille non moins

(1) Voir le procès.

« bonnes pour moi, et la Hollande ou l'Es-
« pagne ne signeront aucun traité avec la
« France sans que l'assurance de notre grâce
« y soit stipulée et garantie positive-
« ment (1). » J'espère, mille diables! que ce n'est pas non plus un mauvais sort pour l'avenir, hein? Ainsi, n'oublie pas surtout cette clause, vieux Brutus? car on ne sait pas ce qui peut succéder.

— Je n'oublierai rien, — dit le vieillard.

— Mais, à propos, — s'écria M. de Rohan, — et vous, Van-den-Enden, quel est votre sort?

— Que la cause de la liberté triomphe ou qu'elle succombe, il n'y a que l'échafaud, ou la postérité, qui puisse me payer jamais de ce que j'aurai fait! — dit gravement le vieillard.

— Mort-Dieu! mon vieux Brutus, tu ne ruineras pas les trésors de l'empire et de l'Espagne, toi! une hache bien affilée, ou la creuse trompette de la creuse renommée, voilà ta creuse ambition! — s'écria le colonel avec un bruyant éclat de rire; mais

(1) Voir le procès.

voyant le visage de M. de Rohan s'assombrir, il ajouta gaiement : — Allons, allons, à bientôt, notre ambassadeur plénipotentiaire auprès de Monterey ! Et vive la libre république normande et son glorieux chef, Louis DE ROHAN, *premier républicain du nom!*... Ainsi donc, à demain, brave Lycurgue ; je viendrai te voir encore avant ton départ, et boire avec toi le coup de l'étrier !

Et Latréaumont entraîna M. de Rohan. .

. . . .

Le philosophe les suivit long-temps d'un regard de mépris, et quand il les eut perdus de vue, il s'écria en marchant à grands pas dans son cabinet :

— Enfin ! enfin ! après tant d'années passées dans l'attente et la crainte, après tant d'espérances amèrement déçues, je touche donc au terme ! Ces rêves... ces utopies, comme ils disent, vont donc se réaliser ! cette âme de mes veilles va donc animer un corps vaillant, robuste et généreux ! LE PEUPLE !... et peut-être le pousser à de grandes, à d'incalculables destinées ! Et bonheur ! bonheur ! le sort favorise assez cette cause

sainte, pour que ce Rohan et ce Latréaumont, voués avec moi à son triomphe, ne puissent en dénaturer l'essence ou en arrêter la marche, ne puissent enfin plus tard, substituer leur égoïsme sordide aux fins sacrées de l'insurrection populaire!! seulement, je regette avec amertume que celui-là seul, qui comprenait toute ma pensée, ne soit pas là...

Hélas! ce noble jeune homme, Des Préaux, a-t-il oublié nos vastes desseins au milieu des délices d'un bonheur paisible? Que de force et de bonté dans ce caractère! car, malgré l'infortune qui l'écrasait alors, quel ardent amour il ressentait pour l'humanité tout entière! on eût dit que sa belle âme souffrante voulait se distraire de ses douleurs en rêvant le bonheur des hommes!... Mais, enfin, si celui-là manque à la cause de la liberté, mes deux autres complices ne peuvent, heureusement, la flétrir... Après tout, qu'est-ce que ces deux hommes? Un débauché, faible et irrésolu, n'ayant pas même l'énergie de son ambition ; un soldat féroce, qui ne sait pas même

cacher l'ignoble cupidité qui le dévore! Quelle autorité de tels hommes peuvent-ils avoir sur les masses, dont l'instinct de molité est si pur et si grand? Pendant la tourmente, le nom du courtisan déshonoré, de même que le nom matériel de la chose la plus inerte ou la plus pure pourra bien servir de mot d'ordre; pendant la tourmente, l'aveugle impétuosité du partisan pourra bien raffermir quelques courages ébranlés; mais après, mais lorsque le torrent populaire aura passé sur ce monstrueux édifice social, bâti sur les plus exécrables préjugés, qui aura mission de le réédifier sur deux bases indestructibles, l'*égalité et la liberté de tous* (1)? sera-ce le partisan cruel, sera-ce l'indolent débauché? Non! non!... Alors, viendra mon heure à moi! alors, se lèvera resplendissant sur l'humanité le grand jour de l'application de ces fécondes et magnifiques théories, dont les sages de tous les siècles ont voulu garantir le bonheur des hommes, et que les puissants de tous les siècles

(1) Voir le procès.

ont taxé de songes, parce que ces tyrans se trouvaient trop bien de la réalité de leur vie criminelle!.... Quel avenir! quel jour que ce jour! O de Witt! oh! mon noble ami! oh! mon frère! ne sera-ce pas là une vengeance digne de toi? assurer le bonheur d'un grand peuple, en renversant de son trône l'implacable despote dont la trahison a causé ta mort, et celle de notre république!!!

Et le vieillard, exalté par ses pensées, attendit avec une fiévreuse impatience le lendemain, jour de son départ pour Bruxelles.

FIN DU TOME SECOND.



